LES CAHIERS DU
BOSPHORE
XXI

MÉMOIRES POSTHUMES ET INACHEVÉES DE JACQUES ABRAVANEL, JUIF PORTUGAIS, SALONICIEN DE NAISSANCE, STAMBOULIOTE D'ADOPTION



2000
SA
5575

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

LES CAHIERS DU BOSPHORE XXI

©Éditions Isis

Publié par
Les Éditions Isis
Şemsibey Sokak 10
Beylerbeyi, 81210 Istanbul
Tel.: 0216 321 38 51
Fax.: 0216 321 86 66
isis@turk.net

Universitäts- und Landesbibliothek Halle Zweigbibl. Vorderer Orient

ISBN: 975-428-137-8

00 SA 5575

Première impression 1999

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXI

MÉMOIRES POSTHUMES ET INACHEVÉES DE JACQUES ABRAVANEL, JUIF PORTUGAIS, SALONICIEN DE NAISSANCE, STAMBOULIOTE D'ADOPTION

Texte revu par Alexandre Toumarkine

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Jacques José Abravanel (1906-1993) descendait de Don Isaac Abravanel, ministre d'Alphonse V, roi du Portugal. Il naquit à Salonique et émigra avec sa famille à Istanbul à la fin de la première guerre mondiale. Il fut consul honoraire du Portugal en cette ville de 1934 à sa mort.



PRÉFACE

J'ai fait la connaissance par hasard du Prof Marsel Erdal, neveu de feu Jacques Abravanel que malheureusement je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer de son vivant. Lors de cet entretien, le Prof. Erdal mentiona les mémoires manuscrites de son oncle qu'il avait découvert par hasard en faisant le tri des effets du défunt et pour lesquelles il cherchait un éditeur. Je l'ai prié de me les faire parvenir pour pouvoir les lire. Malheureusement, à ma grande surprise, ces mémoires n'étaient pas achevées ou plutôt si elles le furent, la deuxième et dernière partie semble être à jamais perdue.

Cependant, je crois que même sous cette forme, ces mémoires sont dignes d'intérêt, car elles peuvent nous donner un aperçu sur une période et sur des personnalités connues de l'époque, de la communauté juive de Turquie. Jacques Abravanel était aussi un défendeur de la langue judéo-espagnole et il publia des articles sur ce sujet dans *Şalom*, journal de la communauté juive de Turquie.

Je tiens à remercier ici le Prof. Erdal qui a eu confiance en moi en me remettant le manuscrit de son oncle et à la maison d'édition Isis qui a bien voulu accepter de publier un manuscrit inachevé.

Rıfat N. Bali

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

INTRODUCTION

Aujourd'hui, Jeudi 27 août 1981, après de nombreux encouragements et, surtout, après plusieurs années d'hésitations, malgré tout, je me décide à écrire mes mémoires. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elles valent la peine d'être couchées sur le papier et, dans le nombre, des personnages de mon pays (conseillers d'État, ministres, ambassadeurs, professeurs d'Université, etc...) et, tout naturellement, mes amis.

Je ne sais si ma prose aura de la valeur, je veux dire la même valeur, que mes mémoires racontées. La parole ayant certainement une autre portée par l'ambiance qu'elle créée, aussi par la chaleur du verbe.

Pourquoi ai-je tellement hésité durant tant d'années ? Il y a plus d'une réponse à cette question : en tout premier lieu cela heurtait ma modestie et, malheureusement, celle-ci m'a causé beaucoup de déboires et fait perdre beaucoup d'occasions. Mes actes sont souvent restés inconnus non seulement du public, mais même de mes amis, les bénéficiaires n'ayant aucun intérêt à les divulguer. J'ai toujours été d'avis que l'on ne peut tout raconter, et je pense encore aujourd'hui la même chose, mais maintenant, à l'âge de 75 ans, je me dis que ces mémoires ne seront lues que par mes héritiers et que s'il leur prend la fantaisie de les éditer — ce dont je doute — je ne serai plus de ce monde et cela n'aura plus aucune importance.

En raison de la fonction de consul de Portugal à Istanbul que je remplis depuis le 20 Juillet 1934 et bien que la plupart de mes actes n'aient aucun rapport direct avec mes fonctions, je me suis sentis obligé de garder le silence. Ce silence n'était la conséquence d'aucun acte répréhensible, au contraire, beaucoup d'autres à ma place se seraient glorifiés de tels actes. Mais moi, je n'ai fait que suivre la voie tracée par mes glorieux ancêtres,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

qui ont toujours agi pour le bien de leur peuple et se sont dévoués à lui. Vraie ou fausse, la tradition dit que ma famille descend du roi David. Ceci nous a créés durant des siècles des obligations envers notre peuple, obligations auxquelles les miens n'ont jamais faillis. Don Isaac Yehuda a été notre exemple et, dès mon jeune âge, j'ai été instruit de ses hauts faits, encouragé à suivre sa voie et à être digne de lui et de la famille dans laquelle je suis né. Je puis dire en toute conscience que je n'ai pas failli. Si jamais ces mémoires sont publiées un jour, alors l'histoire jugera. Par plusieurs aspects, ma vie ressemble à la sienne et plus d'une fois j'ai même eu l'impression que j'étais sa réincarnation. Les époques durant lesquelles nous avons vécu et travaillé vers le même but ont elles aussi une étrange ressemblance : Lui, durant l'Inquisition et moi depuis la montée du nazisme. Tous les deux nous nous sommes dévoués au sauvetage de nos coreligionnaires et j'ajouterai pour ma part, à celui de tous ceux qui étaient persécutés par le nazisme, sans considération de race et de religion.

Tous les deux nous avons payé de notre personne et avons mis notre vie en danger. Quoique étant très loin de posséder sa fortune, j'ai été très souvent de mes deniers afin d'aider ceux qui fuyaient la terreur nazie et étaient sans ressources. Il a été l'ami des grands de son époque et, fort heureusement, j'ai été également l'ami de ceux de la mienne et, naturellement, nous avons été tous deux payés d'ingratitude.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

SALONIQUE

Je suis né à Salonique le 14 Novembre 1906, un mercredi à 11 heures du matin. Je suis le second enfant mâle de mes parents, le premier est mort, né avant terme. Mon père, Joseph Jacob, descendait en ligne directe de l'illustre Don Isaac Yehuda par son fils aîné, Don Leon, connu sous les noms de "Leon Hebreo" et "Leon El Medico", dont le fils aîné, dont j'aurai à reparler plus loin, était venu s'installer à Salonique au début du XVIème siècle. Ma mère, Victoria Samuel Barisaac, appartenait à la bourgeoisie d'Andrinople. Je n'ai rien trouvé de saillant dans les récits de ma mère concernant sa famille, sauf qu'elle était originaire de France et que son nom ressemblait au nom de famille français "Barsac". Je me suis toujours demandé si cette ressemblance ne résultait pas d'une double déformation, après une éventuelle conversion et puis un retour à la religion d'origine. Mes parents venaient tous les deux d'une famille nombreuse. Ils s'étaient connus à Brousse et mariés à Istanbul, le 1er Janvier 1905. Après leur mariage, ils s'étaient installés définitivement à Salonique où ma mère s'était très vite adaptée et était devenue une parfaite salonicienne.

Il n'y a pas grand chose à dire sur mes années d'enfance, sauf qu'elles furent très heureuses, que j'étais un petit garçon très mignon, qui suscitait l'envie et même la jalousie des filles, y compris celle de ma sœur. Cette jalousie s'expliquait en partie par mon teint, qualifié alors de "teint de jeune fille". Par la suite, ma sœur devint elle aussi un beau brin de fille. J'ai manifesté de bonne heure de l'intérêt pour les langues. Il n'en a pas été de même, au début au moins, pour les autres matières. Fort heureusement pour moi, les choses se sont arrangées par la suite et j'ai fini par être un très bon élève, à la Mission Laïque française à Salonique, puis au Lycée Impérial Ottoman à Istanbul. Les solides amitiés que j'ai noué lors de ma scolarité dans cet dernier établissement se sont révélées fort utiles, lorsqu'à partir de 1934 j'ai

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

exercé les fonctions de consul de Portugal à Istanbul, avec juridiction sur presque toute la Turquie. Cela fait maintenant quarante-huit ans que je remplis ses fonctions et, si Dieu me prête vie, j'arrondirai peut-être à cinquante. Le ministère des Affaires étrangères à Lisbonne est décidé à me laisser dans ces fonctions aussi longtemps que je serai en état de les remplir : cela les arrange et moi aussi!

Avant d'évoquer mes années scolaires, je voudrais revenir brièvement sur certains événements qui se sont déroulés à Salonique, à partir des guerres balkaniques de 1912/1913, qui ont entraîné la reddition de la ville aux Grecs, qui plus tard est devenue un champ de bataille entre Alliés, Grecs et Bulgares. Les armées turques avaient été défaites, non par manque de courage et de valeur, mais bien à la suite des cabales menées par certains pachas à Constantinople contre leurs collègues du front. Ce type de manœuvres s'est d'ailleurs répété à plusieurs reprises et a été à l'origine du démembrement progressif de l'Empire ottoman. On a prétendu à cette époque sur place que la ville de Salonique avait été vendue par le pacha qui la gouvernait contre la somme d'un million de livres turques or, ce dont j'ai eu plus tard la confirmation. Grecs et Bulgares se battaient dans les rues, très souvent en plein jour et les passants devaient se mettre à l'abri. Cela se produisait parfois à l'heure de la sortie des cours : les protagonistes s'arrêtaient alors, pour laisser passer les enfants, et le combat reprenait ensuite de plus belle.

Un jour, deux officiers, un Grec et un Bulgare, sont venus frapper à notre porte pour nous prévenir qu'ils allaient se battre et nous demander de fermer les grilles de notre entrée et de nous retirer à l'arrière de la maison. Nous habitions alors dans la rue parallèle à celle des quais, à 150-200 mètres de la Tour Blanche. Ils se sont battus et ce fut infernal. Le lendemain matin, malgré le nettoyage, mon père trouva une arme dans le caniveau. Cette anecdote témoigne de l'esprit chevaleresque qu'on rencontrait alors parfois chez les officiers et qui a disparu depuis lors.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Lorsque de tels affrontements éclataient, on interdisait parfois à la population de sortir de chez elle et on avait alors toutes les peines du monde à se ravitailler. Parce que nous avions l'habitude de préparer des conserves pour l'hiver et de stocker de l'alimentation, nous étions en mesure de résister à de longs états de siège. La seule difficulté rencontrée alors était la cuisson du pain. Notre four ne pouvait cuire que de la galette et il était presque impossible de se procurer du pain aux fours qui étaient pris d'assaut par la foule affamée. Nous étions donc obligés de donner notre pain à cuire au four de notre quartier qui n'acceptait de le faire que par considération pour mon père. La considération et le respect jouaient un très grand rôle dans la Salonique de cette époque et les Abravanel jouissaient des deux.

Ce respect et cette considération se manifestaient partout, en toutes occasions, à tous les niveaux de la société, au point que cela avait fini par se traduire par un proverbe très usité, en particulier parmi le peuple: *Basta que mi nombre es.* On pouvait aussi ajouter : *...Avro la colcha y me etcho sin comer* ou encore *Durmo al sereno sin comer.* Un jour alors que nous avions donné quatre pains à cuire au four, des soldats grecs de la caserne voisine vinrent chercher du pain supplémentaire au four. Le fournier leur répondit qu'il n'en avait plus. Naturellement, ils ne le crurent pas et l'obligèrent à ouvrir le four où cuisaient justement nos pains. Les apercevant, ils exigèrent que ces pains leur soient remis. Le fournier se débattit comme un beau diable pour expliquer que ce pain ne lui appartenait pas, mais les soldats ne voulaient rien entendre. Sur ces entrefaites, arrive mon père, accompagné de la bonne, pour prendre livraison du pain. Le fournier expliqua à mon père présent que les soldats voulaient prendre son pain. Mon père, comprenant qu'il ne pourra faire entendre raison aux soldats, alla chercher de l'aide auprès d'une autorité supérieure. Il croisa en chemin une patrouille bulgare de dix soldats, avec un officier. S'adressant en bulgare à l'officier, il lui expliqua la situation en insistant sur le fait qu'il s'agit de pains destinés aux enfants. L'officier intervient alors, et, sur l'ordre de mon père, le fournier remit le pain à un des soldats de la patrouille bulgare, et celle-ci raccompagna mon père, jusqu'à notre domicile

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

où l'on nous donna ces pains . Mon père offrit alors un pain pour la patrouille, mais l'officier refusa en disant que ses soldats mangeront à la fin de leur service et ajouta : "Vous autres, Dieu sait quand vous aurez à nouveau du pain ! Gardez-le pour vos enfants".

Cette anecdote ne renvoie pas à des caractères nationaux, mais à des attitudes individuelles. La période que nous évoquons ici est connue pour avoir bouleversé la vie de la ville de Salonique. La soldatesque et la canaille en ont alors profité pour assaillir les maisons, voler et violer. Nous avons été épargnés par ce fléau, mais notre maison était un véritable fortin et nous étions armés jusqu'aux dents. Lorsque les choses se sont calmées, les autorités ont ordonné des perquisitions à domicile pour chercher des armes. Et la perquisition a donné chez nous un drôle de résultat.

Un beau matin, vers 11 heures, on sonne à la porte. La bonne ouvre, sans retirer la chaîne. On lui demande si Mr. Joseph est chez lui. Elle répond que Monsieur est absent, mais que Madame est là. Ma mère, sur ces entrefaites vient aux nouvelles et aperçoit alors deux civils accompagnés de deux agents de police en uniforme. Elle s'enquiert du but de leur visite, on lui répond qu'il s'agit d'une perquisition pour la recherche d'armes. Ma mère fait ouvrir la porte et les accompagne dans toute la maison. Derrière chaque porte, il y a une arme suspendue et sur une étagère une boîte de cartouches, ceci pour l'aspect visible. Car, dans les tiroirs de la table de la salle à manger, dans ceux du buffet, dans la cuisine, enfin, bref, partout il y a des armes ! Ces Messieurs, leur visite terminée, s'inclinent respectueusement devant ma mère et, avec un grand sourire, lui disent : "Effectivement, Madame, il n'y a pas d'armes dans cette maison" puis ils s'en vont sans autre commentaire. Ma mère ne sait que penser de cette attitude et attend anxieusement le retour de mon père pour le déjeuner. À son retour, elle lui demande des explications sur l'attitude de ces "visiteurs". Mon père, avec beaucoup de justesse, lui explique qu'il s'agit là d'un raisonnement tout à fait logique : puisque dans cette maison on ne cache pas les armes, c'est donc que ces habitants ont le droit d'en avoir. Ainsi finit la perquisition.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Par la suite, les choses sont rentrées dans l'ordre, même si les relations sont restées difficiles entre les représentants de l'autorité et la population juive. À partir du moment où Salonique est devenue territoire hellénique, il s'est produit une grande émigration de juifs vers la Turquie et d'autres pays. Ce phénomène s'est répété vers la fin de la première guerre mondiale. Il y a eu alors des frictions entre responsables de la communauté et les autorités grecques. Le Grand rabbin de Salonique, Rav Yaacov Meir, profitant d'une visite du premier ministre, Elephtérios Venizelos, s'entretint avec celui-ci et lui demanda de faire cesser les tracasseries dont était victime la population juive, sans quoi il menaçait de quitter la ville avec toute sa communauté. Durant l'entretien, Venizelos s'était plaint du fait que la population juive, contrairement aux Musulmans, n'avait pas pavoisé les façades de ses habitations lors de la prise de Salonique par les Grecs. Le Grand rabbin lui répondit que la population juive se sentait comme orpheline depuis le départ des Turcs et en portait le deuil. Il ajouta : "Au lieu de me le reprocher, vous devriez vous en réjouir. Car ceci prouve que vous êtes en présence d'une population qui saura reconnaître les bienfaits de ses parents adoptifs — s'ils la traite bien — et plus tard leur être fidèle, comme elle l'a été envers les Turcs". Venizelos, qui était un fin diplomate, donna raison au Grand rabbin et l'entrevue se termina beaucoup mieux qu'elle n'avait commencé. De tout temps, et, ceci est encore vrai aujourd'hui, l'élément juif de Turquie a conservé amour et fidélité envers ce pays qui lui avait ouvert grandes ses portes à l'époque de l'Inquisition espagnole et des persécutions subies dans d'autres pays d'Europe. Quant à l'autorité grecque, au début au moins, elle avait considéré les juifs habitant les territoires qu'elle venait de conquérir comme des citoyens de second ordre, contrairement à ce qui se passait avec les juifs de la vieille Grèce. Ces frictions initiales furent ensuite, heureusement, oubliées. La seconde guerre mondiale, où un colonel juif de l'armée grecque, à la tête de ses troupes, monta à l'assaut en criant *Embros paidia i panaghia mazimas* ("En avant les enfants, la Sainte Vierge est avec nous") illustra le changement des relations qui s'était opéré entre les juifs de Salonique et la Grèce.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Après la visite de Venizelos, il y eu encore des moments difficiles pour les juifs de Salonique face aux autorités et la population grecques, notamment lors de l'assassinat du Roi Georges de Grèce ou suite aux accusations du meurtre rituel à l'occasion de la Pâque. Mais le bon sens prévalut toujours et les fauteurs de troubles furent punis. Lorsque j'évoque ici les "autorités grecques", il s'agit des petits fonctionnaires : l'agent de police crétois, le petit employé de l'administration, enfin, tous ceux qui pour une raison ou une autre avaient le droit d'intervenir. Par contre, à l'échelon supérieur, l'autorité grecque se montra très correcte et, plus tard, même, bienveillante. L'enseignement du grec avait été institué immédiatement et rapidement je devins le meilleur élève en grec au point que le professeur, un compatriote de Vénizelos, me prenait pour un Grec. Cela a donné d'ailleurs lieu à une affaire qui aurait pu finir mal pour le directeur français de l'école, la Mission Laïque Française.

L'incident commence dans la classe de grec. Le professeur, qui me considérait comme le meilleur élève de sa classe, mécontent du résultat obtenu avec les autres, me demande de répéter, à sa place, la leçon aux autres. Je devenais ainsi une sorte de répétiteur. Je le prévins que la leçon suivante, je ne serai pas présent en classe, ayant obtenu congé à l'occasion de la Pâque juive. Le professeur se fâche et me rétorqua : "la Pâque, c'est Dimanche!" avant de me flanquer un zéro pour lui avoir manqué de respect. J'essaye de me disculper, de lui faire comprendre que je ne lui avais pas manqué de respect et que la Pâque juive tombait avant celle des chrétiens. Rien n'y faisait, il ne l'entendait pas de cette oreille et mon insistance décupla le zéro. Mon professeur, outré, me conduisit alors à la direction afin de demander une punition exemplaire pour manque de respect. Le directeur lui expliqua que je ne lui ai pas manqué de respect et que mes explications étaient exactes. Le professeur, très imbu de son autorité et de sa qualité de Grec, accuse le directeur français d'être de connivence avec moi afin de lui manquer de respect et le menace des foudres de l'Instruction publique. Le directeur, très calme, s'évertua à lui faire comprendre la différence entre les deux religions et l'usage établi de donner congé,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

pour la circonstance, aux élèves juifs. Mais le malentendu persista et l'affaire prit alors une mauvaise tournure pour le directeur. De retour en classe, le professeur essaya de comprendre la raison de mon attitude, incompréhensible pour quelqu'un qui jusqu'alors n'avait eu qu'à se louer de moi. Impossible de lui faire entendre raison, je suggérai alors une rencontre avec mon père. Il accepta et lui écrit un mot en relatant l'incident et lui demandant un rendez-vous. La rencontre eut lieu chez nous un vendredi après-midi après les cours. Mon père et ma mère le reçurent et il leur reprocha mon manque de respect. Mon père et ma mère parlaient parfaitement le grec, ceci renforça le professeur dans sa conviction qu'on se moquait de lui, malgré la chaleur de la réception. Mon père, à bout d'arguments, alla chercher ses livres de prière et les lui montra. Le professeur les examina et demanda dans quelle langue ils étaient écrits. Mon père répondit qu'ils étaient écrits en hébreu, ceci sembla réveiller un vague souvenir chez le professeur qui interrogea :

—"Mais alors vous n'êtes pas Grecs et chrétiens?

—"Non, nous sommes des Portugais de confession mosaïque" répondit mon père qui l'invita dans la foulée à l'accompagner à la synagogue.

Reçu avec tous les honneurs dûs aux visiteurs non membres de la communauté, le professeur suivit avec intérêt tout le service du soir et son visage, maussade, finit par s'éclairer : il avait finalement compris ! Il sortit souriant de la synagogue et nous embrassa tous les deux en s'excusant de sa méprise. Toutefois il persista à nous en imputer la responsabilité, à cause de notre excellente connaissance du grec.

Les juifs de Turquie ont toujours vécu très heureux en Turquie et tout spécialement à Salonique où ils étaient les plus nombreux. De tout temps, une certaine rivalité existait entre les juifs de Constantinople et ceux de Salonique. Elle subsiste encore de nos jours : bien qu'il n'y ait presque plus de juifs à Salonique, il en reste encore quelques uns à Istanbul, descendants des émigrés des guerres balkaniques et de la fin de la première guerre mondiale. Ceux de Constantinople, très imbus de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

leur qualité de résidents de la capitale, accusent les Saloniciens de pédanterie et de se croire supérieurs par leur instruction. Quant à ceux de Salonique, ils traitaient les Constantinopolitains d'*Istanbulus*, appellation qui revêtait dans leur bouche un sens péjoratif au point de vue religieux et moral. Il ne m'appartient pas de trancher cette petite querelle intestine, mais un jour que je me trouvais à Lisbonne, dans la maison du Vice-recteur de l'Université technique, le Prof. Dr. Moché Bensabat Amzalak, une dispute sur le *ladino*, fut lancée par le Prof. Amzalak. Je pris parti à l'occasion contre le directeur de l'Institut de France à Lisbonne, le Prof. Révah. Témoin de cette dispute Madame Rosica David, Constantinopolitaine, émigrée de Vienne conclut : "Si tous les Saloniciens sont comme vous deux, alors messieurs, félicitations".

Le Prof. Amzalak, enthousiasmé par notre échange, m'offrit alors une médaille commémorative de mon ancêtre Don Isaac Yehuda, frappée à Berlin en 1937, à l'occasion du 500ème anniversaire de sa naissance. Il était pourtant connu pour ne pas être prodigue de livres, documents ou médailles et surtout d'éloges. Lui demandant le pourquoi de ce cadeau, je reçus la réponse suivante : "Vous méritez plus cette médaille que moi et elle sera mieux chez vous, qui êtes son digne descendant, que chez moi".

Revenons à Salonique. La ville était, à la fin de l'Empire ottoman, à la pointe du progrès urbain, bien loin devant la capitale. Elle avait eu l'eau courante, le gaz d'éclairage, l'électricité, les tramways électriques, le téléphone, etc... bien avant Constantinople, pourtant capitale d'Empire. La cause du retard stanbouliote était simple : les craintes d'attentat du Sultan Abdul Hamid II. L'instruction aussi était plus développée à Salonique qu'à Constantinople. L'historien Joseph Nehama dit dans son ouvrage que Salonique posséda un temps deux universités portugaises égales à celles de Lisbonne et Salamanque, qui subsistèrent plus d'un siècle et ne s'éteignirent que faute de professeurs.

Je garde deux souvenirs saloniciens de la période ottomane. Le premier est lié à l'épidémie de choléra qui ravagea alors la ville. Je vois encore le gendarme en

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

faction devant notre porte, baïonnette au canon, le Dr. Tevfik Rüştü Aras[1], le Dr. Nahoum et ma mère transporter une baignoire chez nous pour donner un bain chaud à mon père, convalescent du choléra.

Mon deuxième souvenir est plus gai et concerne la visite à Salonique du Sultan Reşad. J'assistais, dans les bras de mon père à la parade, qui se déroulait sur l'avenue qui menait à la grande caserne, du côté de ce que l'on appelait, à Salonique, "la campagne". Aussitôt que le carrosse impérial fut en vue, les canons se mirent à tonner. Effrayé par le bruit, je sursautai et, immédiatement, reçus une légère tape sur la joue, administrée par mon père. À coté de nous, se tenait un officier de haut grade, commandant une batterie. Il reprocha à mon père son attitude envers moi et lui dit que lui-même avait sursauté et qu'il était tout naturel qu'un enfant, à proximité d'une batterie, en fit autant. Mon père lui répondit que son enfant ne sursauterait plus et que la tape n'était pas une punition, mais une sorte de rappel que le bruit ne constituait pas un danger. Sur ces entrefaites, les canons continuaient à tonner derrière nous et, devant mon absence de réaction, l'officier, tout étonné du résultat obtenu par la tape, présenta des excuses à mon père et lui avoua qu'il venait de comprendre qu'il ne connaissait rien à l'éducation des enfants. Cette histoire a fait depuis le tour de notre famille et même de nos voisins.

Le spectacle de cette parade était grandiose : soldats, officiers, généraux et dignitaires tout chamarrés d'or et de décorations ; le Sultan Reşad les dépassait tous dans son uniforme de maréchal. Il saluait aimablement la foule, assis dans une voiture découverte. Je le vois encore la figure cramoisie, gros et gras, dans son uniforme bleu marine, son sabre de cérémonie pendant entre les jambes. Il était pourtant très à l'aise malgré sa corpulence et de figure avenante, malgré un nez rouge bourgeonnant. Par la suite, j'ai entendu dire que sa visite n'avait pas porté bonheur à Salonique, devenue grecque

---

[1] À la proclamation de la république turque, le Docteur Tevfik Rüstü Aras, un des collaborateurs de la première heure de Mustafa Kemal, deviendra ministre des Affaires étrangères.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

après les guerres balkaniques. Il semble qu'il en a été de même pour toutes les villes turques qu'il avait visitées. Il me faut aussi mentionner, non pas à titre de souvenir mais parce qu'on me l'a raconté, ce que j'ai fait après avoir assisté à la parade de l'armée grecque à la prise de Salonique. Le contraste était saisissant entre ce que je connaissais de l'armée turque toute chamarrée d'or et ces soldats grecs, sales et même déguenillés, revenant du front. Ce spectacle me poussa parait-il à me draper dans le drapeau turc, fusil à bouchon à la bretelle. Ainsi accoutré, je m'exposai à la fenêtre donnant sur la rue dans l'attitude du soldat gardant la frontière, inspiré par un tableau que nous possédions. Les voisins, alarmés, s'empressèrent d'avertir mes parents et ceux-ci de me tirer de la fenêtre .

Encore quelques mots sur cette ville de Salonique, qui, avec ses 120.000 juifs était appelée la "seconde Jérusalem". La vie que l'on y menait était patriarcale, saine, joyeuse, honnête, pleine de considération et de respect les uns envers les autres. Toute déviation était mise à l'index. La religion était pratiquée sans fanatisme : le shabbat était observé par tous, juifs, musulmans et chrétiens et était jour chômé ; la langue véhiculaire était le *ladino*, le plus pur du Proche-Orient, que tous, sans exception, connaissaient. Les adeptes de Sabbetay Sevi étaient divisés en sectes qui se différenciaient par leur attitude envers le judaïsme. Certains le pratiquaient sans en faire étalage, cela se savait et ne gênait personne. Ceux-ci avaient une connaissance approfondie de l'hébreu et ne manquaient pas de réciter des bénédictions en hébreu en visitant une maison amie juive. Je l'ai constaté plus d'une fois, même à Istanbul, du vivant de mon père que l'on sollicitait comme arbitre dans des différends et, chose curieuse à notre époque, dont l'arbitrage était respecté. Le commerce se faisait sur la base de la confiance et les bons n'avaient pas cours, les paiements se faisaient généralement le vendredi, rares étaient les créances non honorées et ceux qui en arrivaient à cette extrémité se donnaient la peine d'avertir le créancier pour justifier leur manquement aux usages établis. La vente ambulante se faisait en chantant, la qualité était annoncée tout comme le prix et le vendeur n'essayait pas de refiler de mauvais produits.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Le respect était de rigueur et jamais au grand jamais on n'entendait un vendeur dire à son client "ceci est trop cher pour toi ", "toi, tu ne peux manger de ceci" comme je l'ai entendu maintes fois dire à Istanbul. La population de Salonique était solidaire et cette entraide se manifestait dans tous les domaines. Les relations entre supérieurs et inférieurs, dirigeants et administrés étaient empreintes de respect, de cordialité et de confiance, les riches aidaient les pauvres, la mendicité n'existait pas, tant par le caractère altier du Salonicien qui ne s'abaissait pas à cet état, que parce que la communauté juive avec ses bonnes œuvres et la population elle-même s'empressaient d'apporter aide et assistance à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Les grandes maisons fortunées ouvraient grandes leurs portes, le vendredi, pour la distribution des victuailles et toutes sortes de choses aux nécessiteux du quartier, à chacun suivant ses besoins, sans ostentation, tout comme un frère partage avec son frère, de façon à sauvegarder la dignité du nécessiteux. Les œuvres étaient alimentées par tous, régulièrement chaque vendredi. On était contribuable ou on était bénéficiaire, toujours sans ostentation, comme une chose due naturellement. À ce propos, il arriva à Salonique une chose sans précédent dans les communautés juives d'Orient.

En pleine première guerre mondiale, avec la présence à Salonique des troupes alliées du front d'Orient, toute la classe laborieuse et souvent nécessiteuse se trouvait, désormais, avec la bonne marche des affaires, sinon enrichie, du moins à l'aise et à l'abri du besoin. Un beau jour le secrétaire de la communauté reçut la visite d'une personne figurant sur la liste des bénéficiaires d'aide qui lui dit : "Depuis de longues années vous m'avez aidé, aujourd'hui j'ai de quoi rembourser ma dette et devenir contribuable, calculez le montant de l'aide que j'ai reçu, afin que je puisse m'acquitter de ma dette". Le secrétaire, désarçonné par cette requête inattendue, lui répondit que son compte ne pouvait être établi sur le champ et lui demanda de revenir dans la quinzaine. La même scène se répéta plusieurs fois dans la même journée et les jours suivants. Cela prit de telles proportions que le comité d'administration fut convoqué afin de décider ce qu'il y avait lieu de faire. Certains étaient pour l'annulation pure et simple de la pseudo-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

dette, d'autres penchaient pour l'établissement d'un barème approximatif des sommes versées comme aide afin de sauvegarder la susceptibilité et l'amour-propre de ceux qui voulaient s'acquitter de leur "dette". On finit par se mettre d'accord pour donner satisfaction à tous ceux qui voulaient payer et aux jours fixés, il y eut foule pour payer. Le montant qui leur était communiqué étant inférieur à leur calcul, ils doublèrent, voire même, triplèrent le montant du remboursement et versèrent par dessus le marché des fortes sommes pour alimenter la caisse pour les pauvres. La communauté de Salonique devint ainsi une des plus riches des Balkans et du Proche-Orient. Elle ne savait où employer cet argent, les nécessiteux ayant disparus, les œuvres communautaires étant désormais bien nanties et sans problème pécunier. Malheureusement, cette euphorie ne fut pas de longue durée et la guerre, qui avait enrichi cette population laborieuse, fut la cause de son malheur, de son appauvrissement et de la perte de ses foyers avec l'incendie de Salonique qui éclata le samedi 18 août 1917. Toute la ville, à l'exception de la partie appelée "les campagnes" brûla alors. L'incendie ne fut maîtrisé qu'à cent cinquante mètres de la Tour Blanche, à proximité des sièges consulaires, juste à quelques mètres après notre habitation. Le général Sarrail, commandant en chef des troupes françaises, suite une quasi-rupture du front d'Orient face aux Allemands, avait voulu appliquer la politique de la terre brûlée et, profitant d'un banal incendie, l'avait fait attiser par ses troupes en employant pompes lance-flammes, bombes incendiaires, etc. Notre habitation avait sauté sous l'effet des bombes incendiaires, dont mon père retrouva des éclats vite enlevés par les artificiers de l'armée. Il y aurait long à dire sur ce sujet, mais n'anticipons pas.

Avec l'arrivée des Grecs à Salonique, la vie changea du tout au tout. Les Turcs et les juifs furent, au début, brimés, comme on l'a dit plus haut, par les petits fonctionnaires grecs. L'ancienne minorité grecque, dans l'ivresse de la victoire des siens et sous leur administration, se livra à des exactions, profita des injustices et obtint des passe-droits. Les choses s'arrangèrent par la suite, avec l'apprentissage par tous du grec. Tous étaient d'ailleurs égaux devant la loi et ainsi

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

la Grèce retrouvait son image éternelle de justice et de liberté. Peu de temps après leur arrivée, les Grecs demandèrent à tous les commerçants de faire une déclaration des marchandises en dépôt et bientôt commencèrent les réquisitions, contre un simple reçu. Mon père fut convoqué au quartier général de l'armée où on lui expliqua que la Grèce avait besoin de ses marchandises. Mon père, prévoyant l'objet de la convocation, avait amené ses factures avec lui et répondit au général et ses hommes que ses marchandises étaient à leur disposition contre paiement, à prix coûtant, sur base des factures d'achat. Le général rétorqua qu'il serait payé, comme les autres, le moment venu. Mon père refusa, une altercation s'ensuivit et le ton s'envenima rapidement. Mon père, qui parlait grec aussi bien qu'un universitaire de ce pays, s'adressa ainsi au général : "Vous êtes l'autorité militaire toute puissante. Je me trouve au quartier général de l'armée, les clefs de mes dépôts sont dans la poche de mon veston. Eh, bien, prenez-les en usant de votre autorité, mais n'oubliez pas qu'il y a des juges en Grèce" !

Cet épisode me rappelle les mots du meunier à Frédéric le Grand. Et, comme le Roi de Prusse l'avait fait autrefois avec le meunier, les militaires grecs changèrent leur plan et laissèrent partir mon père. Le lendemain, il fut convié par le directeur général de la Banque Nationale de Grèce qui agit comme médiateur et réconcilia les deux parties.

Avec l'apprentissage de la langue grecque, les relations de la minorité juive avec les autorités grecques s'améliorèrent et celle-ci finit par jouir de ses droits de citoyenneté. Mais l'antisémitisme n'avait pas désarmé pour autant et la Pâque Juive, était régulièrement l'occasion d'accusations de meurtre rituel, toutes pures inventions dues à la malveillance, accusations qui ne résistaient pas aux investigations policières qui débusquaient et punissaient les vrais coupables. N'empêche qu'il y avait alors des périodes délicates à passer. Moi-même, je fus un jour l'objet de remontrances amères de la part d'un ami grec orthodoxe, pour avoir... tué le Christ, ceci à la sortie de l'Église Aghia Triada où

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

cet ami avait été influencé par le sermon du prêtre, durant la semaine sainte.

La vie continuait de manière routinière, lorsque éclata la première guerre mondiale et que les Alliés décidèrent d'ouvrir le front des Balkans. Salonique reçut alors des contingents importants de troupes françaises et anglaises (toutes les deux à la fois territoriales et coloniales), italiennes, et russes. À celles-ci se joignirent les restes de l'armée serbe en retraite. Ces arrivées déséquilibrèrent la vie quotidienne de Salonique et donnèrent lieu, à coté des inconvénients résultant de la présence de ces armées, à de nombreuses rixes entre soldats des diverses armées et souvent à des scènes cocasses résultant de la juxtaposition de mœurs tellement diverses. Les Français se distinguaient par leur donjuanisme et étaient très mal vus par le peuple, aux mœurs puritaines, ceci malgré la sympathie résultante de l'éducation reçue en français pour de nombreux Saloniciens. Les Sénégalais se singularisaient par leur rigidité dans l'application des consignes et par la peur qu'ils inspiraient à cause de leur pseudo-cannibalisme. Les troupes indochinoises avaient immédiatement fabriqué des souricières placées dans les bas quartiers où ils allaient régulièrement prendre livraison des souris ainsi capturées. Les Anglais se distinguaient de deux manières opposées : les officiers, par leur tenue, et les soldats, par leur ivrognerie et leur tendance à vendre tout ce qui pouvait rapporter de l'argent pour acheter de l'alcool. Les Italiens ne faillissaient à leur réputation de gentillesse et de mélomanie. Les Russes étaient pour la plupart des aristocrates se distinguant par la richesse de leurs uniformes et leurs largesses. Quant aux Serbes, ils portaient sur le visage une tristesse empreinte de la nostalgie du pays lointain, occupé par les Autrichiens, ainsi qu'une farouche résolution de revanche et du retour auprès des leurs.

En tant que citoyens portugais, nous avions été sollicités pour céder une partie de notre domicile à des officiers supérieurs. Ce n'était pas vraiment une réquisition, mais on ne pouvait décemment refuser. Mon père qui craignait pourtant d'introduire des étrangers dans sa maison, s'adressa à des relations d'affaires de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Serbie, mobilisées, et qui se trouvaient à Salonique. Parmi eux se trouvaient un premier ministre et un industriel. La face était sauvée et les deux parties très contentes. Des relations de grande confiance s'établirent et bientôt mon père devint le dépositaire du trésor de l'armée serbe et des documents confidentiels de la *Tressa Rouca* . Il y avait des réunions bihebdomadaires chez nous et parfois la musique royale jouait des airs nostalgiques. C'est ainsi que ma mère, ma sœur et moi avons appris le serbe.

Contrairement aux Français et Anglais qui chantaient *La Madelon* et *It's a long way to Tiperary,* chansons parlant de femmes, les Serbes, après toute réjouissance, considérée hors de propos du fait de la perte de leur patrie, chantaient une chanson nostalgique célébrant leur patrie, chanson qui finissait toujours dans les larmes. Cette chanson commençait ainsi *Tamo da leko, da leko kot mora, tamo ye selomoye, tamo ye serbiye* . Chose curieuse, les Français en creusant des tranchées chantaient "Nous travaillons pour la France, l'Angleterre et la Russie et toi, Guillaume, nous t'écraserons!", oubliant à cette occasion de mentionner la Serbie et l'Italie .

La présence des troupes alliées apporta un certain bien-être à la population laborieuse, qui suscita, comme on l'a raconté plus haut ces demandes de remboursement à la communauté juive de l'aide reçue durant tant d'années. Malheureusement, tout ceci finit mal et le 18 août 1917, le commandant français, commandant en Chef, le général Maurice Sarrail, prétextant l'avance des Allemands, brûla la ville, laissant sans abris et sans moyens la population de Salonique, sur un territoire qui ne lui appartenait pas C'était un samedi vers l'heures du matin, un incendie se déclara dans une baraque où l'on était en train de faire frire des aubergines. L'incendie aurait pu être maîtrisé facilement, mais au lieu de le laisser s'étendre, on l'attisa et, le vent aidant, toute la ville brûla dans l'espace de quelques heures. Vers trois heures de l'après-midi, nous commençâmes à recevoir nos parents sinistrés et l'on fit des projets pour réparer les dommages subis. Mais deux heures plus tard, ils nous quittèrent, car notre maison était menacée à son tour et mon père partit remettre à l'armée serbe, argent et documents confiés. Il fut attaqué en route et seulement

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

son arme et la présence providentielle d'un soldat serbe qui le sauvèrent. Entre-temps, électricité et gaz avaient été coupé. Nous nous éclairions au pétrole, et voilà que soudain notre maison fut plongée dans l'obscurité. Des soldats grecs s'introduisirent chez nous et essayèrent de forcer le coffre-fort de mon père. Ma mère leur demanda s'ils étaient venus nous aider ou nous voler. Honteux, ils quittèrent la maison, mais ils devaient revenir. L'incendie s'approchant, ma mère pensa sauver quelques effets et m'envoya, accompagné de soldats russes, qui transportaient literie et autres objets, tandis que je portai, dans une valise argent et quelques objets précieux , au refuge en béton de la Tout Blanche. Les soldats allaient et venaient avec des effets, tandis que les rails du tramway charriaient du pétrole ou de la benzine qui brûlait. À partir de ce moment commence une vie nomade pour les Saloniciens. Le fait de posséder de l'argent n'arrangeait pas beaucoup les choses. Tout manquait et les logements, dans la partie de la ville dite des "campagnes" épargnée par l'incendie, étaient rares et entre les mains d'éléments hostiles à la population juive. Il s'ensuivit beaucoup de désagréments, même pour nous qui parlions parfaitement le grec, et ceci dura, au moins pour nous, jusqu'au moment où un industriel ami de mon père lui offrit de venir habiter dans une villa contiguë à la sienne. À partir de ce moment, les choses changèrent du tout au tout, nous étions désormais auprès d'amis qui nous aimaient et nous respectaient. L'industriel en question était Italien et s'appelait Salvatore Muratore. S'ennuyant dans sa villa, il la loua au commandement de la Brigade "Sicilia" sous les ordres du Général Bertoli, de Pise. Ce dernier noua aussitôt des relations amicales avec nous, mon père et ma mère parlant l'italien. Ma sœur et moi, âgés respectivement à cette époque de huit et douze ans, n'en parlions pas un mot. Le Général et les officiers supérieurs avaient tous des enfants dont ils avaient la nostalgie. Ils auraient bien aimé parler avec nous, mais comment ? Le Général déclara alors à mes parents : "*Questi ragazzi sono la mia simpatia*", je leur enseignerai l'italien.

Les leçons vont bon train, les progrès sont rapides, tout le monde met du sien et un beau soir le général nous invite tous à la table afin de montrer à son état-major le

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

succès de son entreprise. Il espérait faire une surprise mais c'est lui qui fut le plus étonné. Au dessert, il nous adressa la parole en italien et nous répondîmes correctement, à sa grande satisfaction. Aussitôt après, un officier lui demande la permission et s'adressa à moi dans le dialecte de son pays, je lui répondis correctement, dans son dialecte, à la stupeur du général ; un autre fit de même et à nouveau je répondis correctement dans le dialecte où la question était posée. Le général n'en revint pas et demanda si ceci est une conspiration. Les officiers répondirent qu'étonnés de la rapidité avec laquelle nous apprenions l'italien, ils avaient commencé à nous apprendre leur dialecte et tout comme leur général ils avaient réussi. Naturellement, les choses ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin et ainsi je finis par apprendre et à parler parfaitement l'italien et nombre de ses dialectes. En effet, les premiers officiers avaient fait des émules et c'était désormais à qui m'enseignerait le mieux son dialecte. À cette occasion, j'appris à monter à bicyclette, à moto et à cheval ainsi qu'à conduire une voiture. On avait fait venir à mon intention une petite *Fiat* modèle zéro et j'étais devenu tellement expert dans la conduite que j'aidais à ranger les ambulances devant le perron de l'Hôpital 107, séparé de notre villa par la largeur d'une rue, afin de débarquer blessés et malades en provenance du front, pendant que les chauffeurs, fourbus, allaient se débarbouiller. Je conduisais debout, trop court de taille pour m'asseoir, j'étais alors âgé de douze ans. Le matin, on allait à la chasse de très bonne heure, après je m'occupais de mon jardin, aidé d'une douzaine de soldats. Ce jardin de très grandes dimensions produisait tous les légumes pour nous et pour le commandement de la brigade. Le général et les officiers ne manquaient jamais de venir inspecter le jardin et suivre la pousse. Naturellement, tout ceci se passait durant les vacances estivales. Cela c'était le bon coté, mais malheureusement, il y eut aussi le revers de la médaille. Mes visites trop fréquentes ou peut-être la proximité de l'hôpital m'avaient fait contracter la *malaria tropicalis* et plus d'une fois je fus à deux doigts de la mort. Les soins prodigués, ma jeunesse et ma capacité de résistance me permirent alors de guérir. Je garde une grande reconnaissance au médecin chef de l'Hôpital 107 qui m'a alors soigné comme son propre enfant.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Deux ou trois jours après ma guérison, je me rendis à la synagogue pour ma *Bar mitzva*. Contrairement à ce que j'ai vu faire depuis à Istanbul, personne ne m'avait préparé de discours de circonstance et ce que j'ai pu dire alors était simplement ce que je pensais, tant de mes parents, que de la collectivité. J'ai été pour la première fois appelé, en qualité d'adulte, à lire la Thora. L'assistance m'a félicité et a félicité mon père, ainsi que mon professeur d'hébreu, Monsieur Escapa, pour la bonne préparation et à partir de ce moment, j'ai été considéré un membre actif de la communauté juive de Salonique.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

ISTANBUL

Quelques mois plus tard, nous quittions définitivement Salonique pour nous installer, suivant le désir de mon père de revenir en Turquie, à Istanbul, alors encore appelée Constantinople. Je venais nanti d'une très forte recommandation de la Mission Laïque Française (lycée français) de Salonique pour le lycée impérial ottoman (lycée Galatasaray) d'Istanbul, où je ne pus pourtant pas être admis immédiatement car j'étais en retard de dix mois sur l'année scolaire. Le lycée juif voulut bien m'admettre, mais malheureusement j'étais souvent absent à cause de crises répétées de paludisme. À la rentrée, je me suis présenté aux examens du lycée impérial ottoman où je finis premier aux épreuves de français. Il s'agissait maintenant de réussir également aux examens de turc et je ne connaissais pas cette langue. Le jour des examens, je me trouvai devant une feuille contenant des questions en caractère arabes et ne savait que faire. Le professeur, en soutane et enturbanné, s'approche de moi et, s'adressant à moi en turc et me demanda pourquoi je n'écrivais pas — c'est du moins ce que je supposais sur le moment — je lui répondis, en français, et les larmes aux yeux, que je ne connaissais pas le turc. Avec une grande bienveillance, il me dit, dans un français parfait : "Cela ne fait rien mon enfant, écrivez, en français 'Je ne connais pas le turc' et rendez-moi votre feuille". Je quittais la salle désespéré en pensant que je ne serai pas admis. Et pourtant, je le fus et me fit rapidement remarquer par tous les professeurs, turcs et français, ces derniers ayant été déjà mes professeurs à Salonique.

Au cours des années que j'ai passé à Galatasaray, j'eu parmi mes condisciples des princes de la Maison d'Osman. J'ai été l'ami intime de l'un d'eux et je me souviens que nous allions ainsi deux à trois fois par semaine, au palais de Dolma-Bagtché faire nos devoirs ensemble.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Ceci se passait sous le règne du Sultan Vahideddin et Istanbul était occupé par les Alliés, tandis que Mustafa Kemal Pacha menait la guerre d'indépendance en Anatolie. Les Français ayant voulu occuper l'école pour en faire leur quartier général, notre directeur, Salih Arif Bey, un homme de très grande valeur, qui parlait un français parfait, alla voir le général Franchet d'Esperey, commandant en chef des Armées d'occupation, qui, impressionné par ses arguments, fit immédiatement changer la décision et ce fut le IVème Vakıf Han qui devint le quartier général de l'armée française.

Chaque fois que je devais me rendre au palais, j'étais amené et ramené par un coupé qui se trouve aujourd'hui au Musée des carrosses impériaux, situé dans une des ailes du palais de Topkapı. J'étais toujours très aimablement reçu par les eunuques du palais qui aimaient converser avec moi et souvent me faisaient des petits cadeaux, entre autres des poissons rouges. Le vendredi, jour férié à l'époque, nous montions à cheval, accompagnés de deux soldats et d'un sous-officier.

Le prince héritier, Abdul Medjid Efendi, venait souvent inspecter le lycée de Galatasaray et à trois reprises, sans que je sache si c'était là chose voulue ou pure coïncidence, ce fut à moi que revint la tâche d'expliquer la leçon du jour. La quatrième fois, Abdul Medjid Efendi, demanda au professeur d'interroger un autre élève, parce qu'il me connaissait déjà. Ainsi, à cause de ces présentations ou peut-être parce que j'avais eu souvent l'occasion de le saluer dans les couloirs du lycée et au palais de Dolma-Bagtché, j'était devenu une figure familière pour lui. Par la suite, cette familiarité m'a beaucoup aidé pour mes relations avec les hautes sphères du palais.

Il était d'usage à cette époque de gratifier d'une montre en or aux initiales impériales le premier de la classe. Je l'ai été à plus d'une reprise et je n'ai jamais rien reçu, probablement à cause de la situation où se trouvait le pays.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Nous avons souffert avec les Turcs de l'occupation étrangère, quoique nous-mêmes étrangers, ainsi que des défaites des armées de Libération et nous sommes réjouis avec eux de leurs succès tout comme si nous avions été Turcs nous-mêmes. D'ailleurs, c'est pour avoir voulu vivre en Turquie — au cotés des Turcs que nous considérions comme nos amis — que nous étions venus nous installer à Istanbul. Nous n'étions pas les seuls et toute la communauté juive en avait fait autant.

Le Traité de Lausanne donnait aux minorités vivant en Turquie un statut spécial dit "Protection des Minorités" (et que définissait les articles 38 à 44 du Traité). Seule parmi les minorités, la communauté juive avait alors refusé ce statut et avait considéré que ses membres, citoyens de la république de Turquie n'avaient pas besoin d'une protection quelconque autre que les lois du pays.

Mes études continuaient normalement au lycée de Galatasaray, lorsque deux événements désagréables se produisirent, qui découlèrent pour le premier de l'absence de noms de famille en Turquie et l'autre des libertés que se permettaient certains membres de la famille impériale.

Un beau soir, vers les 21 heures, un agent en civil se présent à notre domicile et demande à voir Jacques Effendi. J'étais absent, étant sorti promener mon chien, un setter irlandais de pure race. Mon père demanda à l'agent ce qu'il me voulait et en réponse il lui fut répondu que je dois me présenter au poste de police de Galatasaray le lendemain à 11 heures du matin. À mon retour, mon père m'interrogea afin de savoir ce que j'avais à faire avec la police ? Je lui répondis que je n'en savais rien et que je n'avais aucune relation avec la police. Le lendemain, après avoir pris congé de l'école, mon père et moi nous présentions au poste de police où l'on ignorait tout de la convocation qui m'a été faite. Après avoir attendu presque une demie heure, nous quittâmes le poste et à hauteur du lieu où se trouve aujourd'hui la direction générale de la Yapı Kredi Bankası à Galatasaray un homme en civil interpella mon père en lui disant que nous devions être au poste de police. Mon père reconnut l'agent qui était venu la veille et lui répondit que

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

l'invitation était pour 11 heures et qu'il était 11 heures et demie passée. L'agent nous ramena au poste où l'air sûr de lui, il m'annonça que je suis arrêté en tant que déserteur. Je ris aux éclats et lui réponds que je n'ai que 16 ans, que j'étais citoyen portugais en montrant mes papiers. Il ne me croyait pourtant pas, et menaça de me passer les menottes et de m'envoyer *manu militari* à la prison militaire. Il n'est plus question de plaisanter, et à ses menaces je réponds par d'autres menaces, le ton montant rapidement. Ces éclats attirent le chef du poste qui, très aimablement nous invita dans son bureau où je lui explique que j'avais 16 ans, que j'étais citoyen portugais et élève du lycée de Galatasaray. Il examina mes papiers et invita l'agent en civil à lui indiquer le nom de la personne qu'il recherchait comme déserteur. L'agent répond " Jacques Effendi"et se tournant vers moi me lança : "Donne-moi le nom de ton père, de ta mère, ton âge et ton adresse". Seule l'adresse correspondait. J'intervins pour dire que j'habitai un immeuble qui contenait dix appartements et qu'il y avait dans cet immeuble quatre personnes prénommées Jacques, dont l'une a quitté le pays il y a plus de six mois. Le chef du poste morigéna alors l'agent et nous présenta des excuses, mais l'affaire ne finit pas ainsi. Toujours en colère, je fis part de mon intention de mettre en exécution mes menaces et me plaindre en haut lieu. L'agent ne savait plus à quel saint se vouer. Il nous accompagna jusqu'à notre domicile et pria mon père de m'empêcher de mettre mes menaces à exécution. Mon père le prit en pitié et le rassura finalement.

Le second événement se produisit un après-midi lors d'un récréation, avec le fils de Youssouf Izzeddine Efendi, un jeune prince très gâté et peut-être pas très équilibré. Soudainement, quelqu'un vint derrière moi et plaqua violemment ses deux mains sur mes yeux. Ressentant une vive douleur, je le priai de retirer ses mains. Au lieu de cela, il continua à appuyer de plus belle et j'arrivai à écarter ces mains qui m'enserrèrent alors la gorge et serrent jusqu'à m'étouffer. Ma langue pendait et j'étais à bout de souffle, tous mes efforts pour desserrer son étreinte étaient vains. Avec la force du désespoir, j'attrapa ses avant-bras et, tout en me baissant, le projette devant moi. Sa tête cogna sur une pierre, il saignait ;

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

quant à moi je m'écroulai dans un râle. À ce moment, accoururent deux surveillants alertés par le surveillant général qui avait été témoin, depuis une fenêtre du lycée, de ce qui s'était passé. Il ne tarda pas à venir lui-même et nous fait conduire tous deux à l'infirmerie, non sans m'avoir dit de ne pas avoir peur et me féliciter pour m'être défendu avec vigueur et sauvé ainsi d'une mort certaine. À l'infirmerie on ranima le jeune prince évanoui et on le pansa ; quant à moi, on me donna un cordial et l'on m'oblige à me reposer. Le surveillant général vint de temps en temps voir comment je me portais et me suggéra de me faire reconduire en voiture, ce que je refusai m'étant remis entre temps. Le prince fut puni et empêché de suivre ses cours tant qu'il ne m'aurait pas demandé pardon pour son acte. Nous fûmes convoqués tous deux au bureau du surveillant général qui lui demanda me baiser la main. Le jeune prince refusa et j'intervins pour dire que je refusai de me faire baiser la main et qu'un simple mot de regret suffirait. Le surveillant général dit au jeune prince qu'il avait de la chance et ce dernier sans plus attendre s'avança vers moi, exprima ses regrets, me serra la main et spontanément dans un geste de reconnaissance, m'embrassa.

Ces deux événements, quoique pénibles , n'ont pris place dans ces mémoires que pour prouver — si cela était nécessaire — que la justice avec un grand "J" existe en Turquie et d'autres cas seront présentés dans ces mémoires, partageant la même caractéristique, celle d'avoir été équitablement réglés à l'échelon supérieur.

La guerre d'indépendance ayant pris une tournure heureuse, avec la défaite des armées helléniques, le Sultan Vahideddine s'embarqua sur un navire de guerre anglais et quitta définitivement le pays. Les troupes kémalistes, sous le commandement de Refet Pacha, entrèrent à Istanbul. Le prince héritier, Abdul Medjid Efendi, devient calife sans être sultan. Sa première sortie officielle pour faire ses dévotions du vendredi (*Selâmlık*) eut lieu à la mosquée de Sainte-Sophie, en grandes pompes. Les troupes kémalistes, et celles de la garde impériale à pied et à cheval en grand uniforme d'apparat se tenaient derrière la mosquée. Une foule énorme de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

curieux et beaucoup de militaires alliés étaient venus assister à la cérémonie. Le calife arriva, en provenance du palais de Topkapı, monté sur un cheval pur sang arabe de couleur grise que deux écuyers chamarrés tenaient de chaque côté par la bride. Deux autres chevaux identiques suivaient, tenus aussi chacun par deux écuyers chamarrés. Le calife était accompagné d'une nombreuse suite. Arrivés à une certaine distance, les écuyers lâchèrent la bride du cheval du calife et celui-ci s'élança au galop. Le calife, couché sur son cheval, entra par une porte appropriée au-delà de laquelle il arrête net son cheval. La foule cria, croyant à un accident et le voyant descendre indemne de son cheval, cria cette fois-ci d'admiration. Un officier des spahis algériens ne put retenir son admiration et dit à son voisin que le calife doit être un cavalier émérite pour avoir réussi cet exploit. C'est une occasion pour moi d'entrer en conversation avec lui et de lui demander qu'elle était la valeur de ces chevaux. Il répondit que ces chevaux étaient d'une valeur inestimable et qu'en Afrique un homme en guenilles monté sur un pareil cheval serait considéré un grand seigneur. Je quittai la place qui n'avait plus d'intérêt pour moi et, accompagné du directeur de la police, entra dans la mosquée où, sous sa protection, je pris des photos, malheureusement très faibles, faute de lumière. Je quittai la mosquée pour revenir sur la place afin d'assister à la sortie qui eut lieu avec le même cérémonial. Entretemps, je fus abordé par un capitaine de cavalerie qui se présenta comme l'aide de camp du calife et me demanda à avoir des copies des photos. Je les lui promis pour le vendredi prochain, car j'avais l'intention d'assister à toutes les sorties du calife, toujours le vendredi, et annoncées par la presse, durant lesquelles il allait faire ses dévotions dans les nombreuses mosquées d'Istanbul. Le capitaine de cavalerie en question est un certain Ekrem Rüchtü Akömer, dit Ekrem Hoff, fils de Rüchtü Pacha, d'éducation allemande et ancien aide de camp de S. M. le Kaiser Wilhelm II, en qualité d'officier des Uhlans. J'avais ce jour-là une auto à ma disposition et étais accompagné d'un des chefs du trafic et de mon condisciple, Mehmet Feridun, fils d'un des commandants héroïques de la forteresse de Janina.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Par la suite je devins une figure familière de ces cérémonies et le calife, qui recevait régulièrement mes photos, me facilita de plus en plus la prise de vue. Un jour, à Scutari, me voyant arriver en courant à sa sortie de la mosquée après ses dévotions, il fit arrêter son carrosse et très aimablement me fit signe de le photographier. Par la suite, on nous procura même des chevaux et nous pûmes ainsi le suivre vers une de ses résidences d'été. Après avoir attendu un certain temps, nous décidâmes de retourner en ville et, grâce à l'amabilité du directeur de la police, nous fîmes le voyage retour dans sa vedette à moteur. Le vendredi suivant, on m'annonça que le calife me cherchait et désirait faire une photo en famille. Malgré mon jeune âge, je fus convié à une réception donnée, en l'honneur de l'amiral Bristol, par mon ami le prince, au palais de Beylerbey, palais construit par le Sultan Abdül Aziz pour recevoir Eugénie de Montijo, l'épouse de Napoléon III.

Une autre fois, j'eu la chance d'assister à un exploit sportif sur les quais du palais de Dolmabagtché. Le capitaine de cavalerie Ekrem Ruchtu Akömer, l'aide de camp du calife, se proposait de plonger tout habillé et de se dévêtir dans l'eau. En présence du calife et de sa famille, des dignitaires du palais et de tous les aides de camp, il monta habillé en petit uniforme dans une barque et plongea tout habillé. Effectivement, il arriva à enlever tous ses habits, souliers et chaussettes et remonta dans la barque se sécher et se rhabiller. Interrogé plus tard sur les difficultés rencontrées pour accomplir cet exploit, il mentionna les chaussettes qu'il n'arrivait à enlever et les chaussures qu'il n'arrivait à délacer. Il fut chaudement félicité.

Tandis que la vie s'écoulait ainsi à Istanbul dans l'incertitude de l'avenir, le gouvernement formé par Mustafa Kemal Pacha, avec pour premier ministre, Fethi Bey et ministre des Affaires étrangères, Ismet Pacha, s'occupait activement d'annuler les traités de paix imposés antérieurement au gouvernement du sultan.

Personne n'ignore les difficultés que dut surmonter alors İsmet Pacha (à qui Atatürk donna le nom de famille İnönü en souvenir de la bataille d'İnönü gagnée par ce

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

dernier durant la guerre d'Indépendance), durant les négociations du Traité de Lausanne et ses brouilles avec Lord Curzon. Les choses allaient tellement mal qu'à un certain moment Ismet Pacha quitta la salle de conférence et que la délégation turque ne fut pas invitée à un bal donné pour la circonstance. Elle était d'ailleurs supposée quitter la Suisse. Ici se place une intervention qui a fait grand bruit à l'époque : Edouard Abravanel, ancien pharmacien à Salonique, émigré après la guerre balkanique en Suisse, où il avait fondé plusieurs fabriques de spécialités pharmaceutiques, donna un bal en l'honneur de la délégation turque le même soir que le bal des Alliés. Il loua le *Lausanne Palace*, le décora de drapeaux turcs, et invita tout le gratin de Suisse et même des environs à ce bal. Les délégations alliées en quittant leur bal virent le *Lausanne Palace* illuminé et très animé. Renseignements pris, ils apprirent qu'il s'agissait du bal de la délégation turque.

Le Dr. Tevfik Rüştü Aras avait sa clinique dans la pharmacie d'Édouard Abravanel à Salonique et chose curieuse, son fils Gaston était venu réorganiser certains services de la İş Bankası pendant que le Dr. Tevfik Rüştü Aras était président du conseil d'administration de la banque. Gaston Abravanel était un avocat de renom, spécialisé dans les affaires financières, recommandé à la İş par les plus grandes banques de Londres. Rien d'étonnant ici, car la famille Abravanel s'était toujours distinguée par les services rendus à la Turquie et par son amour pour ce pays qui avait accueilli les juifs expulsés par l'Inquisition. Les Turcs le lui avaient bien rendu la pareille.

Avant de poursuivre plus avant mon récit des événements de l'époque, je raconterai une petite aventure arrivée à feu mon père. C'était l'époque de la grande vogue de Yalova, création et résidence d'Atatürk au printemps. Un beau jour mon père s'embarque pour aller visiter Yalova. Une partie du voyage se passait en bateau et une partie en autobus. Descendu du bateau, il devait prendre un autobus et par erreur il prend un autobus qui va à Brousse. Déception de mon père et aussi impossibilité de retour le même soir. À cette époque, les étrangers étaient sujets à une autorisation pour leurs

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

déplacements et celle-ci était notée sur leur permis de séjour. Or, mon père n'avait sur lui aucun document et aucun hôtel ne voulait l'accepter faute de documents. Il fallait prendre une autorisation de la direction de la police locale.

Arrivé finalement à la Direction de la police de Brousse, il est introduit auprès du directeur à qui il explique son cas. Il y avait déjà dans la chambre du directeur un visiteur au moment où mon père est introduit et celui-ci faisait des signes au directeur pour intervenir. Le directeur demande alors à mon père de se retirer un moment et presqu'aussitôt il le rappelle pour lui signifier que sa requête est acceptée. Le visiteur fixe intensément mon père et le tutoyant lui demande s'il ne le reconnaît pas. Mon père répond que non.

—"Tu ne connais pas un tel ?" lance-t-il alors.

—"Si, je le connais, c'était le directeur de la Police à Salonique".

— Eh bien, cette personne, c'est moi! "

Embrassades et le directeur de lui dire : "Vous serez notre hôte ce soir et nous téléphonerons immédiatement à Istanbul afin qu'on informe votre famille de ne pas s'inquiéter à votre sujet."

Voilà comment répondent les Turcs à l'amitié et ce n'est pas tout. J'aurai plus tard l'occasion de revenir sur les services rendus à mon père par ce vieil ami de Salonique.

Mon père était venu à Istanbul bien nanti en argent et marchandises qui faisaient défaut en Turquie. Sa façon de faire du commerce, qui correspondait à l'usage de Salonique, n'était pas de mise à Istanbul. De ce fait, il avait perdu beaucoup d'argent et dû souvent changer d'articles. Un des derniers était le charbon pour arc voltaïque, que l'on employait alors dans les salles de projection, les phares des bateaux et pour d'autres sources lumineuses. Cet article lui avait été proposé par la société allemande *Konrad* qui avait trouvé son adresse dans une revue de la Chambre de Commerce. L'article était de très bonne qualité et mon père en avait

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

commandé une cinquantaine de caisses, ce qui était énorme pour le marché d'Istanbul. Il prospectait durant la journée, visitant les magasins qui vendaient cet article, mais non importé, et fut rapidement découragé par les petites quantités qu'on lui achetait. Pour ma part, je faisais les cinémas à la sortie de l'école et n'arrivais pas non plus à vendre grand chose. Les magasins vendaient la paire (positive et négative), suivant le diamètre, entre 20 et 30 piastres ; nous offrions la marchandise, en gros, à 11 et 13 piastres la paire. Seulement personne ne voulait acheter en gros, on nous demandait pour les mêmes prix une seule paire. Les choses en étaient là, lorsqu'un jour par hasard, j'entrai dans un établissement pour y proposer ma marchandise. Je venais sans le savoir de trouver le filon pour l'écouler en entrant dans l'établissement de Mr. Sigmund Weinberg, un ingénieur très réputé, copropriétaire de plusieurs cinémas. De prime abord il fut étonné de se voir proposer cette marchandise par un tout jeune homme et, comme les autres, il ne voulut acheter que quelques pièces. Mon refus d'en vendre l'intrigua et il finit par m'acheter une caisse entière. Par son entremise, je réussis ensuite à écouler une bonne partie de la marchandise.

Nous attendions d'autres produits, dont des colorants, mais le marché était passablement saturé, les prix baissaient et les acheteurs profitaient de l'occasion pour ne pas prendre livraison de la marchandise qu'ils avaient achetés. Le principe de ces commerçants était : "si la valeur de la marchandise est en hausse, je prends livraison, si elle baisse, j'ignore mon contrat et ne prends pas livraison." À la question : "Et si les prix sont en hausse et que je ne te livre pas la marchandise, que fais-tu?" Ils répondaient sans rire : "Je te crève les yeux et je la prends!" Dans ces conditions et avec ces principes, il n'était pas possible de travailler pour un commerçant habitué à la rectitude en cours à Salonique. À plus ou moins brève échéance, il fallait changer son fusil d'épaule et c'est ce que fit mon père.

Entretemps, vers la fin de mes études à Galatasaray, un décret était venu unifier les classes de français et de turc. Mon séjour à Galatasaray était devenu impossible et sur la recommandation du directeur, je quittais le lycée

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

pour continuer ailleurs. Pendant les vacances, je fis mon apprentissage du commerce à Istanbul chez un cousin de mon père. Je m'occupais de correspondance, de comptabilité auxiliaire et des questions de banque ; tout ceci gracieusement. Après quelques années, à ce régime, je finis par exiger un salaire et devant le refus de mon patron, j'entrai comme attaché de direction à la *Banque Française des Pays d'Orient* où je ne restai que trois mois seulement, mon travail me laissant beaucoup de loisirs pendant lesquels je m'ennuyais ferme. Sur la proposition d'un cousin de ma mère cette fois, j'entrai à la *Banca Commerciale Italiana* en qualité de sous-chef du change.

Ici se place une drôle d'histoire. Le chef du change, en même temps un des directeurs de la banque, lorsque je lui fus présenté, refusa de m'agréer comme collaborateur me jugeant jeune et inexpérimenté. Je présentai sur le fait ma démission qui fut refusé, le chef du personnel arguant que j'étais réellement la personne recherchée. Je me trouvais néanmoins dans une situation difficile, en partageant la table de travail du chef du change, qui, des heures durant, ne m'adressait pas la parole et ne me confiait aucun travail. N'étant pas habitué à l'oisiveté et ayant quitté justement mon emploi précédent à cause des loisirs qu'il me laissait, je quittai ma place pour les autres services, encombrés, qui acceptèrent avec joie cette aide providentielle. Mon chef ne me quittait pas des yeux dans tous mes déplacements et constata que j'étais un élément capable et efficace. Il finit par m'envoyer chercher et me blâma en me rappelant que j'avais été engagé au service du change et non pour les autres services de la banque. Je lui répondis que je ne demandais pas mieux que de travailler pour son service, mais que je me considérais obligé de mériter les appointements qui m'étaient alloués et que je ne pouvais rester à ne rien faire. En peu de temps, je devins un élément indispensable et de haute confiance, l'on m'envoyait dans les agences où des abus avaient été constatés et où l'on avait besoin de quelqu'un de compétent pour régler ces questions. Je finis par faire le tour de tous les services actifs de la banque et par être chef de cinq services avec signature. Durant mon séjour de plus de cinq années à la B.C.I. j'eu aussi l'occasion d'employer mes dons de bricoleur à l'occasion de l'installation d'un système

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

d'alarme contre le vol et lors des accidents de perte et d'usure des clefs du coffre-fort de la caisse et de la chambre forte. Là où les professionnels avaient échoué, un amateur réussit, à la stupéfaction générale.

Devant mon succès à la banque, le directeur général me conseilla de terminer mes études d'ingénieur et de travailler dans cette branche. Mais, mes parents résidaient en Turquie où je comptais finir mes jours et où je n'aurais pu exercer mes talents. J'attendis à la banque de trouver un poste plus approprié à mes connaissance techniques et c'est ce qui arriva en 1930 où je rentrais à l'usine de montage *Ford Motor Co. Export Incorporated* en qualité de directeur du contrôle, position que je conservai jusqu'à la fin 1933 où me fut proposé le poste de directeur général. Je déclinai cette offre, les conditions ne me convenant pas, et ceci entraîna plus tard mon transfert à Lisbonne à la *Ford Lusitana* créée récemment mais qui, faute de résultats probants, nécessitait déjà une restructuration. Je la menai à bien dans un court laps de temps.

Il y aurait beaucoup à dire sur mes séjours à la *Banca Commerciale Italiana*, à la *Ford Motor Company Exp. Inc.* à Istanbul et à la *Ford Lusitana* à Lisbonne, mais avant de les évoquer, je voudrais revenir brièvement sur la carrière commerciale de mon père et ses déboires. Après avoir difficilement vendu les stocks des diverses marchandises importées, il avait accepté le poste d'administrateur du *Palazzo Karaköy*, construit par la société *Isaac Nahum et Albert de Léon*. Le contrat passé avec les propriétaires du terrain, stipulait l'usufruit du bâtiment construit, durant 25 ans. À ceci était venu s'ajouter l'achat des 42 immeubles, domiciliaires et commerciaux, appartenant au Comte de Camondo et qui rentraient également dans son administration. Celle-ci dura quelques années et, la société sombrant, prit fin par la volonté de mon père, qui ne souhaitait plus y assumer de responsabilités financières.

Entretemps, le gérant de notre domicile lui proposa la création d'un hôtel qui devrait être, aux dires de ce dernier, une affaire brillante et de tout repos qu'il gérerait lui-même. La gérance fut désastreuse et mon

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

père, pour sauver son capital, proposa que l'un des deux associés rachète l'affaire. Une fois de plus, on eut une illustration du caractère "oriental"de l'associé. Il proposa une bagatelle pour le rachat de l'affaire mais exigea une somme énorme pour la vente, sous prétexte qu'il avait géré cette affaire au titre d'expert. Grâce à l'intermédiaire d'un ami commun qui fit l'arbitrage, on finit par se mettre d'accord et l'affaire resta à mon père. Seulement, on ne s'improvise pas gérant d'hôtel du jour au lendemain, surtout lorsqu'on a des principes rigides. L'affaire devînt donc un white éléphant pour notre famille, périclita et il fallut prendre des mesures pour empêcher la faillite. Ce n'est pas pour rien que le proverbe turc dit " l'œil du maître engraisse le cheval". Nous abandonnâmes notre appartement pour aller loger à l'hôtel. Cela nous permit de le contrôler de manière permanente et de mettre fin au gaspillage. Nous fûmes alors confrontés à un problème dont nous ignorions l'existence jusqu'alors : la prostitution clandestine qui se pratiquait dans notre quartier et spécialement dans notre rue. La rencontre de mon père à Brousse avec l'ancien directeur de la police de Salonique vînt fort à propos régler ce problème à notre avantage. À l'occasion de sa première visite à l'hôtel, mon père lui exposa le problème et le tort que cela lui causait, l'hôtel étant surtout un hôtel familial. En Turquie, plus que partout ailleurs, les amitiés sont solides et celle de cet ex-directeur de la police ne se démentit pas. Les doléances de mon père furent entendues et notre rue et tout le quartier furent rapidement nettoyés et soumis à un contrôle constant. Une fois de plus, la considération dont jouissaient les Abravanel à Salonique et l'entraide légendaire entre Saloniciens avait joué. Il est inutile, je crois, d'ajouter que tout le quartier en profita. L'emplacement de l'hôtel était au centre de la ville, sur l'avenue Meşrutiyet, dite "des Petits-Champs" en face du jardin du même nom et à peine à une cinquantaine de mètres de l'hôtel *Pera Palas*. Aujourd'hui sur son emplacement s'élève un hôtel moderne de marbre rose et en face l'hôtel *Etap*e. Notre hôtel s'appelait le *Lausanne Palace* . On peut dire que sa façade était laide, mais son intérieur plutôt joli. Il fut en notre possession de 1927 à 1942, année où nous le vendîmes pour payer l'impôt sur la fortune et clore ainsi notre aventure hôtelière, due à la malhonnêteté d'un

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

homme qui avait voulu devenir propriétaire d'un hôtel sur le dos de mon père. Heureusement, ce dernier ne vit pas la fin de l'hôtel.

Revenons à mes débuts à la *B.C.I.* où je m'étais fait apprécier par tous ceux que j'avais aidé alors que mon chef ne voulait pas de moi. Mon activité dans les autres services n'avait pas échappé à l'œil vigilant de la direction qui m'avait transféré du jour au lendemain dans les agences de la banque où la présence de quelqu'un de compétent et honnête était nécessaire. Je devins ainsi une sorte de bouche-trou et passais sans transition du centre aux agences. Cela ne me plaisait pas trop, mais arrangeait la banque tout en accroissant ma réputation. Un beau jour, on décida de mécaniser les services dont certains furent nantis de machines à calculer électriques, qui bientôt tombèrent en panne à cause d'une mauvaise utilisation. Le vendeur envoya un mécanicien inexpérimenté pour faire la réparation sur place. Celui-ci conclut que la machine devait aller à l'atelier et qu'il ne peut la mettre en marche sur place. Discussion et rediscussion, lorsqu'un collègue s'avisa de conseiller au chef du service de s'adresser à moi. J'acceptai de mettre la machine en marche mais pas en présence du mécanicien qui finit par s'incliner et sortit. Je mis en un rien de temps la machine en marche et rejoins mon service à la stupéfaction générale. Suite à cet événement il y eut une explication avec le mécanicien, puis avec l'établissement qui avait vendu les machines et promis un service d'assistance à toute heure de la journée. Le mécanicien et les responsables de l'établissement furent, avec raison, taxés d'incompétence et me supplièrent de leur expliquer la réparation. Naturellement la banque, mécontente, refusait de payer la mensualité convenue pour le service. On me consulta sur la raison de la panne et j'expliquai que celle-ci était due tout simplement à un grippage qui bloquait la machine, grippage provoqué par une fausse manœuvre. Le mécanicien qui n'avait probablement pas fait de stage auprès de l'usine, ne connaissait pas le fonctionnement et la maintenance de celle-ci. Quant à moi, mes études de mécanique et d'électromécanique et ma connaissance du principe de la machine à calculer m'avait permis de faire cette réparation. On me demanda alors si j'étais disposé à

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

enseigner au mécanicien ce qu'il y avait lieu de faire. Je refusai tout en précisant que j'étais disposé effectuer les dépannages pendant que je me trouvais à la banque. Bientôt d'autres problèmes se posèrent avec des coffres en location dont les locataires avaient perdu la clef. Le mécanicien de la banque fut obligé de casser la porte et travailla plus d'une journée pour ce faire. Pour remettre le coffre en état il fallait faire venir d'Italie une nouvelle porte et, sans compter les frais, le coffre resta des mois durant sans locataire. Témoin de l'intervention du mécanicien, je me décidai à lui enseigner une méthode beaucoup plus simple lui permettant d'ouvrir le coffre en pratiquant quatre trous à l'emplacement où était fixé la serrure. Je lui préparai le plan et ainsi l'opération se trouva simplifiée. Par la suite, je fus consulté à la banque sur tout problème mécanique ou électrique.

Au début de l'année 1930, parut une annonce dans les journaux offrant une place de directeur du contrôle pour l'usine de montage des automobiles Ford. Je sollicitai la place en le signalant à la banque et bientôt le chef du personnel de l'usine vint me voir en personne à la banque. Le lendemain, je reçus une invitation à me rendre à la fabrique pour discuter les conditions. J'acceptai toutes leurs conditions sauf celle de travailler une semaine à l'essai. Ils insistèrent en disant que si j'obtenais le poste je serai le 16ème directeur du contrôle en l'espace de quelques mois, que le poste était difficile à cause l'emploi de machines électriques de calcul compliquées et demandait de vastes connaissances. Je conseillai que l'on prenne des renseignements sur mes compétences techniques auprès de personnes qui m'avaient vu à l'œuvre et pour le reste, traçai sur une feuille de papier un schéma du fonctionnement de ces machine et le fit montrer à la personne la plus compétente du bureau. Le lendemain matin, je reçus à nouveau la visite du chef du personnel qui me dit que je suis engagé et me demande de prendre immédiatement mon service. Je demandai 15 jours pour ce faire, ayant des obligations envers la banque. Il insista et nous nous quittons sur la promesse que je ferai de mon mieux. J'avisai immédiatement la banque de mon engagement à l'usine *Ford*, et mis au courant mes trois futurs remplaçants. La banque exprima ses regrets pour mon

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

départ, me félicita pour le poste obtenu et manifesta son souhait de rester en contact avec moi pour le suivi de quelques affaires.

Au bout de trois jours d'apprentissage, je pus assurer la direction que mes substituts se déclaraient prêts à voler de leur propres ailes et demandai la permission de quitter la banque avant le délai légal. Confirmation des intéressés ayant été obtenue, je reçus l'autorisation demandée et quittais la banque dans les meilleures terme, après un séjour de cinq ans. Dès le surlendemain, je reçus un coup de téléphone me priant de passer à la banque à la sortie des bureaux. Ce que j'avais prévu venait d'arriver : mes substituts n'arrivaient pas à se tirer d'affaire et la direction me pria de passer durant quelques jours à la banque pour compléter l'apprentissage de ceux-ci.

À la *Ford*, je me trouvai dès le premier jour dans une atmosphère hostile. Hostilité à la fonction, hostilité à l'homme. L'hostilité à la fonction venait de la part de tous ceux qui, sous diverses formes, volaient la *Ford* et craignaient l'œil vigilant du contrôleur. Dès les premiers jours, ils avaient dressé leur plan afin de me liquider, comme ils l'avaient fait avec mes quinze prédécesseurs. Cette hostilité était doublée de manifestations d'antisémitisme. Les employés de la *Ford* ne faisaient que marcher sur les traces du grand patron, Henry Ford, réputé lui aussi pour son antisémitisme.

J'entendais au début à longueur de journée : "allez voir le Juif qu'il regarde le signe!" Je me devais pour rester à ce poste, réagir avec la plus grande sévérité et même contre-attaquer. L'occasion ne tarda pas à se présenter et ainsi j'eu l'opportunité de mettre chacun à sa place et du coup de me faire respecter. Mais j'étais toujours sur mes gardes et, avec raison, pensais qu'ayant tout ce monde contre moi, on finirait un beau jour par me prendre en défaut. Afin d'éviter cela, en contradiction avec les usages établis des tiroirs ouverts, je demandai à constituer mes propres archives qui seraient gardées sous clé. Ceci m'ayant été accordé, j'évitai beaucoup de déboires et ne quittai ce poste que pour être transféré à la *Ford Lusitana* à Lisbonne. Malheureusement, dans toutes ces grosses entreprises il y a beaucoup de vol et Istanbul

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

et Lisbonne étaient dans la même situation et il fallait un homme averti et à poigne pour y mettre fin. L'industrie automobile se prêtait alors beaucoup au vol, tant par les garanties données que par la vente des pièces de rechange, spécialement lors de la mise en vente d'un nouveau modèle. Un exemple frappant est celui des abus concernant le changement des jantes qui, à cette époque, étaient en acier coulé et non embouti.

Les usagers des nouvelles camionnettes modèle AA surchargeaient leurs voitures au delà du permis et circulaient sur des routes non asphaltées avec pour résultat l'éclatement des jantes arrières à cause des cailloux de ballast. Les mêmes jantes étaient présentées à l'échange plusieurs fois, grâce à la complicité du personnel. Finalement, je fis détruire systématiquement les jantes usagées. Un autre abus concernait les radiateurs que l'on faisait exploser par négligence. Mais le plus fort de tous, était l'échange des moteurs soit disant défectueux. Un beau jour on me présenta une série de sept réclamations pour des moteurs défectueux, régulièrement signées par les services techniques qui étaient supposés les avoir expertisés et trouvés défectueux. Je n'étais pas responsable de l'expertise technique, mais quelque chose me disait qu'il y avait anguille sous roche et je me résolu à les expertiser moi-même. Je découvris alors que les moteurs n'étaient pas défectueux, mais que c'étaient les blocs qui avaient été cassés de l'extérieur. En conséquence, je refusai de donner mon accord écrit pour l'échange et signala que les moteurs n'étaient pas défectueux. Ceci provoqua un tollé dans les services techniques qui m'accusèrent auprès de la direction générale d'avoir outrepassé mes droits. Je considérai pour ma part que le directeur de contrôle avait par définition tous les droits de contrôle, que cela soit dans le domaine technique ou administratif. Je demandai une nouvelle expertise dont le résultat, naturellement, contredit la mienne. Le directeur général, Mr. Collins, était un ingénieur mécanicien de toute premier ordre qui aurait pu faire en toute liberté cette expertise, mais qui s'y refusait après que tous les ingénieurs de la fabrique avaient donné un avis favorable. Il était embarrassé par cette situation, mais manifestait sa satisfaction devant mon insistance à

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

défendre les intérêts de l'usine. Il y avait du coulage partout et pour la première fois, un directeur du contrôle tenait tête dans un problème d'ordre technique aux ingénieurs qualifiés de l'usine. La situation s'éternisait et avait tourné à l'aigre. Je suggérai qu'une double expertise soit faite en présence du directeur général et de moi-même par les ingénieurs et par moi en leur présence. Ceci fut accepté et les ingénieurs s'empressèrent de conclure que les moteurs étaient défectueux par éclatement interne. Je prétendis et prouvai que les moteurs avaient été cassés volontairement de l'extérieur et invitai le directeur général et les ingénieurs à le constater. En cas d'éclatement interne, les pièces éclatées devaient former une exubérance et si l'éclatement était externe, une cavité. Or, il y avait des cavités et le cas fut définitivement jugé comme non défectueux.

Il était très difficile de déceler les vols et les abus dans les livraisons des commandes de pièces de rechange et dans cette branche également j'enregistrai quelques succès retentissants et bientôt on me donna le titre de "Bible man Ford". Les pièces détachées défectueuses à détruire que l'on chargeait sur des chalands sous la surveillance des préposés de la douane et qui invariablement revenaient pour être échangées contre de bonnes pièces étaient hors de mon contrôle. C'est à cause de ces abus qu'après mon départ pour Lisbonne, la *Ford* cessa son activité en Turquie. Prévoyant que les abus augmenteraient en mon absence, à tout effet utile, j'adressais une circulaire à la direction lui indiquant les points délicats à surveiller. Celle-ci ne servit à rien parce qu'il n'y avait personne connaissant la langue turque et qui soit en position de contrôler. Je reviendrai sur ce sujet, après avoir épuisé le sujet de mon séjour à Lisbonne, sujet plein d'imprévus et d'événements intéressants par le fait que j'étais le premier Abravanel à fouler le sol du Portugal après le massacre de la noblesse portugaise par Jean II et la fuite précipitée de Don Isaac Abravanel en Castille, averti à temps des desseins de Jean II à son égard à cause de sa grande amitié avec le duc de Bragance, également prétendant au trône de Portugal.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

LISBONNE

J'arrivai à Lisbonne via Paris, après une traversée tempétueuse de huit jours d'Istanbul à Marseille, vers la fin de décembre 1933. Après m'être assuré un logement à l'Hôtel *Metropole* au Rossio, je me présentais à la *Ford Lusitana*. Dès mon premier contact avec le directeur, après les premiers échanges d'usage, celui-ci me proposa de passer, avec lui, à la firme *General Motors*. C'était un Espagnol du nom de Perez. Son argument était le suivant : "Vous êtes juif, vous ne pourrez rester à la Ford où on vous rendra la vie difficile parce qu'ils sont antisémites. Venez avec moi à la *General Motors* où vous serez bien accepté, pour vos qualités et votre origine". Je refusai en disant que j'étais venu pour la *Ford* et qu'il serait toujours temps si j'avais des motifs de me plaindre de le rejoindre à la *General Motors*. J'eu effectivement des débuts difficiles, mais pas à cause de l'antisémitisme. À Lisbonne, comme à Istanbul, il y avait un coulage énorme et ma réputation m'ayant précédé, tous ceux qui craignaient l'œil vigilant du contrôleur et surtout du restructurateur avaient intérêt à me saboter le travail. C'est ce qu'ils firent sans succès et ils durent se rendre à une honnête collaboration. Mais n'anticipons pas!

Accompagné du chef du personnel, Monsieur Guilherme Nadal, je visitai les divers départements de la fabrique et fus présenté à leurs chefs respectifs. L'accueil, quoique correct, était réservé, pour ne pas dire froid. Ces Messieurs comprenant que l'époque où ils pouvaient agir à leur guise venait de prendre fin. Je m'intéressai aux fiches d'inventaire de chaque département et insistai sur l'observation la plus stricte du règlement sur les inventaires. Nous nous occupâmes ensuite de former mon département dans une grande salle attenante à la direction avec une seule issue. Mon bureau était juste en face de la porte et je pouvais ainsi contrôler les entrées et les sorties des employés qui devaient travailler pour moi. Ceux-ci étaient pour la

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

plupart des fils de familles riches, mal payés et sans grande expérience du travail. C'était, pour commencer un travail difficile dans un milieu hostile de fait, un grand handicap et il a fallu toute ma vigilance et mon savoir-faire pour en venir à bout. Les fiches déjà enregistrées, calculées et contrôlées étaient régulièrement falsifiées, ce qui changeait les données de l'inventaire. Rien d'extraordinaire à ce que les inventaires des années précédentes n'aient donné aucun résultat. Ce sabotage organisé fut décelé par moi dès le premier jour. Il fallait remédier à cet état de fait sans se montrer trop agressif et à cet effet je fis retourner toutes les fiches d'inventaire aux départements respectifs aux fins d'un second contrôle et demandai les clefs de la chambre-forte où ils devraient être déposés. J'évitais ainsi à ce qu'on ait accès aux fiches et m'évitais aussi de contrôler chaque matin le travail des jours précédents. Mes propres collaborateurs faisaient de leur mieux pour saboter le travail. Il fallait réagir et j'avais à ma disposition deux possibilités : la manière forte ou la collaboration. Je choisis la seconde et leur tint ce discours : "Vous faîtes l'impossible pour saboter mon travail et vous n'y arrivez pas. Vous le constatez tous les jours. J'ai trop de métier par rapport à vous pour me laisser prendre. Je n'ai aucune ambition dans cette entreprise et ma présence — si vous collaborez sincèrement avec moi — ne peut que vous être profitable. Après la conclusion de cet inventaire je m'occuperai de chacun de vous et vous enseignerai le métier. Ainsi vous deviendrez des éléments indispensables dans cet établissement et vous gagnerez plus d'argent. À vous de choisir entre la voie que vous suivez actuellement et celle que je vous propose".

Je quittais la salle pour les laisser réfléchir et se concerter. Avec leur chef, un certain Pimenta, ils étaient dix-huit que j'avais divisé en trois équipes. Au bout de quelques minutes, on m'invita à rentrer et Pimenta me dit qu'ils avaient réfléchi et que d'un commun accord ils avaient décidé de collaborer avec moi, qu'ils avaient confiance en mes promesses et qu'effectivement j'étais placé trop haut pour avoir l'œil sur leurs postes. Ainsi en dix-huit jours, je pus boucler le travail, prêt à être remis aux deux comptables assermentés venus expressément d'Angleterre.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Les deux comptables entrèrent sans permission dans mon bureau, malgré la présence d'un écriteau signalant "Entrée interdite aux personnes étrangères au service". Je leur fit signe de sortir et ils s'exécutèrent en se dirigeant vers le bureau du chef du personnel qui les reçut à bras ouverts. Naturellement, ils expliquèrent ce qui leur était arrivé et le chef du personnel leur expliqua que cela devait provenir du fait que je ne les connaissais pas. Il leur expliqua que j'étais le délégué envoyé pour la réorganisation de l'usine et que j'étais occupé à établir l'inventaire et le bilan et qu'en outre je ne permettais à aucune personne étrangère au service de mettre les pieds dans mon bureau. Cela leur fit une très bonne impression et ils revinrent accompagnés du chef du personnel qui me les présenta. Ils me dirent qu'ils connaissaient ma réputation et étaient curieux de constater si mon travail la confirmait. Je leur répondis qu'ils pouvaient en être sûrs et qu'ils le constateraient bientôt. Nous fixâmes le jour de la remise des comptes et ils quittèrent l'usine. Au jour dit, je remis les comptes et quinze jours plus tard, ils revinrent pour rapporter les comptes et par la même occasion me félicitèrent du résultat.

Je tins parole et commençai à réorganiser les diverses sections du bureau et de l'usine, enseignant par la même occasion aux employés comment ils devaient s'y prendre pour effectuer le travail dans les meilleures conditions. Ils restèrent stupéfaits des résultats obtenus et se félicitèrent d'avoir collaboré avec moi. Ma réputation allait en s'amplifiant lorsqu'un beau jour je reçus un coup de téléphone du ministère des Affaires étrangères où j'avais eu l'occasion de me rendre à plusieurs reprises, tant pour solliciter l'envoi d'un consul à Istanbul, que comme invité du ministre à la suite d'articles parus dans le *Diario de Lisboa* , mais sans signature et avec trois étoiles. Le ministère avait été intrigué et avait demandé des renseignements au directeur du journal qui répondit que les articles étaient écrits par lui mais inspirés par moi.

Le ministre des Affaires étrangères de l'époque était le Dr. José Caeiro de Mata, qui exerçait en même temps les fonctions de gouverneur de la Banque de Portugal. Étonne de la réponse du directeur du journal, il avait

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

demandé : "Mais Mr. Abravanel n'est au Portugal que depuis peu de temps, comment a-t-il fait pour remarquer tout ceci?" Les articles traitaient de sujets économiques et commerciaux, critiquant ce qui se faisait et indiquant d'autres méthodes.

Le ministère, m'informa un jour qu'un homme d'État turc séjournait incognito à Lisbonne, me demandant de prendre contact avec lui et de me mettre à sa disposition. J'arrivai très rapidement à le localiser. Il résidait à l'Hôtel *Avenida Palace* où je lui téléphonai. Il fut très étonné d'entendre parler turc à Lisbonne, me dit qu'il était le ministre de la Santé, qu'il était fortement grippé et me demandait ne pas monter dans sa chambre à cause de la contagion toujours possible.

Je l'interrogeai alors : "Vous êtes le Dr. Refik Saydam, n'est-ce pas ?"

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je viens de Turquie et ne suis à Lisbonne que depuis peu.

— Êtes-vous Turc ?

— Non, Portugais

— Vous parlez très bien le turc

— J'ai étudié à Galatasaray.

— Retournerez-vous bientôt en Turquie ?

— Pas de sitôt que je sache, mais permettez-moi de vous envoyer un médecin.

— Je suis moi-même médecin

— Oui, mais en ce moment vous êtes malade et avez besoin de soins.

Je lui envoyais le Dr. Augusto Toledano Esaguy qui le soigna si bien que le lendemain le ministre me permettait de le voir. Nous nous liâmes ainsi d'amitié durant les quelques jours qu'il passa à Lisbonne. Je le revis plus tard en Turquie, alors que j'étais consul et qu'il occupait les fonctions de premier ministre. Il me dit de m'adresser personnellement à lui toutes fois que j'aurai besoin de quelque chose.

J'allais à la *Ford Lusitana* de succès en succès et au bout de six mois tous les services étaient réorganisés, le rendement avait triplé, puis quadruplé en très peu de temps. On voyait en moi le futur directeur et les jalousies

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

allaient bon train. Pour compenser tous ces succès, il fallait à ceux qui m'enviaient un échec retentissant.

Le service de vente de benzine, autrefois bénéficiaire, était en déficit et dans nos deux dépôts on pouvait constater un grand écart entre la quantité de benzine achetée et vendue, tandis que pour chaque tonne le vendeur donnait un bonus de 25 litres. Personne n'avait pu découvrir d'où provenait cette différence, et mes détracteurs espéraient que cette affaire causerait ma chute. À trois, nous rédigeâmes un procès-verbal du contenu des dépôts et ceux-ci passèrent sous ma responsabilité.

Après avoir pris possession des clefs, je donnai des instructions pour vendre de la benzine jusqu'à épuisement total du contenu des dépôts. Cela fit mauvaise impression et l'on alla même jusqu'à dire que je sabotais ainsi les ventes. Mais ma mission était la restructuration et mes ordres étaient sans appel. Un beau matin, on m'avisa que les dépôts étaient totalement vides. Immédiatement, je convoquai les mêmes personnes pour constater le fait et chargeai les services de la comptabilité de contrôler si les ventes effectuées depuis ma prise de possession des dépôts correspondaient avec le contenu constaté. Elles correspondaient : cela prouvait que les jauges étaient exactes et qu'il n'y avait pas de fuite dans les dépôts. Ceci constaté, je donnai l'ordre de commander de la benzine comme à l'ordinaire. À l'arrivée des camions-citernes, je procédai de la même façon et fis faire le constat cette fois-ci en présence du responsable de la *Mobil Oil*. Ceci fait, on versa la benzine dans les dépôts. A chaque mille litres, je faisais jauger le dépôt. À la fin de l'opération, il manquait 125 litres, tandis que conformément au contrat le vendeur donnait un bonus de 25 litres par mille litres pour couvrir le coulage et l'évaporation. Naturellement, je refusai de signer et de faire signer le bon de livraison. Une discussion animée s'engagea. On fit venir un directeur de la *Mobil* pour régler le différend. En homme intelligent et correct, il se rangea à mon point de vue et me donna, outre la quantité de benzine manquante, le bonus auquel j'avais droit. Je conclus qu'il ne fallait pas faire de commandes en milliers de litres impairs et émis un ordre de service

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

défendant l'achat de la benzine en milliers de litres impairs et recommandais d'acheter toujours la benzine en milliers de litres pairs. L'économe ne comprit rien à la chose, mais s'exécuta en maugréant. Je demandais à voir les fiches de ventes de benzine avant qu'elles n'aillent à la comptabilité. Je faisais ainsi mon petit contrôle en jaugeant régulièrement les dépôts. Au bout de deux semaines il devînt évident que j'avais un surplus. Je fis immédiatement constater le fait et expliquai pourquoi j'avais fait acheter la benzine par milliers de litres pairs. Le millier de litre impair dévorait le bénéfice que laissaient les milliers de litres. Au bout d'un mois nous avions récupéré nos pertes depuis le début de l'année. Cette affaire de benzine me fit une telle réputation qu'on écrivit même à l'usine une poésie célébrant mes succès et racontant que j'avais passé un pacte ... avec le diable. C'est alors que je reçus la proposition d'être nommé consul du Portugal à Istanbul et d'y inaugurer ainsi le consulat portugais.

Avant de passer à cette période, je ne résiste pas à la tentation de narrer encore certaines aventures de mon séjour à Lisbonne. La ville en 1933 comptait une tout petite colonie juive séfarade et une colonie légèrement supérieure de juifs ashkénazes. Les Portugais aimaient et respectaient les Séfarades en tant que descendants des anciens juifs portugais considérés comme l'élément noble et le plus cultivé du pays et méprisaient les Ashkénazes pour leurs mœurs dissolues. Il ne faut point généraliser cependant. Cette critique s'appliquerait plutôt aux Ashkénazes polonais de certains villages rétrogrades en Pologne qui vendaient leurs filles aux bordels de certains pays qui manquaient, pour certaines raisons religieuses, "d'élément local". Enfin, quoi qu'il en soit, les Portugais attribuaient avec raison une haute moralité aux Séfarades et, à tort certainement—pour certains éléments Ashkénazes qui n'étaient pas polonais — une profonde immoralité aux Ashkénazes. Dans les deux communautés, l'observance religieuse de la *cacherout* (c'est-à-dire les principes d'hygiène recommandés par Moïse , en tout premier lieu en ce qui concerne la viande des animaux abattus rituellement, mais concernant le non-mélange de la viande et du fromage, etc.) était scrupuleuse. C'est ainsi que je reçus un jour la visite de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Mr. Wolf Terlò, ingénieur agronome et spécialiste en vins, venu au Portugal des caves de Richon-Lesion en Terre Sainte pour améliorer certains vins portugais, qui me dit qu'un Abravanel ne devait pas rester à l'hôtel, mais habiter dans une maison juive et manger cascher. Il m'invita à l'accompagner et notre première visite fut pour une maison ashkénaze. La propriétaire nous ouvrit la porte et Terlò lui expliqua que j'étais un descendant de l'illustre Don Isaac Abravanel. Ce à quoi l'Ashkénaze répondit par une question : "Est-ce qu'il parle yiddish?" Et sur la réponse négative, nous ferma la porte au nez. Terlò ne se découragea pas pour si peu et nous visitâmes une autre maison, où nous reçûmes à peu près le même traitement. À la troisième, il me dit : "Faîtes comme vous l'entendez". L'hôtel étant cher et éloigné de mon travail à la *Ford Lusitana*, je pris pension dans une maison portugaise, dans une des plus belles avenues de Lisbonne, en face du Parc Edouard VII et à proximité de mon lieu de travail. Je n'avais qu'à traverser le parc pour m'y rendre.

Le parc Edouard VII avait été ainsi nommé en l'honneur du Roi d'Angleterre. Le Portugal, il ne faut pas l'oublier, était le plus vieil allié de l'Angleterre et mon ancêtre Don Isaac Abravanel avait été l'artisan de cette alliance. Lors de mes séjours à Lisbonne beaucoup de choses se faisaient encore comme on disait en portugais *para o Inglês vêr* (c'est-à-dire : "pour que l'Anglais voit"). Le parc contenait une serre tropicale, à ce que l'on disait alors la plus belle au monde, et un département de transports de la Municipalité. Le parc était merveilleusement bien entretenu et plein de beaux sites avec des statues et des pièces d'eau, pavés de mosaïques blanches et noires dessinées, de toute beauté. Les allées étaient asphaltées et tellement larges que l'on y organisait des courses d'autos. À la veille d'une de ces courses, les services techniques de la municipalité refirent à neuf l'asphalte et relevèrent les virages. Dimanche était le jour fixé pour la course et le vendredi matin je constatais que les ouvriers cassaient l'asphalte. Je ne pus m'empêcher de m'adresser à l'ingénieur qui surveillait les travaux pour lui dire : "Dimanche doit avoir lieu une course sur ce parcours et vous cassez l'asphalte?" Il me répondit : "la course aura lieu et la piste sera prête". Habitué aux lenteurs de l'Orient, je me dis que ce n'était pas possible, mais dus me rendre à l'évidence :

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

la piste fut prête pour la course et même fin prête puisqu'il n'y avait le moindre caillou sur les rebords de la piste. À cette occasion, je fus témoin d'une drôle de chose : un charretier donnait des ordres à sa mule et la mule les exécutait sans la moindre hésitation. Je m'adressais au charretier pour lui demander comment il avait fait pour arriver à ce résultat. Il me répondit qu'il n'y avait rien d'extraordinaire et que la plupart des mules des tombereaux de la Municipalité obéissaient aux ordres donnés.

Le vendredi soir, après le dîner, les notables juifs de Lisbonne avaient l'habitude de rendre visite au président de la communauté, le Prof. Dr. Moises Bensabat Amzalak, vice-recteur de l'Université technique de Lisbonne, considéré à cette époque comme la personne portant le plus de titres académiques au monde. Dès mon arrivée à Lisbonne, je fus invité à ces réunions et j'y fis souvent par la suite le meneur de débats, malgré que je fus le plus jeune de l'assemblée. Lors d'une de ces réunions, on me demanda si je connaissais le livre *Españoles sin Patria* de l'académicien Pulido. Je répondais affirmativement et acceptais avec joie de le feuilleter à nouveau, car que plusieurs membres de ma famille à Salonique avaient fourni des renseignements pour la rédaction de ce livre. De plus, le nom de Pulido était très connu et respecté à Salonique. En feuilletant le livre, je tombai sur la photo de ma mère avant son mariage, photo que nous possédions et qui avait été donnée à l'auteur par l'entremise de Mr. Fresco, directeur de l'École de l'Alliance Israélite Universelle à Andrinople. Je ne pus m'empêcher de m'exclamer : " Voici le portrait de ma mère!" Le Prof. Dr. Amzalak ferma immédiatement le livre et me demanda le nom de jeune fille de ma mère. Je dis : "Victoria Barisaac". Il rouvrit le livre et constata qu'il s'agissait effectivement de Victoria Barisaac, jeune fille de la bourgeoisie juive d'Andrinople. L'auteur faisait un commentaire sur la beauté de la femme juive et prenait comme exemple ma mère et le fameux portrait de la Vierge de Dolci. L'assemblée s'extasia sur la beauté de ma mère et nous continuâmes à feuilleter le livre rencontrant au passage les Abravanel qui y avaient collaboré. Le Prof. Amzalak fit un historique succinct de l'illustre famille Abravanel et vanta les mérites de ces

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

divers membres. Naturellement, ma mésaventure avec les Ashkénazes fit l'objet de gorges chaudes: les Ashkénazes émigrés en pays séfarade avaient ainsi mis à la porte un représentant d'une des plus illustres familles séfarades.

Quelques semaines plus tard, on m'invita pour l'inauguration d'un oratoire ashkénaze, et l'ambassadeur de Pologne, dans son discours, tînt à rendre hommage à mon ancêtre Don Isaac Abravanel et souhaita que les Polonais qui avaient émigré au Portugal lui ressemblent pour les services qu'il avait rendus au Pays. Ceux qui m'avaient mis à la porte étaient présents. Vous imaginez facilement la tête qu'ils firent et la revanche que prît alors mon ami Terlò.

Laissons ici les Juifs de Lisbonne pour passer à mes relations avec les autorités et les Portugais de confession catholique. Nous étions alors en 1934, Hitler venait de prendre le pouvoir en Allemagne et vociférait contre les Juifs, les stigmatisant comme "traîtres" et "ennemis" et les rendant responsables de tous les maux soufferts par l'Allemagne.

Le Portugal est un pays très catholique, mais peut être le moins chauvin et antisémite au monde. Certains prétendent que, dans certaines régions du pays, au moins 60 à 65% des personnes avaient du sang juif, le sang de ceux qui au XVe siècle avaient préféré la conversion plutôt que l'exil du Portugal, leur pays bien-aimé. Lapolitique d'assimilation suivie dans les colonies portugaises est une preuve — s'il en fallait une — de cette absence de discrimination, et la considération dont jouissait la communauté juive séfarade ne laissait aucun doute quant à l'humanité de sa population. Les postes les plus élevés étaient attribués au mérite, sans considération de race ou de religion.

Après ce préambule, quelques mots sur la réaction portugaise aux agissements d'Hitler et de la horde nazie. Tout comme pour l'inauguration de l'oratoire ashkénaze, je reçus une invitation à la conférence que devait donner le Dr. Ramada Curto au Club "Yehaver" de la jeunesse juive de Lisbonne, avec recommandation d'être présent au moins une demie heure à l'avance : le président de la

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

communauté tenait absolument à ce que le conférencier puisse discuter avec moi avant sa conférence.

Au jour dit et à l'heure fixée, je me rendis sur place et, après les politesses d'usage, je fus la première personne avec qui le conférencier prit contact. Le président lui fit l'historique de ma famille, des éminents services rendus au Portugal par mes ancêtres, tant du point de vue politique que financier. Il raconta aussi les découvertes qui firent du Portugal la première nation avec un empire colonial, ceci sous le règne d'Alphonse V et de Don Joâo II, dit le "Prince Parfait". Il évoqua aussi l'ingratitude de ce dernier, sa condamnation à mort par contumace de Don Isaac Abravanel, sous prétexte d'un pseudo complot, en fait à cause de son amitié avec le duc de Bragance, à l'époque où ce Roi décima la noblesse portugaise. Enfin il rappela que mon ancêtre ne dût d'avoir la vie sauve qu'à une information donnée à la dernière minute, par un autre noble, information qui lui permit de fuir en Castille. Malgré ceci et après tant de siècles, un descendant de cette illustre famille retournait au Portugal pour accomplir ses devoirs militaires et... parlait encore portugais. Le Dr. Ramada Curto, très ému de ce qu'il venait d'entendre ne savait en quels termes m'exprimer son admiration pour cette constance et c'est dans cet état d'esprit qu'il entra dans la salle pour faire sa conférence. Cette dernière avait été donnée à l'origine à la cathédrale de Lisbonne, pour réfuter les arguments de l'idéologie nazie. Cette conférence eut un tel succès que le président de la communauté juive de Lisbonne lui demanda de la répéter à l'intention de la communauté juive. Par sa haute tenue et ses arguments basés sur des faits, cette conférence prononcée dans le plus approprié des lieux saints, la Cathédrale de Lisbonne, avait eu un très grand retentissement tant dans la presse qu'auprès de population. Je n'en avais eu connaissais que par les extraits parus dans la presse. Cette fois, je la suivis comme auditeur. Le Dr. Curto, en réfutant les allégations d'Hitler qui traitait les juifs "d'ennemis", "d'espions" et de "traîtres à la patrie", dit que l'histoire du Portugal était marquée par une tâche indélébile avec l'Inquisition et le tort causé à ses juifs. Malgré ce passé, dans les écrits de ceux qui avaient été obligés de quitter le Portugal on retrouvait, après tant de siècles, l'amour que portaient au

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Portugal les communautés juives éparpillées de par le monde. Alors les juifs, qui avaient tant souffert de cette politique passée, au lieu d'être des ennemis, des espions et des traîtres, conservaient encore aujourd'hui la nationalité portugaise dans les pays lointains où ils se trouvaient et venaient au Portugal accomplir leurs devoirs militaires et travailler pour le bien du pays. Il conclut sa conférence en me mentionnant comme exemple d'un descendant d'une illustre famille qui a tant fait pour le Portugal et qui parmi les juifs avait le plus souffert, tant par l'expatriation, la spoliation que part l'injuste condamnation à mort de son plus illustre représentant. Il poursuivit en expliquant que j'étais venu au Portugal pour accomplir mes devoirs militaires et que je me trouvais dans cette salle. Le public se leva spontanément à la mention de mon nom et nous applaudit tous les deux, le conférencier et moi pour le démenti cinglant que nous apportions aux allégations nazies. La conférence finit par une ovation. D'une façon générale, tout le monde au Portugal était contre Hitler et ses procédés.

Mes journées à Lisbonne s'écoulaient, partagées entre le travail et les visites dans les musées, monuments, églises et alentours de Lisbonne. En très peu de temps, je connus Lisbonne mieux qu'un natif de la ville. A la veille de la Pâque juive, je fus invité par Wolf Terlò qui me demandait la faveur de faire le *Seder* (le rituel de Pâque) en *ladino* et à cette fin me procura un livre ancien, imprimé quelques siècles auparavant à Amsterdam en caractères hébreux. Je ne puis oublier le contraste délicieux entre la cuisine ashkénaze (c'était une famille russe) et le *Seder* dit en *ladino*, la fierté et la joie des convives d'entendre le rituel dans une langue harmonieuse importée de la péninsule ibérique des siècles auparavant.

Le second soir avait été réservé aux Toledano Esaguy, d'origine marocaine, émigrés au Portugal en provenance du Brésil. C'était une famille d'intellectuels et d'artistes : un chirurgien, un premier prix de piano, un de violon, une chimiste et tous, plus ou moins, poètes et écrivains. Je les avais connus dès les premiers jours de mon arrivée à Lisbonne. Lors de ma première visite,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

avant de sonner, j'entendis de la musique. On jouait au piano "Espanâ" que j'avais entendu jouer auparavant à Istanbul, au cinéma *İpek*, par l'orchestre d'Eduardo Bianco. Ce dernier affirmait que le morceau était de sa composition et qu'il l'avait écrit en hommage au Roi Alphonse XIII. Je crus bien faire en disant à la demoiselle au piano que je connaissais cette musique et qu'elle était composée par Eduardo Bianco en hommage au Roi Alphonse XIII et entendue à Istanbul. Elle s'étonna et me répondit que c'était une musique qu'elle-même avait composée en hommage à Alphonse XIII. Elle me montra la partition avec son nom d'auteur, la lettre de remerciements du Roi, ainsi que le diplôme qui accompagnait la décoration qui lui avait été décernée. Je me promis de profiter de la première occasion pour donner une bonne leçon à Eduardo Bianco pour son plagiat. Le *Seder* cette fois-ci fut bien différent du premier soir, tous comprenaient le rituel en *ladino* et la cuisine était proche de celle que l'on servait à Salonique à Pâque. Seule la famille Terlò qui aurait voulu avoir l'exclusivité, bouda, mais cette bouderie fut de courte durée. Mes relations avec tous les juifs de Lisbonne furent excellentes. Contrairement aux jeunes gens chrétiens qui ne voyaient les jeunes filles qu'à la sortie de l'Église le dimanche et exceptionnellement aux fenêtres, lorsque ils étaient fiancés, je fréquentais toutes les jeunes filles juives et les parents étaient heureux lorsque je les sortais, chose absolument impossible pour les jeunes gens chrétiens qui ne rentraient dans la maison de leur fiancée que la bague au doigt. Lorsque mes collègues de travail me demandaient ce que j'avais fait la veille et que je leur répondais que j'avais amené des jeunes filles au théâtre ou au cinéma, j'étais traité de menteur. Pour eux c'était chose impossible et il fallut, pour les convaincre, que je leur indique à l'avance où je me rendrai avec ces jeunes filles pour leur permettre de constater la chose de visu. Naturellement, le lendemain ils posèrent un tas de questions demandant si ces jeunes filles étaient là par autorisation des parents, s'il n'y avait pas un chaperon qui avait échappé à leur vigilance. Ils ne pouvaient admettre que c'était une différence de mœurs et qu'ils n'étaient pas admis à en faire autant par manque de confiance.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Je dois à l'amabilité du Dr. Tolédano Esaguy, qui m'accompagnait les dimanches, dans les musées, les bibliothèques et églises, mon premier contact local avec l'histoire de ma famille. Nous visitions la Bibliothèque Nationale et à l'entrée il y avait une statue en bronze représentant un troubadour. Il s'agissait de Bernardim Ribeiro, l'auteur d'un ouvrage célèbre au Portugal, "Menina e Moça". On attribuait à l'auteur une origine mystérieuse, certainement de haute noblesse, puisqu'il avait été élevé au Palais Royal sous Jean II et Don Manuel Ier. Le Dr. Esaguy attira mon attention sur le fait qu'il pouvait s'agir d'un juif, probablement quelqu'un de mes ancêtres ! Je me promis de tirer l'affaire au clair et ceci ne fut possible que quelques jours avant mon départ du Portugal, lorsque j'accomplis une mission confiée par mon père, qui consistait en la remise de quelques livres sterling-or au Commandant Arthur Carlos de Barros Bastos (Ben Rosh), au titre de notre participation à la construction de la synagogue de Porto. Je reviendrai plus loin sur cet épisode, lorsque je traiterai de mes aventures et mes relations avec la communauté juive, autrefois des marranes ayant conservé la tradition juive dans la province de Tras-os-montes.

Chacun de mes pas me conduisait vers des lieux et des gens qui réanimaient des souvenirs qu'il fallait classer et coordonner. Chacun mettait du sien et en très peu de temps, grâce aux articles de la presse, j'étais devenu l'objet d'un intérêt général, d'une curiosité historique et des inconnus m'arrêtaient pour me saluer et se présentaient en ajoutant "moi aussi". Lorsque j'entrais dans un magasin dont le propriétaire appartenant à la catégorie de ceux qui avaient été convertis lors de l'Inquisition, j'étais l'objet de toutes les attentions et très souvent, il refusait de se faire payer. Il fallait discuter ferme pour lui faire accepter mon argent. De mon côté, afin de ne pas l'offenser, je finissais par accepter de sa part un petit cadeau et ainsi l'homme était satisfait. Sans le savoir, et surtout sans m'en rendre compte, j'étais observé très amicalement par ceux qui avaient eu l'occasion de me rencontrer et à la première occasion, me parlaient de mes faits et gestes. Je demandai la raison de cette observation et ils m'avouaient qu'ils agissaient par curiosité afin de se rendre compte du degré de civilité

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

que pouvait posséder quelqu'un venant de Turquie et qu'ils étaient agréablement surpris. Une fois de plus cela prouve combien la Turquie était peu et mal connue à l'étranger.

Ouvrons maintenant le chapitre de mes relations avec les catholiques portugais. J'ai relaté plus haut mes premières difficultés à la *Ford Lusitana*. Après avoir démarré mon travail au bureau, je me présentai au bureau de recrutement pour régulariser ma situation militaire. En tant que résidant à l'étranger je n'étais pas astreint au service, mais arrivé au Portugal, je devais le faire ou alors payer une taxe d'exemption. L'employé, afin d'effectuer les formalités, me demanda un extrait de mon acte de naissance. Je me rendis au bureau de l'État-Civil de mon arrondissement et présenta au préposé mes documents consulaires. Celui-ci me fit alors des difficultés, ceux-ci étant rédigés en français. Une discussion s'engagea et je finis par élever la voix en lui disant je n'étais pas responsable de son ignorance du français, que j'avais besoin de ce document pour régulariser ma situation militaire et de plus, étant un Abravanel, il ne pouvait me refuser ce que je demandais. Là dessus, je sentis une main qui se posa sur mon épaule et une voix dit : "Vous êtes un Abravanel ? Suivez-moi à mon bureau et je vous ferai obtenir ce que vous désirez". J'étais en présence du *conservador*, autrement dit la plus haute autorité de la mairie. C'était un homme de haute taille, aux cheveux et à la moustache blanches, d'une sobre élégance. Il me fit asseoir et m'offrit une cigarette. Sur mon refus, il exprima sa satisfaction, alluma sa cigarette et me dit : "Vous connaissez certainement l'histoire de votre famille puisque tout à l'heure vous avez exigé votre document en affirmant être un Abravanel". Je répondais que je l'avais suivi parce qu'il m'avait promis de me faire obtenir mon extrait d'acte de naissance et que je n'étais pas là pour raconter l'histoire de ma famille. Avec beaucoup de bonté, il me répéta que j'aurai tous les documents que je voudrai, qu'il était heureux d'être en présence d'un membre de la famille Abravanel et qu'il voulait savoir jusqu'à quel point je connaissais l'histoire de ma famille et que j'avais raison d'être fâché du traitement que j'avais reçu de son adjoint qui ignorait son histoire nationale et qu'en temps

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

opportun, il réglerait ceci aussi. Force me fut, devant tant de bonté, de lui raconter l'histoire des Abravanel que j'écourtai le plus possible afin d'obtenir au plus vite mes papiers.

S'étant rendu compte que j'avais volontairement écourté mon récit, il me dit : "Vous avez omis certaines choses, permettez-moi de les compléter, quoique je sois persuadé que vous les connaissiez déjà, mais du point de vue de l'histoire du Portugal elles sont très importantes. Votre ancêtre était un homme exceptionnel, même pour notre époque, et nous lui devons beaucoup. Son nom passe dans toutes les pages de notre histoire du XVe siècle. Homme d'État, financier, philosophe, exégète, il a joué un rôle prépondérant dans les découvertes du Portugal et surtout dans l'organisation de nos armées qui permirent la conquête de Ceuta". J'ignorais que mon ancêtre, outre toutes ses qualités scientifiques, possédait celle d'organiser une armée et sa logistique et le lui avouai. Il avait l'air heureux de m'avoir appris quelque chose et surtout de ma franchise. Il sonna l'huissier et convoqua son adjoint. Ce dernier se présenta aussitôt et il nous présenta l'un à l'autre en ajoutant : "Vous avez aujourd'hui votre place au soleil et le Portugal est ce qu'il est grâce à ses ancêtres". Et à l'adresse de son adjoint : "Préparez-lui immédiatement le document dont il a besoin". Vous imaginez la tête qu'il fît et il répondit qu'il avait besoin pour ce faire de quatre témoins. Où pouvais-je trouver quatre témoins en ce moment capables de témoigner sur ma naissance ? Et puis je n'étais au Portugal que depuis quelques jours seulement. Je m'adressa au *conservador* : " Vous qui connaissez mon histoire, ne pourriez-vous pas témoigner?". Il me répondit que les officiels ne pouvaient témoigner dans ce cas, mais qu'il me trouverait les témoins les plus qualifiés en s'adressant au président de la communauté juive, le Prof. Dr. Moisés Bensabat Amzalak, le vice-recteur de l'Université technique de Lisbonne que je devais certainement connaître. Aussitôt dit aussitôt fait, il téléphona au Professeur qui lui promit quarante témoins au lieu de quatre, dimanche à la sortie de la synagogue. Il fit ouvrir la mairie pour moi le dimanche et j'eu ainsi une pléiade de témoins qui sollicitèrent l'honneur de témoigner pour moi. Le *conservador* alla encore plus loin

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

et le lundi il m'accompagna au bureau de recrutement et, en sa double qualité de juge à la Cour Suprême et de *conservador*, il fit ses recommandations au chef du bureau de recrutement sur le traitement qu'il devait m'appliquer. Nous eûmes par la suite des relations d'amitié et il m'offrit un livre, considéré à l'époque comme politique, qu'il avait écrit à l'intention de ses petits enfants. Son nom était Carlos Amaro de Miranda.

Grâce aux recommandations de ce dernier, je fus considéré comme un conscrit normal et invité à passer en conseil de révision à la fin du mois d'août 1934. Ceci fit beaucoup d'impression à mon travail spécialement auprès d'un de mes collaborateurs, un certain Fresco d'Istanbul, qui m'avait proposé ses bons offices pour régler ma situation militaire à travers la maîtresse d'un proche du ministre de la guerre ou du ministre lui-même, je ne me souviens plus. Je lui avais répondu que je n'avais pas l'habitude d'entrer par les portes de service et que je saurai bien m'arranger tout seul en entrant par la grande porte. Il s'est avéré par la suite qu'il était en situation irrégulière et qu'il était l'amant d'une personne au service de la maîtresse d'un de ces personnages qui devait lui faire des promesses qu'elle ne tenait pas. De la situation de protecteur qu'il voulait prendre, il passa à celle de solliciteur. Je lui indiquais le chemin officiel que j'avais suivi et lui conseillai d'en faire autant. Il quitta peu de temps après la *Ford Lusitana* et je n'eus plus l'occasion de le revoir.

Profitant de la belle saison, je continuais à visiter à fond la ville, les musées, les églises et les marchés qui me rappelaient ceux de Salonique. Je m'étais fait beaucoup d'amis dans tous les cercles, spécialement la presse et les universités. J'étais ainsi très souvent sollicité et invité. Il en résultait de longues conversations où je leur racontais nos usages à Salonique et ils étaient surpris de la similitude avec ceux en usage au Portugal. Mais il est vrai que nous avions apporté avec nous, outre la langue, les usages et coutumes. Ils étaient surpris surtout par notre façon de cuisiner les haricots secs *feijâo*, des viandes diverses avec lesquels ils étaient préparés, accompagnées toujours de riz, qui était le repas du samedi pour les riches comme pour les pauvres. Les universitaires me

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

recommandaient toujours de conserver le portugais que je parlais, qui avait pour eux une saveur archaïque, et surtout ma prononciation qu'ils appréciaient particulièrement. Plus d'un me dit que je perdrais son amitié si je me mettais à parler comme eux. De leur côté, ils enrichissaient mes connaissances sur l'histoire de mes ancêtres et leurs services au Portugal. Je les interrogeais systématiquement sur Bernardim Ribeiro et toujours j'avais la même réponse. Il s'agissait d'un mystère encore non élucidé, il devait s'agir d'un juif converti de grande noblesse puisqu'il avait été élevé au palais royal et qu'on avait changé son nom. Certains ajoutaient qu'il devait s'agir d'un enfant enlevé en bas âge, mais le mystère restait entier.

Je posais enfin la question au Prof. Dr. Moises Bensabat Amzalak qui me dit qu'il devait s'agir du petit-fils de Don Isaac Abravanel, fils de Don Léon, enlevé par ordre de Don Joâo II (Jean II) lorsqu'il avait été envoyé secrètement avec sa nourrice au Portugal avant le départ d'Espagne. Cette réponse aussi n'était pas sûre et était donnée par rapprochements historiques. Je demandais aussi au Professeur de m'indiquer sur la carte de Lisbonne où devait se trouver le palais de Don Isaac Abravanel. Un beau jour, à la sortie du bureau, je me mis en quête de ce fameux palais, oubliant que le tremblement de terre de Lisbonne avait rasé la ville. À l'endroit indiqué, je tombais sur un vieux palais avec d'immenses portes cochères en bois, des fenêtres condamnées. J'essayais sans succès de voir à l'intérieur et me préparais à quitter les lieux lorsque je me vis entouré de deux hommes à l'air rébarbatif qui me demandèrent ce que je cherchais sur ces lieux. Je leur dis qui j'étais, que je venais de Turquie et que je cherchais le palais de mes ancêtres, ceci avec un grand sourire qui les désarma. Il me laissèrent partir en me disant qu'il s'agissait du quartier général de l'armée. Ce même soir, invité à dîner chez le directeur du *Diario de Lisboa,* le Dr. Joaquim Manso, qui était pour moi non seulement un ami précieux, mais aussi un guide pour tout ce que j'entreprenais au Portugal ; je lui racontai mon aventure avec les policiers en civil du quartier général de l'armée. Contrairement à l'habitude qu'il avait de m'écouter avec attention et intérêt, il avait l'air cette fois de s'être

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

endormi. Aussitôt que j'eu fini mon récit, il me dit que mon aventure était très intéressante et que grâce à ma bonne mine et à ma franchise j'avais certainement échappé à de gros ennuis. J'étais loin de me douter de ce qu'il mijotait. Le lendemain, comme à mon habitude, j'avais un rendez-vous au Rossio avec un professeur d'université, avec qui j'échangeai des idées à propos de l'histoire du Portugal avant, durant et après l'Inquisition. Pour revenir, j'empruntai un tramway ouvert lorsqu'à la hauteur de la Place Marques de Pombal, un *ardina* (crieur de journaux) sauta sur le marchepied du tramway pour vendre l'édition du *Diario* de Lisbonne qui venait de paraître. La personne assise devant moi acheta un journal et sans le vouloir je lis, à la place de l'article de fond du directeur, en gros titre : "REGRESSO AO LAR", ce qui veut dire : "Il est retourné au foyer". Immédiatement je pensai qu'il devait s'agir de moi, de mon aventure de la veille, que mon ami avait mis à profit pour raconter une fois de plus et confirmer peut-être ce que j'avais raconté aux policiers. J'achetai le journal, je lis l'article et celui-ci dépassa toutes mes espérances. À la première station, je descendis du tram et me rendis directement au domicile du Dr. Manso. Ce dernier m'attendait, je le remercia vivement pour son article si bien senti et pour tout ce qu'il avait ajouté et qui était de son cru. Une fois de plus, je fus invité à dîner et nous passâmes la soirée à échanger des idées. Entre-temps le ministère des Affaires étrangères, sur la base de mes informations, avait chargé le ministre plénipotentiaire et inspecteur consulaire, le Dr. Teodoro Dias Suares, de se rendre à Istanbul aux fins d'enquêter sur la situation de la colonie portugaise et dégager les archives consulaires sous saisie dans les bureaux de l'ancien consul du Portugal. Le Dr. Teodoro Dias Soares n'était pas un inconnu à Istanbul où il avait assumé les fonctions de consul général en 1924-25 et, de plus, il se trouvait être un ami de mon père. Aidé de celui-ci, il a effectivement dégagé les archives qu'il a voulu justement lui confier. Ce dernier, ayant refusé sur ma recommandation, les archives furent confiées au consul général d'Espagne. Durant leurs conversations, le Dr. Soares informa mon père que j'étais persona grata au ministère des Affaires étrangères et que le ministre avait l'intention de me confier le consulat.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Cette fois-ci, c'est mon père — et ma mère surtout — qui me recommandèrent de ne pas accepter, de continuer mon travail à Lisbonne où nous avions l'intention de nous établir. De retour à Lisbonne, le Dr. Soares me téléphona pour m'informer de son retour, me donner des nouvelles de mes parents et me dire que son rapport était conforme aux informations que j'avais données. Il me répéta tout ce qu'il avait dit à mon père au sujet des intentions du ministre. Quelques jours plus tard je lui téléphonai pour lui demander des nouvelles de son rapport. Il me répondit qu'il attendait d'être convoqué par le ministre et sur ma suggestion de lui demander une audience, il me répondit que ce n'était pas l'usage et que le ministre devait le convoquer. Et pourtant la colonie portugaise d'Istanbul était sans consul depuis de nombreuses années. Après avoir patienté quelques jours, je sollicitai une audience du ministre qui me fut immédiatement accordée et j'appris ainsi de la bouche du ministre que tout était conforme à mes informations. Lorsque je demandai quand est-ce qu'il comptait envoyer un consul à Istanbul, il me répondit que le ministère ne pouvait faire la dépense de l'envoi d'un consul de carrière pour une si petite colonie et surtout dans un pays avec lequel il n'y avait pas d'échanges commerciaux, les productions des deux pays étant similaires. Il me déclara qu'il était question de me confier ces fonctions. Je réponds que ma famille et moi avions décidé de nous installer à Lisbonne, que jusqu'à la fin de la réorganisation de la *Ford Lusitana*, j'étais engagé moralement à mener à bien ce travail. Au terme de notre entretien, il me réitéra sa proposition et ajouta que le poste attendrait que je me fus décidé.

Le travail suivait son cours, je me faisais de plus en plus des amitiés dans tous les cercles et les propositions d'affaires pleuvaient. Je n'acceptai aucune d'elles, me considérant lié à la *Ford Lusitana*. Par ma correspondance avec mes parents, j'avais appris qu'il y a une grosse crise économique en Turquie, que les affaires allaient mal et que mes parents n'arrivaient pas à liquider, que nous ne pourrions pas compter sur une somme qui nous permettrait de voir venir les choses, et que dans ces circonstances un déplacement pour nous installer à Lisbonne serait une aventure.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

À ceci vinrent s'ajouter les événements de 1934 en Thrace. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase et qui me décida à prendre mes responsabilités. Effacé le rêve du retour de la famille à Lisbonne, il me fallait mettre les bouchées doubles et rentrer au plus tôt. À la réflexion, je me disais, malgré l'avis contraire des miens, qu'il fallait mieux que je rentre nanti d'un titre officiel. Par la suite, j'aviserai. Cette décision prise, je sollicitai à nouveau une audience du ministre et lui fis connaître ma décision d'accepter le poste de consul honoraire à Istanbul. Le ministre apprécia cette décision et me fit la faveur de me dire qu'il était heureux que le consulat soit désormais en de bonnes mains. Entretemps, Atatürk avait eu vent des événements survenus en Thrace et il y mettait bon ordre. Cette alerte servit seulement à me décider et changea tout le cours de ma vie et, en même temps, me permit d'aider mon prochain, tout comme l'avait fait mon illustre ancêtre. Le ministère fit immédiatement le nécessaire et de mon côté je commençai mes préparatifs. Au bureau, les choses allaient normalement, sauf que l'annonce de mon départ avait créé un malaise à la réunion des directeurs d'Europe. Ils faisaient l'impossible pour me retenir et ma démission n'était pas acceptée. J'étais considéré en congé illimité. Avant de partir, je devais régler ma situation militaire, ma convocation pour passer en conseil de révision était pour le mois d'août. On me conseilla de m'adresser au ministère de la Guerre afin d'avancer la date. Je remis une demande, et deux heures plus tard on me répondit par téléphone, en attendant de me répondre par écrit, que le ministre n'était pas compétent, qu'il m'accordait deux ans de sursis et, sur mon refus, me recommandait de m'adresser au gouverneur militaire de Lisbonne. À l'heure du déjeuner, un agent de police se présenta à mon domicile et me fit demander à la porte. Il me remit un pli, qui était la réponse du ministère de la Guerre. Je lui offris d'entrer et de passer à la cuisine où on lui servirait à boire pour sa peine, comme il était d'ailleurs d'usage. Il refusa d'entrer et seulement sur mon insistance et en présence de deux témoins, après avoir spécifié qu'il est invité à entrer, il se décida à entrer et me remercia pour l'attention. Je demanda au propriétaire de l'étage où je me trouvais en pension le pourquoi de ce comportement. Il m'expliquait qu'un agent de police en service n'était pas autorisé à entrer dans un domicile

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

privé, sauf s'il était porteur d'un mandat délivré par un tribunal et que les agents respectaient cette interdiction. Et dire que l'on considérait le Portugal sous le régime de Salazar en dictature, lorsque dans beaucoup de pays considérés en démocratie, la police entre dans les domiciles privés comme on entre dans un moulin ! Je sollicitai du gouverneur militaire l'avancement de la date de mon passage en conseil de révision et j'obtins une réponse positive : je devais désormais passer au mois de juin. Ceci une fois réglé, Je me concentrai sur la réorganisation de la *Ford Lusitana*, car je voulais maintenant rentrer à Istanbul au plus tôt et, au début de juin 1934, je fus fin prêt. Au jour fixé, je me présentai au quartier général pour passer en conseil de révision. J'y fus accueilli avec beaucoup d'intérêt, car tout les intéressés connaissaient mon histoire et savaient que j'avais été nommé consul à Istanbul. Je passai toute ma matinée en conversation avec les hauts gradés qui m'interrogèrent sur la Turquie et sur d'autres pays. Ils m'invitèrent à déjeuner et ce n'est que vers trois heures que je passai en conseil de révision puis commença une attente qui devait se révélait de courte durée. En effet, vers cinq heures de l'après-midi, je fus envoyé à la salle où se tenait le conseil de révision. Je voyais devant moi des visages souriants et bienveillants et après m'avoir demandé une fois de plus mes nom et prénoms tous se levèrent pour lire la décision : j'étais exempté du service militaire à cause de mon futur service consulaire à l'étranger. Je reçus les félicitations des personnes présentes qui me recommandèrent de bien représenter le Portugal. À mon tour, je les remerciai et les invitai à dîner. Ils commencèrent par refuser allégeant que des militaires ne pouvaient accepter d'invitation d'un civil dans de pareilles circonstances. Sur mon insistance et ma suggestion de se mettre en civil et à la condition que le dîner ait lieu dans un restaurant des alentours de leur choix, ils finirent par accepter. Nous nous rendîmes dans le restaurant où ils me recommandèrent au propriétaire, le priant d'agir suivant mes instructions ... car je leur avais promis un repas à la turque. Le dîner fut une réussite à cause de la souplesse du propriétaire et du cuisinier qui suivirent mes instructions à la lettre. Ceci servit aussi de réclame pour la cuisine turque et le

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

restaurant inclut à partir de ce soir-là dans son menu, les mets que je leur avais fait préparer à cette occasion.

De même, j'ai eu une fois l'occasion d'enseigner à une grande pâtisserie comment préparer le yoghourt. Celle-ci avait une grande annonce dans sa vitrine avec le mot YOGHOURT, produit laitier dont j'avais, après quelques mois de séjour à Lisbonne, la nostalgie. J'en demandais un et l'on me servit un verre de lait aigre à la place du yoghourt. Je fis venir le propriétaire et lui dis que ceci n'était pas du yoghourt et c'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'introduire le yoghourt véritable à Lisbonne.

À la nouvelle de mon acceptation du poste de consul et de mon prochain départ pour Istanbul, les invitations recommencèrent à pleuvoir. Tous mes amis, juifs et non juifs, voulaient pour une dernière fois m'avoir à leur table. Certains étaient attristés de mon départ, spécialement ceux qui avaient des filles à marier. La communauté juive au Portugal manquait de jeunes gens, et les filles, en nombre supérieur, ne trouvaient pas de maris. Les dirigeants de la communauté, tout comme les pères de famille, craignent que leurs filles n'épousent des chrétiens qui, eux, ambitionnaient d'épouser des juives séfarades qui avaient la réputation de faire des bonnes épouses et mères de famille. Quelques cas s'étaient produits et on craignait que cela se généralise. Tous les intéressés me dirent "envoyez-nous des jeunes gens pour nos filles, nous leur ferons une position." Je répondis invariablement que je ferai de mon mieux. Ils craignaient plus que tout l'assimilation et savaient qu'à moins d'un événement extraordinaire, à plus ou moins brève échéance, elle se produirait. Tous me demandèrent de leur écrire, de ne pas perdre le contact, ce qui était normal. Tandis qu'avec mes amis juifs les dîners se passèrent en famille, avec mes amis chrétiens — spécialement ceux qui occupaient des postes importants — les dîners furent cérémonieux et officiels et beaucoup de fonctionnaires haut placés dans les divers ministères y furent sont invités. Les discours et les toasts à la façon portugaise furent de mise et il fallut boire à chacun d'eux. Je n'avais pas l'habitude de boire et chez les non juifs il n'y a pas de repas sans boisson. Chaque invité portait un toast à l'invité d'honneur, le maître de maison

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

portait un toast de bienvenue à ses invités et finissait par son invité d'honneur. En dernier lieu, l'invité d'honneur répondait à tout le monde dans un discours où il remercie pour les paroles qui ont été prononcées à son égard dans les toasts précédents, ceci après avoir ingurgité bon nombre de verres de vin. Pour ceux qui avaient l'habitude de boire, ceci ne portait pas à conséquence. Mais pour ceux qui, comme moi, ne l'avaient pas, c'est un dur examen à passer.

Lors d'un de ces dîners se produisit un incident très désagréable, qui fut heureusement sans suite fâcheuse. Mon ami le Dr. Joaquim Manso, directeur du journal *Diario de Lisboa*, donnait un dîner officiel en mon honneur. S'agissant d'un veuf, il n'y avait que des hommes. Étaient invités des hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères et d'autres ministères. Parmi eux, un inspecteur d'instruction publique de formation jésuite. La conversation générale en vînt à rouler sur le nazisme et Hitler. Chacun allait de son opinion et l'inspecteur se mit à faire l'éloge du régime nazi et affirma qu'il fallait débarrasser la terre des juifs. Ces paroles jetèrent un froid sur l'assistance. À l'exception de l'inspecteur d'instruction publique, tout le monde savait que j'étais juif. C'était l'occasion rêvée pour me faire passer cet examen et savoir comment je me comporterai en pareille circonstance. Je me levais et répondais en termes très courtois à l'inspecteur et lui dis : "Chacun est libre d'avoir son opinion sur n'importe quel sujet. Ce qui est regrettable c'est que vous puissiez la transmettre à de jeunes esprits, d'autant plus qu'elle n'est pas justifiée et que les juifs ont été partout un élément constructif, loyal et fidèle à leur patrie. Les juifs allemands se sont battus comme tous les autres citoyens, et partout ailleurs il en a été de même.

Toute cette inimitié provient plus de la rapacité des autres que des défauts des juifs et de la différence voulue de religion chez des gens qui viennent de la même souche.

Les Juifs d'Espagne et de Portugal avaient été maltraités par l'Inquisition et pourtant ils n'avaient aucune inimitié contre ces pays".

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Ma réponse eut l'approbation générale et un petit fait vînt rafraîchir l'atmosphère alourdie par cet incident. Les garçons qui nous servaient venaient d'entrer, portant un cochon de lait farci aux châtaignes et le maître de maison venait de suivre mon regard et s'empressa de me dire que ce je voyais n'était pas un cochon de lait, mais bien un chevreau. J'acquiesçai avec un sourire. Je venais de passer un second examen et les hauts fonctionnaires du ministère se convainquirent que le consulat de Portugal à Istanbul avait été confié à quelqu'un qui leur feraient honneur. À la fin du repas, je remerciai pour tous les toasts qui m'avaient été porté, sans mentionner toutefois l'incident qui s'était produit. L'inspecteur, prétextant un engagement, nous quitta et ceci nous permit de revenir sur l'incident. Je fus chaudement félicité et la soirée se termina joyeusement. En termes voilés, l'incident et l'histoire du cochon de lait trouva sa place dans un article où le *Diario de Lisboa* annonçait ma nomination et faisait mon éloge.

Quelques jours de l'incident, j'eu la surprise de recevoir, chez moi après dîner, la visite de l'inspecteur, qui sollicitait l'honneur d'être reçu avec un mot sur sa carte de visite que la bonne venait de me présenter. Je le reçus comme si rien ne s'était passé et lui offris un café. Il me dit qu'il avait craint de n'être pas reçu et qu'il venait me présenter ses excuses, qu'il avait eu tort et qu'il avait prononcé des paroles inconsidérées. Je le remerciais et nous nous quittâmes cordialement.

Une fois la date de mon départ fixée, la direction de la *Ford Lusitana* mit à ma disposition une voiture pour faire le tour du Portugal. C'était à Pimenta qu'incombait le devoir de m'accompagner ; il avait été le porte-parole et le chef de mes dix-huit collaborateurs. Les adieux furent très chaleureux et les souhaits de retour nombreux de la part des divers directeurs européens présents à Lisbonne, spécialement de celui du Luxembourg, chargé de la partie financière, qui m'appréciait particulièrement.

Notre première étape fut un petit patelin où nous couchâmes pour la nuit. Aussitôt couché, je fus assailli par les punaises et passai le reste de la nuit sur une place

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

publique en face de mon hôtel. Cette même nuit, je fus témoin d'un incendie dans les environs immédiats qui m'occupa et m'aida ainsi à passer le reste de la nuit. Dès le matin, nous repartîmes dare-dare vers des cieux plus cléments. Arrivés à Figueira de Foz, nous logeâmes cette fois-ci dans un hôtel de première classe où, à part la chambre avec salle de bain, on servait trois repas par jour pour la modique somme de onze escudos par personne. Le premier service du matin comportait pour le petit déjeuner neuf mets différents, à midi douze plats et le soir quatorze.

Par l'indiscrétion de Pimenta, le gérant de l'hôtel sut que le client qu'il hébergeait hors saison — la saison pour Figueira de Foz n'avait pas encore commencée — était le futur consul du Portugal à Istanbul et tînt à s'assurer que j'étais content. Nonchalamment, je répondis que ce n'était pas mal. Le lendemain, nous eûmes onze mets différents au petit déjeuner, quatorze plats à midi et seize plats pour le dîner du soir. C'était, malgré mon jeune âge, plus que ne pouvait supporter mon estomac. Notre prochaine étape, après trois jours de ce régime, fut la capitale du nord du pays, Porto. J'avais annoncé mon arrivée et le Commandant Arthur Carlos de Barros Bastos (Ben Rosh) est venu me chercher à l'hôtel, il allait être mon cicérone durant tout mon séjour à Porto, séjour plein d'imprévus et d'enseignements.

Nous commençâmes par les musées et la Bibliothèque Nationale. Partout j'étais présenté comme un "monument historique", un descendant d'une illustre famille qui avait occupé une place brillante dans l'histoire du Portugal et de l'Espagne. Le Commandant n'en finissait plus d'énumérer tout ce que mes ancêtres avaient fait pour ces deux pays et pour ses coreligionnaires durant l'inquisition. Pimenta n'en revenait pas et n'en croyait pas ses oreilles, son admiration et son respect augmentaient à vue d'œil. Le comble fut atteint lorsque je me mis à lire un manuscrit en ancien grec, gardé précieusement dans une vitrine. Le directeur de la Bibliothèque Nationale n'en revenait pas, le Commandant découvrait en ma personne un pair en savoir, un interlocuteur avec qui il aurait plaisir à approfondir les événements de triste mémoire de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

l'Inquisition, ainsi que de l'histoire de ma famille avant et après cette période.

Ici je dois ouvrir une parenthèse et présenter le Commandant Arthur Carlos de Barros Bastos, avec qui j'entretenais, depuis Istanbul une correspondance suivie et dont je recevais régulièrement la revue mensuelle, le "HÁ LAPID". Ce dernier était un historien de valeur qui, un beau jour, avait soupçonné qu'il pouvait être d'origine juive. Il avait fait des recherches et il s'était avéré qu'il ne s'était pas trompé. Il avait pris congé de l'armée et s'était rendu en Terre Sainte pour y étudier l'hébreu et les Saintes Écritures. Sacré rabbin *chohet* et *hoel* (c'est-à-dire rabbin autorisé à immoler les bêtes comestibles dans la religion juive et à circoncire) et avait pris le nom de BEN ROSH. De retour au Portugal, il fut l'artisan du retour à la religion juive des marranes de la région de Tras-os-montes et, grâce à l'aide pécuniaire des riches et de moins riches, il avait construis à Porto une belle synagogue considérée, *mutatis mutandis* comme le pendant portugais du Temple de Jérusalem.

Il avait créé à Porto une *yéchiva* et formé ainsi un noyau de culture juive et quelques rabbins, *chohétim* et *hoellim*, donnant ainsi à la communauté juive de Porto la possibilité de suivre les préceptes de la religion juive en ce qui concerne la *cachrout* et la circoncision.

Le soir, je fus conduit au temple, non encore achevé à cette époque, et dans une salle à l'étage supérieur, aménagée pour la circonstance, je suivis la prière du soir conduite par un de ses élèves, un ancien marrane. Après la prière, chacun de ses élèves me raconta son histoire d'où il ressortait que chacun d'entre eux, sans le savoir, par atavisme, pratiquait certains préceptes de la religion mosaïque. Par une habitude venant de l'époque de l'Inquisition la vie de ces gens, spécialement dans les petites localités, se passait au vu et au su de tout le monde. Les rideaux des fenêtres donnant sur la rue n'étaient jamais tirés, de façon que les passants voyaient se qui se passait dans la maison. Il y avait toujours une veilleuse qui brûlait devant une image sainte et on ne prenait aucun repas sans se laver préalablement les mains et joindre les mains pour une prière où entrait le "*Barouh*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

ata a.....", suivi de ce que ils avaient appris au catéchisme, ainsi que du signe de la croix. Le soir, avant de se coucher, une prière à genoux devant la sainte image et le crucifix, prière où figurait en premier lieu le "*Chéma Israél A..... Eloénou A..... Ehad*" précédé et suivi du signe de la croix et de la prière du soir. Contrairement à certains convertis des grandes villes qui portaient des noms de saints typiquement chrétiens, ils portaient eux des noms acquis à l'époque et caractéristiques des juifs, comme Oliveira, Rosa, Moreno, etc... Je fus surpris de la ferveur de ces néophytes et de la joie dans l'accomplissement de leur mission, après tant de siècles passés dans une situation équivoque. Assistaient également à la prière, deux professeurs, délégués de la communauté juive d'Amsterdam, venus examiner les travaux de la synagogue, qui me racontèrent que dans certaines petites villes de Hollande certaines familles chrétiennes ne fermaient jamais les rideaux donnant sur la rue et procédaient de la même façon que les marranes de Tras-os-montes. Ce fut une rencontre très intéressante et chacun alla de son commentaire sur la période inquisitoriale. Pour le dîner, nous fûmes invités tous les trois à la table du Commandant et la soirée se prolongea, ce qui me permit d'apprendre finalement qui était Bernardim Ribeiro, dont j'avais vu la statue à l'entrée de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne. Le Commandant nous dit qu'il était en train d'écrire un livre sur Bernardim Ribeiro et me demanda si je savais qu'il était. Je répondis par la négative et lui retourna la question. Bernardim Ribeiro était, d'après le Commandant, le fils aîné de Don Léon Abravanel, dit "Leon El Medico" ou "Leon l'Hébreu", kidnappé sur les ordres de Jean II de Portugal, lorsque on l'avait fait venir d'Espagne pour éviter qu'il ne tombe en otage afin de retenir Don Isaac et sa famille en Espagne.

On l'avait converti d'office au christianisme et on lui a donné le nom de Bernardim Ribeiro, qui était le nom de famille du sbire qui était chargé de cette sale besogne. Il a été élevé au Palais Royal du Portugal sous Jean II et sous Manuel, dit le Fortuné, et été le camarade de jeu de la fille de Don Manuel. Ceci a entraîné un amour réciproque, contrarié par la politique de son père qui l'avait donné en mariage au Duc de Savoie, à la fois

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

boiteux et bossu, mariage malheureux pour une infante du Portugal, habituée aux fastes de la cour de son père et qui se retrouvait mariée avec un homme âgé, difforme, brutal et par dessus le marché d'une grande avarice. Chose très curieuse pour notre époque, mais qui arrivait souvent en ces temps là, le jeune Ribeiro a été instruit dans la foi de ses ancêtres par un rabbin qui faisait office de prêtre à la cour royale. De là vient le mystère de son livre "Menina e Moça" où il est dit qu'il a été enlevé du palais de ses parents.

Le jeune Ribeiro accompagna sa camarade d'enfance et son amoureuse jusqu'à Naples où elle fut reçue par une délégation du Duc de Savoie et d'où sans tarder elle prit le chemin de la Savoie au désespoir de la jeune princesse et de son amoureux. Ribeiro, alias Isaac Abravanel, resta à Naples et, grâce à la haute position de son père dans ce royaume où il exerçait ses talents de médecin à la cour, il fut dépisté par des amis qui en informèrent son père. Un rendez-vous fut pris et le père et le fils se rencontrèrent sur la tombe de Virgile. Il n'y a pas de tombe de Bernardim Ribeiro au Portugal, celle-ci se trouve à Salonique, ou plutôt elle s'y trouvait, avant que les Nazis ne détruisent le cimetière juif de la ville. Don Isaac Abravanel et son fils aîné Léon n'ont jamais été à Salonique. C'est Isaac qui s'est rendu à Salonique où il a fait souche et c'est ainsi que Salonique est devenu le creuset de la famille Abravanel. Les Abravanel étaient si nombreux à Salonique qu'ils formaient une véritable tribu, dont mon grand-père, puis mon père, avaient été les chefs et à la mort de ce dernier j'avais été investi de cette autorité que la famille me destinait depuis mon enfance mais malheureusement sans tribu puisque les nazis les avaient tous envoyé aux fours crématoires. Mon père possédait, pour les avoir reçus du sien, certains manuscrits des ouvrages de Don Isaac dont l'histoire dit qu'ils furent consultés par Amatus Lusitanus (Habib), de son nom marrane João Rodrigo de Castello Branco. Ouvrages volés, comme beaucoup de livres incunables de grande valeur et des objets précieux contenus dans trois grands sacs imperméables, le soir de l'incendie de Salonique, le 18 août 1917. Ce trésor se trouvait chez nous, car nous appartenions à la branche aînée de la famille à partir de Don Isaac et portions la responsabilité, non

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

seulement de la famille, mais également de celle de tous nos frères en religion. Je me suis considéré responsable, avant et après la seconde guerre mondiale, de tous ceux qui avaient besoin d'être aidés, sans considération de race et d'appartenance religieuse, m'attirant ainsi l'amitié et la considération du commun et de nombreux hommes de religion, dont le Pape Jean XXIII et le Patriarche œcuménique orthodoxe Athenagoras Ier. Opportunément je reviendrai sur mon amitié avec ces deux chefs d'Église.

Lors de la soirée chez le Commandant de Barros Bastos, j'ai eu, entre autres, la grande joie de voir dans une revue spécialisée les reproductions de divers tableaux peints à l'huile représentant Don Isaac en habit de cour avec armes et blasons. Le Commandant m'avait promis de me remettre cette revue après la conclusion du livre qu'il écrivait mais, malheureusement, je ne l'ai jamais reçue et le Commandant est mort, probablement sans terminer son livre. Je ne garde qu'un vague souvenir du nom de cette revue qui devait s'appeler *Os pequenhos Mundos* ou *Los pequeños Mundos* . Je ne sais plus si elle était portugaise ou espagnole. De même que je ne sais dans quel musée se trouvent les originaux. Ces activités du Commandant lui avaient suscité bon nombre d'ennemis et avaient nui à sa carrière. Après trois jours très instructifs et bien chargés passés à Porto, je pris le train pour la frontière espagnole où je devais changer et prendre le train qui m'amènerait à Gênes où je devais prendre le *s/s Celio* du *Lloyd Triestino* qui devait m'amener à Istanbul. Une drôle d'histoire m'arriva à la frontière franco-espagnole qui atteste du fanatisme existant en Espagne, au moins à cette époque.

À la sortie du restaurant, où j'avais déjeuné, était assis par terre un aveugle qui, invoquant tous les saints, demandait l'aumône. Je lui donnais un *douro* (une pièce d'argent de 5 pesetas). L'aveugle, tant par le son que par le toucher de la pièce, se rendit compte que je venais de lui faire une aumône royale et me chargea de bénédictions me demandant de lui donner mon nom afin de m'inclure dans ses prières. Sur son insistance, et afin de juger de sa réaction, je lui dis que c'était un juif qui venait de lui faire l'aumône. Sa réaction fut celle d'un

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

homme piqué par un serpent venimeux et à la place des précédentes bénédictions je reçus un *Vade retro Satanas.*

Le train qui faisait le trajet de la Côte d'Azur au littoral italien jusqu'à Gênes ne comportait pas de wagon-lit, mais grâce à la recommandation du directeur de l'exploitation, on me prépara une couchette dans un compartiment réservé à mon intention. Malgré la pancarte portant le mot "réservé", une femme s'introduisit dans mon compartiment et sans aucune gêne s'étendit sur la banquette opposée. Elle cherchait probablement une aventure, mais ce fut en vain. Le train ne comportait pas non plus de wagon-restaurant et je prenais mes repas dans les diverses stations où le train s'arrêtait. Arrivé à Vintimille, je devais changer de train, ayant ainsi tout le temps pour déjeuner au restaurant de la gare. Je m'assis à une table où l'on me servit la table d'hôte à un prix fixe. À la moitié du repas, on changea les cartons qui indiquaient le prix de la table d'hôte et l'on mit des cartons indiquant le double du précédent. Il n'y a avait dans le restaurant qu'un prêtre et moi et tous deux nous protestâmes. Le garçon nous dit : " Vous payerez l'ancien tarif, celui-ci est pour les touristes américains qui sont annoncés par le train qui arrivera dans quelques minutes." Ceci indique comment sont traités les touristes dans tous les pays.

Arrivé à Gênes, je m'installais dans un hôtel assez confortable et me mis à parcourir musées et sites intéressants. Je ne manquai pas de visiter à plusieurs reprises le *Campo Santo*, unique au monde par la beauté de ses statues et de ses tombes. À toutes mes sorties, je passais devant la statue de Christophe Colomb, personnage revendiqué par trois pays, et qui, en définitive, n'était qu'un crypto-juif d'origine portugaise, bâtard d'un infant et d'une dame juive de la cour du Portugal qui, pour éviter le scandale, s'en furent à Gênes où il naquît et fut confié à un tisserand. Grâce à la largesse des parents, l'enfant put s'instruire et devenir un célèbre navigateur. En réponse à une série de questions concernant Colomb, posées par Simon Wiesenthal, pour la rédaction de son livre *La Voile de l'Espoir*, je lui expliquai dans une lettre tout ce qui touchait à Colomb.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Je passai trois jours très agréables à Gênes, grâce à ma connaissance de la langue. Avant de m'embarquer, je devais passer, comme d'usage, par la douane où je n'eus aucune difficulté. Par contre, la connaissance parfaite de la langue me joua un sale tour avec le service financier assuré par des fascistes en uniforme qui me demandèrent de déclarer l'argent que je portais sur moi.

Ils étaient six, avec des uniformes impeccables, sanglés et bottés, le poignard au côté, de beaux gars, d'abord très avenants et conciliants. Je répondais que je venais de traverser la frontière à Vintimille trois jours avant et que l'on ne m'avait pas demandé de déclaration de devises et que conséquemment, ils n'avaient pas à m'en demander une à la sortie. Ils me dirent qu'ils allaient me fouiller pour la forme. Je leur répondis que je n'avais rien à déclarer — effectivement, je n'avais pas grand chose comme devises— mais que je refusais catégoriquement d'être fouillé, qu'ils représentait la loi, mais que s'ils le faisaient, en tant qu'étranger je ne me gênerais pas d'aller jusqu'à Mussolini pour me plaindre et que je ferai à l'étranger une propagande afin que les étrangers boycottent l'Italie. Leur stupeur fut grande, ils s'écrièrent :

— "Comment ! Vous êtes étranger ?

— Naturellement que je le suis et vous deviez le savoir puisque vous détenez mon passeport et que je vous ai déclaré avoir traversé la frontière à Vintimille, il y a trois jours.

— Nous vous avions pris pour un Italien. Les étrangers ne sont pas soumis à une déclaration, etc... etc...

Ils étaient devenus tous miel et ne savaient quoi faire pour m'amadouer et m'empêcher de me porter plainte. Ils portèrent mon bagage jusqu'à bord et le commandant du bateau qui était de mes amis vînt m'accueillir à la coupée et s'enquît de la raison de ce cortège. Les fascistes en profitèrent pour lui demander d'intervenir et d'éviter que je me porte plainte. Il les rassura et ils s'en allèrent après m'avoir fait mille excuses. Une aventure similaire arriva à ma sœur, cette fois-ci à Naples, en descendant d'un autobus du côté interdit. Elle rétorqua qu'elle était étrangère et qu'elle ne savait pas, s'excusant très poliment. On lui répondit : "De quelle race d'étrangère êtes-vous, vous qui parlez

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

parfaitement l'italien?" Depuis, il m'arrive souvent de faire l'ignorant de la langue du pays que je traverse, cela a parfois certains avantages.

D'une traversée précédente j'avais lié amitié avec le commandant du *Celio*, que j'avais aidé à apaiser les passagers durant une grosse tempête et aussi à cause de ma connaissance parfaite de la langue. Cette traversée fut un enchantement. Nous longeâmes toute la côte italienne, faisant escale dans tous les ports. Les passagers étaient pour la plupart des jeunes, certains qui se rendaient à Istanbul pour passer l'été, d'autres rentraient chez eux après avoir terminé leurs études à l'étranger. Arrivés à Naples, nous étions un groupe d'amis et je leur suggérai de louer une voiture et de visiter la ville et les environs sous ma conduite. Ils acceptèrent avec empressement et deux jeunes filles qui marchandaient avec un guide le laissèrent tomber. Ce dernier commença à me créer des histoires et me menaça de ses foudres. Je le menaçai à mon tour de m'adresser aux carabiniers. Le bonhomme prit peur et me demanda l'autorisation de nous accompagner à l'œil, ajoutant qu'il saurait se rendre utile. J'acceptais sa proposition, me réservant de l'indemniser. C'était un joyeux drille qui, lorsqu'il vît que je chantais en napolitain me demanda de faire un détour par chez lui pour prendre sa guitare. Ce fut une belle journée, nous traversâmes tout Naples en chantant et tout le monde nous saluait allégrement. Mes compagnons étaient aux anges. Nous déjeunâmes en compagnie du chauffeur et du guide, visitant tout ce qui méritait de l'être, nous réservant Herculaneum et Pompei pour la fin de l'excursion, ceci sur la recommandation de notre guide qui tenait à se faire apprécier. Effectivement, cela servît aux jeunes filles qui nous accompagnaient et qui normalement ne sont pas et n'auraient pas été autorisées à visiter les lupanars. Le guide m'apostropha : "Vous devez être une personne importante, vous connaissez parfaitement l'italien, le Podestá ne vous refusera pas l'autorisation de visiter les lupanars pour les jeunes filles après les 17 heures, heure légale de fermeture". Les choses se passèrent comme il l'avait prévu et tout le monde rentra à bord enchanté de sa journée. Le guide fut récompensé au delà de ce qu'il espérait et il nous quitta avec des bénédictions et des vœux de bon voyage. Cette

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

visite aux lupanars éveilla l'appétit sexuel des jeunes filles qui nous accompagnaient et lors d'une promenade nocturne sur le pont je les aperçus faisant l'amour avec deux jeunes officiers de bord. Les escales suivantes furent Messine et Catane, que nous visitâmes de fond en comble et où nous prîmes des bains de mer. Ce qui me frappa le plus dans ces villes fut le fanatisme de la population et les armoires-fortes encastrées avec le tarif des sommes à payer pour les divers péchés. Voilà comment, sans passer par le confessionnal, les individus, dans le sud de l'Italie, se faisaient pardonner leur péchés. Si ce n'est pas une façon de vendre de la religion, c'est probablement une façon de forcer les gens à faire des aumônes. Ce n'était peut-être pas une mauvaise idée si cet argent était employé à bon escient. Il n'y a pas de proverbe qui ne soit le fruit d'une expérience, c'est en somme de la philosophie populaire. J'en ai fait la triste expérience à Catane.

J'avais aidé un jeune homme de bonne famille — dont je tairai le nom — à obtenir un billet de passager sur le *Celio* à Gênes, à crédit, me portant garant de la solvabilité de son père, directeur général d'une grande société étrangère de tabacs. Le proverbe auquel je voulais faire allusion était le suivant : "Faites du bien à un vilain, il vous crache dans la main." Le jeune homme en question, comme beaucoup de fils de familles riches, avait été envoyé en Suisse pour faire des études. Malheureusement, comme beaucoup d'autres, au lieu d'étudier, il s'était donné du bon temps et rentrait au bercail chargé d'un grand bagage comprenant tout un attirail pour pratiquer divers sports. Durant toutes nos escales, j'avais invité le jeune homme à nous accompagner à mes frais et à Catane, il s'était baigné avec nous et les officiers de bord. Pendant que je me séchais au soleil, il me précipita à la mer, me faisant tomber malencontreusement sur un pieu qui m'érafla toute la poitrine, rougissant la mer de mon sang. Les officiers plongèrent immédiatement me ramenèrent sur les planches de l'installation. Heureusement, aucun organe n'était atteint et il y avait à proximité de quoi me désinfecter. Les officiers tancèrent le jeune homme et ainsi il fut exclu de nos sorties. Quant à moi, je lui dit simplement : "Vous auriez pu me tuer". Il se confondit en

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

excuses que j'acceptai et l'on en resta là. Plus tard, à Istanbul, son père me remercia pour l'intérêt et l'aide apportée à son fils et voulut me dédommager de mes dépenses, ce que je refusais.

Après Catane, avant le passage du détroit de Corinthe, nous eûmes divers ennuis avec le gouvernail du *Celio*. Nous fûmes secourus par un autre bateau du *Lloyd Triestino* qui nous donna les pièces de rechange pour la machine à vapeur qui actionnait le gouvernail. Pendant un certain temps nous naviguâmes grâce au gouvernail actionné à force de bras, les ordres du Commandant étant transmis par une chaîne de matelots aux deux marins qui tenaient la roue du gouvernail. À notre grand regret, ce beau voyage finit avec notre arrivée à Istanbul. Nous quittâmes à regret le bateau et nos compagnons de voyage.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

ISTANBUL (1934-1944)

À partir de ce moment commencera une autre vie, bien différente de celle que j'avais menée dans mes diverses fonctions. J'avais à assumer une très grande responsabilité en acceptant un poste qui me donnait charge d'une colonie, de la représentation d'un gouvernement et pour laquelle je n'étais pas préparé. Je devais m'instruire des devoirs et des droits d'un consul, du droit international et des gens, des finesses du protocole et des relations avec les autorités locales, sans oublier que "charbonnier est maître en sa maison" et il n'y avait dans mon entourage personne qui pouvait m'aider. Je n'avais aucune relation dans le corps consulaire d'Istanbul, j'étais un "outsider" dans ces fonctions.

Avant de rentrer dans le sujet de ma carrière consulaire, je dois faire un petit retour en arrière concernant mon séjour de plus de trois ans et demi à la *Ford Motor Company Inc.* à Istanbul. Ceci expliquera plus d'une situation. Pour l'époque et par rapport aux appointements servis dans les autres institutions, j'étais le fonctionnaire local le mieux payé. Il est vrai que je rendais des services en conséquence. Je devins le point de mire de ceux qui faisaient métier de marier les gens et j'étais embêté à longueur de journée par des propositions de mariage, que je refusais systématiquement.

J'eus, aussi dans l'accomplissement de mes fonctions, maille à partir avec le directeur de la poste de Galata d'où partaient tous nos télégrammes sous le régime de crédit. À la fin de chaque mois l'administration des télégraphes nous envoyait un décompte et après payement nous remettait les reçus afférents. La *Ford* payait sans contrôler des sommes énormes qui ne correspondaient pas à la réalité, comme le prouva le contrôle que j'effectuai. Il s'ensuivit une réclamation en remboursement des sommes payées en plus. Le directeur finit par me dire que ce qui était entré dans la caisse de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

l'État n'en sortait plus. J'insistais, lui expliquant que partout ailleurs tout compte présenté était sujet à examen et à correction. Il me répondit n'en est pas ainsi avec l'État turc ponctuant sa phrase d'un : "Nous encaissons et nous ne retournons pas". La discussion tournait à l'aigre et je finis par lui dire que même si je devais me rendre à Ankara pour obtenir ce remboursement je le ferai, mais que ceci finirait par lui causer du tort. Il m'envoya tout bonnement au diable. En le quittant, j'allais au bureau où je mis au courant la direction et demandais des instructions. La réponse fut la suivante : " Ceci est de votre ressort, vous avez carte blanche. Faites tout ce que vous jugerez nécessaire pour obtenir le remboursement des sommes payées en plus". J'allai à la direction générale des Postes et Télégraphes et exposai le cas au directeur général. Celui-ci se mit en colère contre son subalterne et dit qu'il serait puni pour son attitude en contradiction avec le droit et aussi pour avoir donné une fausse opinion de la Turquie à des étrangers. Il téléphona immédiatement à l'inspecteur principal qui s'y trouvait par hasard en mission d'inspection. Il me reçut et m'écouta attentivement en m'assurant que nous serions remboursés de tout montant payé en plus, mais qu'il avait besoin d'une réclamation écrite. Ce que je fis sans tarder. Dans la semaine, l'huissier qui faisait le service de la poste vient me dire que le directeur de la poste de Galata était dehors et sollicitait d'être reçu. Je le fis attendre le temps de terminer le travail que j'avais en mains et le fis entrer. La position de mon bureau me permettait de voir tout ce qui se passait dans la pièce, de même que les deux portes d'entrée. Ainsi je fus à même de constater l'étonnement et l'admiration qu'il manifestait pour le bureau. Il vînt, cette fois-ci, très humblement me dire qu'il m'apportait le chèque afférent à ma première réclamation, que les autres suivraient et me priait de lui faire parvenir au plus tôt les comptes des différences que j'avais à réclamer, ceci naturellement sur base des ordres supérieurs qu'il avait reçu.

Ici je dois ouvrir une parenthèse et expliquer d'où venaient ces différences. Dans le décompte, il y avait très souvent à la place du coût du télégramme le numéro du reçu et ceci donnait lieu à des différences énormes que l'on ne pouvait établir qu'en contrôlant le décompte avec

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

les reçus, ceci après payement. Le directeur eut l'occasion de me remettre plusieurs chèques et durant une de ses visites il me demanda si je pouvais l'engager comme employé. Je lui demandais s'il connaissait une langue étrangère, l'anglais en particulier. Il me répondit qu'à part le turc il ne connaissait aucune langue étrangère et qu'il avait été transféré à Erzurum, c'est-à-dire au fin fond de l'Anatolie, en punition de son attitude. C'était une très dure punition et il cherchait le moyen de ne pas quitter Istanbul. Il n'avait pas su apprécier son poste et se comporter en conséquence. On peut facilement s'imaginer après ce succès, la considération dont je jouis auprès de l'élément turc de la *Ford* qui avait pourtant soutenu à la direction que je perdais mon temps et que je ne pourrai pas récupérer ce qui avait été déjà payé. La direction était plus que contente et pour toute difficulté, on s'adressait désormais à moi pour me demander la voie à suivre. Des faits pareils arrivaient de temps en temps et se terminaient toujours à mon avantage, qui correspondait aux intérêts de la *Ford*. Au départ de Mr. Collins, notre directeur général, je fus le seul avec qui il fit un tour de la fabrique, honneur généralement réservé à l'ingénieur en chef. Il me recommanda à cette occasion de continuer dans cette voie. Il versa même quelques larmes en me donnant l'accolade et me prédit qu'un jour je le remplacerai. J'eus un incident avec son successeur, Mr. Hoffinger, un Autrichien, qui n'avait pas les qualités de son prédécesseur.

Un employé des services de ventes, Mr. Hodgkins, oublia durant des mois dans son tiroir une pile de factures de voitures déjà expédiées. Entretemps, le prix des voitures avait changé. Nous les changions souvent afin de nous mettre toujours meilleur marché que la concurrence. C'était une occasion pour m'attribuer l'erreur et de me discréditer. La pile de factures alla à la direction générale accompagné de commentaires malveillants envers "le juif" que l'on peut aisément imaginer. C'était une occasion également pour le directeur général qui avait une dent contre moi : j'avais refusé de porter en privé à sa femme les photos prises durant une course de voitures où nous avions participé, en donnant comme raison que j'étais un fonctionnaire de la *Ford* et n'avais rien à voir avec les choses privées.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Naturellement j'avais mes bonnes raisons pour refuser. Il me demanda par l'entremise de Mr. Hodgkins d'aller le voir et sans me laisser le temps de m'exécuter, il vînt lui-même à ma rencontre et me fit une scène devant tout le personnel. Ma réponse fût immédiate et cinglante : "Laissez-moi le temps d'examiner ces factures et vous verrez !" À l'examen, il s'avéra qu'il s'agissait de vieilles factures, correctes à leurs dates qui n'avaient pas été expédiées à temps. J'écrivis immédiatement un ordre de service expliquant ce qui était arrivé et recommandant dorénavant de ne m'envoyer des factures pour contrôle et signature qu'au moment de l'expédition, factures que je remettrai moi-même au bureau d'expédition. Je fis circuler cet ordre de service en commençant par la direction générale qui le signa sans commentaires et ainsi se termina l'incident, une fois de plus, à mon avantage, mettant les rieurs de mon côté. La concurrence de la *Chevrolet* ne nous laissait pas respirer et il nous fallait tout le temps changer nos prix et être toujours meilleur marché que celle-ci. Un beau jour, le directeur général adjoint, Mr. O'Neil, un Irlandais, homme rigide et très sérieux, me soumit un gros dossier contenant tous les calculs de tous les modèles que nous fabriquions et me demanda en combien de jours je pourrai terminer les comptes en allant à rebours à partir des nouveaux prix de vente qu'il avait marqué au dessous de chaque modèle. Je lui répondis que c'était une affaire d'heures et non de jours. Il s'étonna de ma réponse et me confia que le comptable assermenté, un autre Irlandais dont je ne me souviens plus du nom, lui avait demandé une semaine. J'insistai et lui dis qu'avant la sortie des bureaux il aurait les comptes sur sa table et même lui proposai de les lui faire parvenir au fur et à mesure, ce qu'il accepta avec ce commentaire : "Je voudrai bien voir cela" ! Une heure plus tard, je lui portais la première page comportant six ou sept modèles. Il examina les comptes et me demanda : "Êtes-vous sûr qu'ils sont exacts ?" Je répondais par l'affirmative en soulignant que j'étais le contrôleur et que d'après le règlement c'était moi qui aurait dû contrôler et non faire les comptes et que ceux-ci devaient être contrôlés par quelqu'un d'autre pour être valables. Ma réponse lui plût et il manda le comptable assermenté afin de lui demander de les contrôler. Il profita de l'occasion pour lui rappeler qu'il avait demandé une

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

semaine pour faire le travail que le directeur du contrôle pouvait faire en quelques heures. Le comptable rougit jusqu'à la racine de ses cheveux qu'il avait roux, mais ne manqua pas de rétorquer que, lui, avait besoin de ce temps pour faire ce travail. Le comptable assermenté contrôla mon travail et le trouva faux et vînt triomphant dire qu'un travail fait à la hâte ne pouvait être que faux. Je fus invité à mon tour et l'on me montra avec beaucoup de doigté les corrections faites. Je me mis à rire et répondais que contrairement à ce que j'avais dit au début, j'avais déjà contrôlé mon travail et qu'il était juste et que les corrections apportées étaient fausses. Le directeur général adjoint ne savait plus à quel saint se vouer. Il avait toute confiance en mes capacités, mais ne voulait plus rabrouer son compatriote, qui avait une mission officielle à la *Ford*. Le résultat fût un genre de jugement de Salomon : mettez-vous d'accord tous les deux. Je prouvais en refaisant les comptes en sa présence qu'ils étaient justes et les lui fit signer et les contresignais. Je portais les comptes chez le directeur général adjoint qui se mit à rire à son tour, et me demanda ce que faisait le comptable assermenté. Je répondis: " D'ordinaire il signe après moi". À la sortie des bureaux, le comptable assermenté s'approcha de moi et me tînt ce discours : "C'est vraiment dommage que vous ne soyez pas britannique. Si vous l'étiez, il n'y aurait pas eu de raison à ce que je sois ici".

Sans vouloir m'étendre trop longuement sur cette phrase, je dois expliquer ce qui se passait alors à la *Ford*. Il y avait la caste des Américains, celle des Britanniques (Écossais, Irlandais etc..), les plus nombreux, après venaient les autres nationalités occidentales et balkaniques, qui avaient des postes importants et se soutenaient entre eux. Pour terminer le chapitre de mon séjour à la *Ford*, je relaterai un incident majeur dont j'ai été à la fois témoin et acteur.

Nous recevions de temps à autre la visite du directeur général pour l'Europe, Mr. Thornhill Cooper, qui venait en inspection. Durant l'une de ces inspections l'on me dit que toute la direction en commençant par le directeur général, le directeur général adjoint, le chef du personnel, son adjoint, le directeur de la comptabilité,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

etc... etc... était sur la sellette et que l'on entendait des éclats de voix d'une grosse discussion. Sur ces entrefaites, Mr. Carlson, chef du personnel adjoint, vint me dire que Mr. Cooper est de très mauvaise humeur et qu'il désire me poser certaines questions. Il ajouta "Faites attention !" Je rentrai à la direction générale et trouvai Mr. Cooper, son chapeau enfoncé sur les yeux, les deux pieds sur le bureau et tous les autres, à distance respectueuse, dans un silence complet. Je m'arrêtai devant le bureau et toussai légèrement pour manifester ma présence. Il réagit immédiatement et me posa d'un ton rogue les deux questions suivantes : "Qui êtes-vous et que voulez-vous ? " Ma réponse fut tout d'abord de lui dire "Bonjour Monsieur Cooper". Immédiatement, il enlève ses pieds du bureau, redresse son chapeau, retira son cigare éteint de sa bouche et me gratifia d'un "Bonjour Monsieur". Immédiatement après, je lui dis :

— "Je suis le directeur du contrôle et vous m'avez fait mander".

— "Êtes-vous capable de répondre aux questions que je vous poserai" ?

— "Posez les" !

— "Qui est le fou qui a autorisé à accorder un escompte de 40% sur les voitures et les pièces de rechange de la voiture Lincoln" ?

— "La circulaire du bureau de Sir Percival Perry, signée par Mr. T. Cooper" !

— "Vous pouvez le prouver?"

— "Naturellement" !

— "Permettez-moi d'aller la chercher."

— "Non, ne bougez pas !"

Il s'adressa au chef du personnel :

— "Mr. Monk, allez me chercher cette circulaire" ! Mr. Monk me demanda alors : "Où est-elle" ?

— "Dans votre bureau, troisième tiroir à droite". Mr. Monk, dans son affolement, ne trouve pas la circulaire et revint bredouille, disant qu'elle n'est pas à l'endroit indiqué. Je demande la permission d'aller la chercher ; Cooper me l'accorda et je revins avec le dossier contenant la circulaire et la lui présenta. Grand fut son étonnement et par la même occasion son contentement. Il poursuivit :

— "Voyons si vous pourrez répondre à mes autres questions".

— "Posez-les" !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Je répondis à toutes ses questions à sa grande satisfaction. Après cela, il me demanda mon nom, depuis combien de temps j'exerçai mes fonctions etc... etc... et me tendit cordialement la main :"Je suis très content de vous. Heureusement que vous étiez là pour répondre à mes questions" et l'entrevue prit fin avec la sonnerie qui annonçait le déjeuner. Le personnel était inquiet de l'issue de l'entrevue, car si certains personnages importants voudraient me voir déboulonné, tout le reste de l'usine était en ma faveur, car employés ou ouvriers trouvaient un soutien en moi. Cette entrevue changea totalement l'atmosphère du bureau. Mr. Cooper en entrant, me gratifiait désormais d'un "Good Morning Mister" avant d'enchaîner par un "Good Morning Everybody". Mr. Hoffinger, qui n'avait pas l'habitude de saluer, fut obligé de suivre.

À mon retour du Portugal, la situation financière en Turquie était vraiment critique. Il y avait un marasme total, tout le monde se plaignait et je constatai qu'effectivement mon père avait raison : une liquidation en ce moment serait synonyme de ruine. Je reçus diverses propositions pour collaborer dans des affaires de représentation commerciale, propositions qui s'avéraient mauvaises et surtout intéressées par ma nouvelle situation. On cherchait simplement à faire la contrebande de devises, ce que je découvris facilement étant donné la qualité des personnes qui me sollicitaient. Plus tard, je reçois une invitation à me rendre à la *Ford*, Mr. Cooper, alors à Istanbul, voulait me voir. Nous nous rencontrâmes et il me raconta ce qui s'est passé en mon absence. Un employé du service des dédouanements, d'accord probablement avec les douaniers de la zone franche, avait réussi à encaisser de grosses sommes de la *Ford* sous couvert de droits de douane et par la même occasion avait lésé l'État turc des droits correspondants. Mr. Cooper, dans une entrevue avec le premier ministre, İsmet İnönü, avait réussi à obtenir un *gentlemen's agreement*. L'État nommerait un inspecteur qui, en collaboration avec le représentant de la *Ford*, établirait le dommage subi, dommage que la *Ford* payerait sans encourir d'amende, sa bonne foi ayant été reconnue. Il me demanda d'être ce représentant. Ce que j'acceptai. Il connaissait ma nouvelle situation et me félicita. Il n'était

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

pas question d'honoraire, mais entendu que la Ford me rétribuerai pour ma peine. Je promis de répondre à leur premier appel. Celui-ci arriva quelques semaines plus tard et voilà qu'un de mes anciens collaborateurs, qui faisait office de chef du personnel, voulut m'inscrire sur la liste des surnuméraires (*Kadrosuz*), ce que je refuse et l'affaire finit par la saisie des livres comptables de la *Ford* et par le payement des droits avec une très grosse amende après un procès provoqué par l'attitude de non coopération du comptable assermenté. Je les aidai de mon mieux sans apparaître au Tribunal, en informant l'avocat du ministère des Finances, un camarade de classe, de la non responsabilité et de la bonne foi de la *Ford*, le tout provenant de l'incapacité des employés et de leur non connaissance de la langue. Le chef du personnel provisoire fut déplacé et la *Ford* quitta la Turquie après une perte de quelques millions de dollars, au grand dam des employés locaux qui ne trouvèrent où se placer dans le marasme qui sévissait alors dans le pays.

Quelques jours après mon arrivée à Istanbul, je reçus le décret de ma nomination. La colonie portugaise d'Istanbul jubilait : elle aura un consul et de plus une personne au fait de tous ses besoins. Seulement il y avait un hic : je ne pouvais rentrer en fonctions avant d'avoir reçu mon exequatur et de plus, je n'avais pas d'archives. Celles-ci avaient été confiées comme je l'avais mentionné plus haut, sur ma recommandation et par les soins de l'inspecteur consulaire et de mon père, au consulat général d'Espagne. À tout effet utile, j'écrivis au ministère en lui demandant d'adresser une lettre au consulat général d'Espagne demandant de me faire remettre les Archives. Après réception de cette lettre, le consul général d'Espagne me répondit qu'il ne reconnaissait pas le gouvernement portugais, avec qui l'Espagne n'avait pas de relations puisque le Portugal aidait Franco.

J'étais tombé sur quelqu'un d'obtus, communiste fanatique, qui éprouvait un malin plaisir à me créer des difficultés, oubliant le fameux proverbe espagnol qui dit : "*Lo Cortez no quita lo valiente*". Il s'agissait d'un dépôt confié sous un autre régime, il est vrai, mais qui devait être récupérable à tout moment. Mais il n'y avait rien à

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

faire. Je décidai de créer de toutes pièces une nouvelle organisation. L'affaire fut ébruité dans le corps consulaire où l'on fit des gorges chaudes et des commentaires désagréables concernant le représentant espagnol.

Entretemps, j'avais eu des ennuis également avec certains membres de la colonie portugaise qui réclamaient des documents. Pour eux la non arrivée de l'exequatur et l'absence des archives n'avait aucune importance. Ils me tenez le discours suivant : "Vous êtes consul, délivrez-nous des documents !" Les interventions pleuvaient tant pour le renouvellement des documents que pour l'obtention de visas, mais il n'y a rien à faire !

Par ailleurs, les notables d'Istanbul, "l'intelligentsia" de la loge Béné-Berith et les dirigeants de la communauté juive d'Istanbul m'ignoraient. Je n'étais pas des leurs, j'étais un Salonicien. Il n'y avait dans tout Istanbul que deux consuls de confession mosaïque : Mr. Mauricio Darr et moi-même. Les notables de la communauté ne viendraient vers moi qu'en cas de besoin et certains me créeraient des histoires pour n'avoir pas reçu satisfaction dans leurs demandes non conformes aux lois et règlements de mon pays. Je profitai de ce répit pour étudier tout ce dont je pourrai avoir besoin pour l'exercice de mes fonctions en tout premier lieu et cela m'amena à toucher un peu à tout. C'est ainsi que je repris mes études d'ingénieur, autrefois abandonnées. Je me spécialisai dans la mécanique et l'électromécanique, domaines auxquels je me destinais de tout temps et que j'avais abandonnés faute de pouvoir en faire profession en Turquie, où je comptais finir mes jours. Mes loisirs s'accroissant, je m'attaquai à l'histoire des religions, à la théosophie. Un hasard me fit rencontrer un haut prélat bahaï avec qui j'eus de longues conversations. Il voulait me convertir et me proposa un haut rang dans la hiérarchie ecclésiastique bahaï. Selon lui, j'étais un bahaï-né, tout comme pour les francs-maçons j'étais un maçon né, c'est-à-dire un maçon sans tablier. Le bahaïsme avait été interdit en Turquie à l'époque du sultanat et continuait à l'être. Je lui répondis que je n'avais pas l'intention de me convertir et que ma religion me convenait. Il me suggéra d'étudier le

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

bahaïsme et de lui répondre ensuite. Je fus bombardé de livres venant spécialement des États-Unis. J'étudiai tout ceci et constatai qu'en fait de religion, il n'y avait ici rien de nouveau sous le soleil. Le bahaïsme ressassait tout ce qui a été déjà dit dans les trois religions monothéistes.

Les jours passaient et les nuages s'amoncelaient sur les communautés juives d'Europe, grâce à la propagande venimeuse et l'antisémitisme du régime nazi en Allemagne. Le ministère des Affaires étrangères me demanda pourquoi je n'ouvrai pas le consulat, alors qu'il m'avait recommandé dans des lettres précédentes de ne le faire qu'après réception de mon exequatur. Je répondais invariablement que je n'avais pas encore reçu celui-ci. Un jour, je reçus la visite du gouverneur adjoint venu me demander pourquoi je n'ouvrai pas le consulat. Je répondis :

—"Je n'ai pas encore reçu mon exequatur".

—"Mais votre exequatur vous a été accordé depuis longtemps, vous pouvez fonctionner. Le Gouverneur vous demande d'ouvrir le consulat. Donnez-moi deux photos et vous recevrez dès demain votre carte de consul".

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Le lendemain je fus en possession de ma carte d'identité consulaire. Il s'avéra plus tard que mon exequatur avait été égaré et l'on m'en prépara un second. À ce propos, je tiens à mentionner un fait qui m'a été raconté beaucoup plus tard. Le Président Atatürk, en signant mon exequatur, lut le nom de Jacques Joseph et demanda au ministre des Affaires étrangères, qui était à l'époque le Dr. Tevfik Rüşdü Aras, s'il s'agissait du fils de "notre Joseph" et ce dernier de répondre par l'affirmative. Du fait de la perte du premier, mon second exequatur fut contresigné par le Ministre de l'Intérieur Şükrü Kaya, qui assumait l'intérim en l'absence du titulaire des Affaires étrangères.

Dès que l'écusson armorial du Portugal fut mis en place et le drapeau hissé, le dimanche, les membres de la colonie se précipitèrent pour avoir des documents qu'ils attendaient. Istanbul est resté très longtemps sans consulat et les citoyens portugais avaient hâte d'avoir un passeport et de voyager. Les premières instructions reçues du ministère se référaient à la loi Armindo

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Monteiro, qui voulait que tout citoyen portugais né à l'étranger à la seconde génération fasse l'objet d'une enquête avant que ne lui soit reconnue la nationalité portugaise. Cette mesure avait été prise, à la suite de certains abus constatés un peu partout dans le monde, par le ministre des Affaires étrangères, le Prof. Dr. Armindo Monteiro, professeur de droit à l'Université de Lisbonne. Les ressortissants portugais à Istanbul étaient pour la plupart originaires de Salonique où ils étaient inscrits. Ceux d'Istanbul et d'Izmir étaient inscrits dans leurs villes respectives depuis longtemps également. Il ne s'agissait pas de fraude, mais la loi était la loi et pour le moment au moins, il n'y avait rien à faire.

Sauf quelques rares exceptions tous étaient des juifs séfarades, donc originaires de la péninsule ibérique. Parmi les chrétiens, je n'avais qu'un seul catholique. Il portait un nom portugais orthographié à l'espagnole par les nombreux consuls espagnols qui avaient représenté en diverses occasions le Portugal. Il s'agit du petit-fils ou de l'arrière petit-fils d'un scaphandrier portugais qui avait travaillé à la construction des quais du port d'Istanbul, du nom de Dias. Les archives disaient que ce scaphandrier était mort à Istanbul asphyxié lors d'un accident de machine pendant la construction des quais. J'avais quelques orthodoxes, citoyens douteux, inscrits "portugais" sous divers prétextes fallacieux, qui sentaient la fraude. Ceux-ci s'avérèrent avoir été inscrits lors des gérances espagnoles moyennant finance et étaient difficile à éliminer, mais ils le furent finalement. Je ne tenais pas du tout à ce que, à cause de quelques rares brebis galeuses tout mon troupeau souffre.

Mais, comme je l'ai dit plus haut la loi était la loi et elle concernait toute ma colonie. Les difficultés allaient s'accentuant, les incidents aussi, certains très désagréables provoqués par des personnages ne pouvant souffrir qu'on leur refuse ce qu'elles demandaient, sans se demander si ces demandes étaient légales. Je ne les mentionnerai pas tous, me contentant de deux exemples.

Mon ami Peppo Negrin vint me voir un jour et me demanda un passeport. Il s'était marié, peu de temps auparavant, avec la fille du notable Moïse Cohen, devenu

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Tekinalp après la nouvelle loi sur les noms de famille. Je lui expliquai la situation et lui demandai de patienter car j'attendais des instructions de Lisbonne. Les instructions que je reçus étaient catégoriques et je ne savais à quel saint me vouer. J'étais consul et ne pouvais protéger ma colonie. Pourquoi étais-je consul alors ? J'essayai de faire comprendre aux ressortissants portugais combien je regrettai cette situation, combien je regrettai d'avoir accepté cette mission dans ces conditions. Je leur tins l'argumentaire suivant :

"Vous avez, lors de nos diverses réunions, suggéré que mon père ou moi-même sollicitions ce poste et lors de mon départ pour le Portugal pour occuper mon poste à la *Ford Lusitana* vous m'avez accompagné du vœux : 'Revenez-nous consul !' Je n'ai pas sollicité ce poste. Il m'a été imposé par les circonstances. Je ne l'ai accepté que pour vous aider, parce que le ministère n'avait pas l'intention d'envoyer un consul. Les conditions actuelles n'existaient pas lors de ma nomination. Celles-ci sont la résultante d'un nouveau décret et d'un concours de circonstances qui a retardé mon entrée en fonctions. Si j'étais entré en fonction plus tôt, vous auriez été nanti tous de nouveaux documents et ce décret n'aurait joué qu'à l'expiration de ceux-ci, comprenez-moi et aidez-moi par vos suggestions pour faire annuler ce décret."

Tout ceci tombait dans des oreilles de sourds, rares étaient ceux qui me comprenaient. De mon côté, je leur donnais raison car, si ventre affamé n'a pas d'oreilles, celui qui a besoin d'un document n'en a pas non plus et j'étais pour la circonstance le bouc émissaire, celui qui refusait de donner le document demandé.

Le premier incident pénible eut lieu avec lors de la visite de Monsieur Albert Saltiel, directeur général d'un charbonnage, et surtout 33ème dans la hiérarchie maçonnique. Il se présenta un jour chez moi comme un ami de mon père et après quelques banalités, en vint au but de sa visite qui était de me demander un passeport pour Peppo Negrin. Une fois de plus, j'expliquai la situation dans laquelle je me trouvai et mon impossibilité de le satisfaire. Ceci était dit de la façon la plus courtoise, tout en exprimant mes regrets. En réponse je reçus cette

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

phrase brutale : "Écoutez-moi, jeune homme, je ne sais combien de temps vous avez travaillé pour devenir consul. Mais moi, j'ai le bras très long et en sept jours je vous enterrerai". Je lui lançai : "Sortez avant que l'on ne vous mette dehors !" Il sortit sans demander son reste et croisant alors mon père il raconta l'incident. Mon père le remercia et lui dit : " Je suis fier de la conduite de mon fils. À sa place, je t'aurais cassé la tête". Sorti du consulat, Saltiel se rendit directement chez mon cousin Vitali Canetti, directeur général des sociétés d'assurances *Adriatica* et *Şark* , également 33ème dans la hiérarchie maçonnique, à qui il raconta honnêtement l'incident. Ce dernier lui fit comprendre combien il avait eu tort de se conduire de la sorte et lui donna des garanties sur mon caractère entier et scrupuleusement honnête. Il suggéra de se rendre avec lui chez moi pour demander des excuses. Puis, il me téléphona immédiatement pour m'annoncer que Mr. Albert Saltiel était chez lui et lui avait raconté l'incident, qu'il le regrettait et que si je voulais bien les recevoir, il l'accompagnerait afin qu'il me fasse ses excuses. Pour sa part, il ajouta encore qu'il ne voulait pas qu'entre deux membres de la communauté, il subsiste une brouille et que Saltiel devait absolument me demander pardon. Je lui répondis que je ne tenais pas à ce qu'il me demande pardon, que j'étais plus jeune que lui, et que ses regrets suffiraient. Il semble que ma réponse lui fit une excellente impression et il me le confirma par ces mots : "Je n'en attendais pas moins de toi, nous serons chez toi dans quelques minutes". Immédiatement, j'informa mon père de leur visite et lui suggéra de ne pas rester là, afin de ne pas ajouter à la gêne de Mr. Saltiel, ce qu'il accepta volontiers. En effet, quelques minutes plus tard, je reçus leur visite. Je fis les premiers pas en leur souhaitant la bienvenue. Mr. Saltiel était confus et bredouilla des excuses. Je réponds que l'incident est clos. Dans l'entretemps, mon domestique apporta les cafés et cela créa une diversion. On parla de tout sauf de l'incident. J'en profita enfin pour lui rappeler une rencontre précédente où, sur la suggestion d'un membre de la hiérarchie supérieure de la loge maçonnique, Mr. Constantin Dellagrammatica, qui tenait absolument à me voir faire partie de la loge, il m'avait dit que je devais rentrer les yeux fermés, sans poser de questions et prêt à me jeter sur ordre à la mer. Je lui avais

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

répondu à l'époque, c'était en 1930-1931, que je n'étais pas homme à faire quoi que ce soit les yeux fermés. Et me tournant vers Saltiel : "Si j'avais accepté de faire partie de votre loge dans ces conditions, vous seriez venu aujourd'hui m'ordonner, contre les instructions de mon ministère, d'émettre le passeport demandé ?" Ma question resta sans réponse et mon cousin m'interrogea des yeux, n'ayant aucune connaissance de ce qui s'était passé à cette occasion. J'ajoutai, que je n'étais pas quelqu'un à me soumettre à de pareils ordres. On parla encore de choses et d'autres et l'on se sépara content de part et d'autre d'avoir mis fin à l'incident. Avant de passer au second incident, je voudrais dire quelques mots de ma collaboration avec le Prof. Abraham Galante, qui joua un rôle dans le règlement de celui-ci.

Le Prof. Galante, professeur d'histoire à l'Université d'Istanbul, en sa qualité de membre correspondant de l'Académie des Sciences du Portugal, était venu me faire une visite de politesse à l'occasion de ma nomination. Cette visite qu'il supposait devoir être une visite protocolaire se termina seulement après deux heures d'entretien sur des sujets historiques et il me quitta en disant : "Je croyais visiter un consul et j'ai trouvé un collègue, à ma prochaine visite je vous porterai quelques uns de mes livres et d'ores et déjà je vous prie de les lire attentivement et d'essayer de répondre aux problèmes que je pose et n'ai pu résoudre." Effectivement, à quelques jours de là, il revînt et m'apporta deux de ses livres. Nous prîmes rendez-vous pour la semaine prochaine, ceci afin de me laisser le temps de les lire. Je lus ses livres et trouvais facilement la solution qu'il cherchait. Le problème provenait de son manque de connaissance des langues de la péninsule ibérique, le castillan et le portugais. Il fut tellement impressionné qu'il me dit que dorénavant il ne publierait aucun livre avant de m'avoir soumis son manuscrit. Il en résulta une collaboration qui dura quelques années. Il me fit cadeau de presque tous ses ouvrages, signés ou dédicacés.

Pour en revenir au second incident, celui-ci débuta durant une de ces visites et séances de travail. Le téléphone sonna : c'était Mr. Joseph Niégo, ancien directeur de l'école d'agriculture *Mikvé-Israél*, directeur

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

de la Caisse des Petits-Prêts et président de la loge Béné-Bérith, qui demande un rendez-vous. Je lui dis que j'étais tous les jours de 10 à 12 heures au Consulat et qu'il pouvait venir quand il lui plairait. "Non, je souhaiterais un rendez-vous particulier, l'après-midi à 17 heures à la sortie des bureaux." me répondit-il.

Nous convenons du mercredi à 17 heures. Le Prof. Galante qui avait suivi la conversation me mit en garde en me précisant : "Faîtes attention, c'est quelqu'un de pas commode." Il ajoute un terme que je n'oserai répéter, maintenant que tous les deux sont morts et parce que je ne serai pas en mesure de prouver ce que j'avance. Puis Galante me confia : "Je ne suis pas tranquille (*para bueno no es*), je viendrai vous voir jeudi matin pour connaître le but et le résultat de sa visite". L'attitude de Galante m'intrigua, sans toutefois m'impressionner, et j'essayai de lui tirer en vain plus de renseignements sur l'homme. Le mercredi, l'après-midi les heures du rendez-vous passaient et toujours pas de Niégo. Le consulat était alors situé dans un des salons du *Lausanne Palace* à Tepebaşı, où je logeai aussi. A 19 heures 30, je quittai l'hôtel pour me rendre à un dîner. Un peu avant de déboucher sur l'İstiklâl Caddesi, j'entendis quelqu'un dire : "Voilà le consul !" Je me retournai et aperçus Mr. Joseph Niégo en compagnie de Mr. David Pardo. Mr. Niégo m'interpella sévèrement, pour ne pas dire brutalement :

—" Je croyais que nous avions rendez-vous ?

— En effet, nous l'avions à 17 heures, à la sortie de vos bureaux ! Et il est actuellement 19 heures 30. Je regrette, je ne puis vous recevoir maintenant, je suis invité à un dîner, Vous serez toujours le bienvenu quand vous voudrez".

—"Qu'est-ce que cela veut dire 'Vous serez le bienvenu', je suis accompagné de Mr. Pardo".

—"Je le constate et vous répète que vous serez le bienvenu quand vous voudrez".

Il prononce alors quelques incongruités que je ne relevai pas et conclut par un : "J'ai l'honneur de vous saluer". Je me rendis à mon dîner plutôt mal en point et fus obligé de raconter l'incident. Il y avait là deux membres de la Béné-Bérith qui, après avoir entendu mon récit, se regardèrent d'une façon significative : ils

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

devaient en avoir entendu d'autres concernant Mr. Niégo. On me conseilla de ne pas m'en faire, que cela ne valait pas la peine, et que l'homme était coutumier de pareils incidents, qu'il s'imaginait être encore à *Mikvé-Israél* où il menait ses élèves à la trique, qu'il en faisait autant à la Béné-Bérith. Cela m'apaisa un peu, mais j'ignorai encore ce qui m'attendait. Le lendemain, je reçus la visite du Prof. Galanté à qui je contai l'événement de la veille. Sa réponse fut brève : "J'en étais sûr." Il me quitta en me disant qu'il avait rendez-vous avec le Dr. Marcus. Il ne se passa pas une demi-heure, qu'il revint pour me dire que le Dr. Marcus désirait me voir et me dit en riant qu'il était chargé de m'y conduire manu militari. Nous sourîmes tous deux de la blague et quittâmes le consulat pour rendre visite au Dr. Marcus. En route, Galante m'expliqua avoir relaté l'incident et que le Dr. Marcus désirait cette fois l'entendre de ma bouche. Le Dr. Marcus nous reçut avec sa gentillesse habituelle et, après nous avoir offert un café, me demanda de lui raconter les faits. Je lui en fis le récit et, une fois de plus, je constatai que les deux se regardaient d'une façon significative en accompagnant ces regards d'un commentaire en hébreu. Alors le Dr. Marcus me dit :

—"C'est vous l'homme mûr et lui le *delikanlı* (en turc *delikanlı* veut dire sang fou et tient lieu de "jeune homme".) Il faudra maintenant vous réconcilier et qu'il vous demande pardon pour son attitude incorrecte".

—"Je ne tiens pas à ce qu'il me demande pardon, je suis trop jeune pour qu'un homme de cet âge et occupant cette position me demande pardon, il suffira qu'il exprime des regrets, s'il en a" répondis-je.

Le Dr. Marcus proposa de nous inviter tous deux chez lui à prendre un café. J'acceptai la proposition à une condition, d'être le premier arrivé chez lui. Le Dr. Marcus et le Prof. Galante se regardèrent une fois de plus d'une façon significative et firent à nouveau un commentaire en hébreu. Le Dr. Marcus me remercia et me dit que ma susceptibilité serait sauvegardée, que j'étais brave et qu'il était fier de moi. Mais Mr. Niégo refusa l'invitation à deux afin de nous réconcilier et prit sa plus belle plume pour se plaindre de moi à mon ministère.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Je dois ajouter que Mr. Joseph Niégo avait encore une qualité devant le ministère des Affaires étrangères du Portugal : il avait été gérant ou *locum-tenens* du consulat général du Portugal à Istanbul durant la guerre 1914-18, après le départ du consul général Alfred de Mesquita, le Portugal étant en guerre avec la Turquie. Monsieur Alfred de Mesquita avait des relations très étroites avec la Béné-Bérith à Constantinople où il a fait une conférence au sujet des juifs portugais, de leur histoire, et de leur expulsion, conférence donnée le 3 janvier 1914. Il n'est pas déplacé de dire à cette occasion que Mr. de Mesquita, ainsi que l'indique son nom, devait appartenir à une de ces vieilles familles juives converties durant l'inquisition qui avait conservé souvenir et attraction pour le judaïsme. Mr. Niégo était, à cette époque, un des membres influents de la Béné-Bérith et par dessus le marché citoyen autrichien. C'était la personne la plus indiquée pour recevoir les archives du consulat et, ainsi que je l'appris plus tard, le mobilier. Durant ma longue carrière à Istanbul, j'ai été souvent interrogé, en conversations officielles avec les ambassadeurs du Portugal qui se sont succèdés à Ankara depuis 1940, sur l'existence d'un local immobilier appartenant à l'État, ceci sur base d'inscriptions existant au Ministère à Lisbonne. Mr. Niégo aurait été la seule personne capable de répondre à cette question. Les ambassadeurs n'ayant pas fait des recherches auprès du gouvernement turc, cette question est restée sans réponse à ce jour. Qui était Mr. David Pardo, pour lequel Mr. Niégo sollicitait un rendez-vous ? Mr. David Pardo était inscrit dans un des registres — le plus récent — on ne sait par qui, peut-être par Mr. Niégo lui-même — et son dossier ne comportait aucun document justifiant cette inscription. Il avouait lui-même avoir déserté l'armée bulgare et s'être réfugié à Istanbul. C'était un militant fougueux socialiste, d'un caractère agressif, tenant une boutique de matériel électrique dans la rue des Banques. Il n'était pas aimé dans son entourage et on lui donnait le sobriquet "d'anarchiste".

Malgré ceci, il exigeait même sous la menace d'avoir des documents portugais et mes instructions ne le permettaient pas. Nos entrevues finissaient toujours sur le mode aigre, raison pour laquelle je ne voulais plus

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

avoir à faire à lui, sachant à l'avance ce qui en résulterait. L'effet de la plainte de Mr. Niégo ne tarda pas à se faire sentir. Le Portugal n'ayant pas de représentation diplomatique en Turquie — l'ambassadeur du Portugal à Londres était également accrédité à Ankara, quant à mon consulat, il dépendait d'Athènes. Le consul général, mon supérieur hiérarchique, fut chargé de me consulter sur la teneur de cette plainte.

Ce dernier, Eduardo Rodrigues de Carvalho, saisit l'occasion au vol, supposant qu'il avait tous les atouts pour m'écarter. Il ne me connaissait pas, tout comme je ne le connaissais pas et normalement ne devait avoir aucune d'inimitié contre moi. Mais, curieuse coïncidence, il avait offert le consulat du Portugal à Istanbul à un homme d'affaires grec qui avait des intérêts en Turquie contre payement de 800 livres sterling et ma nomination était venue contrecarrer ses projets et lui faire perdre le bénéfice qu'il escomptait. Il m'avait pris en grippe et me faisait des misères en toutes occasions. Inquiet de ces menées, je demandai au ministère l'envoi d'un inspecteur consulaire aux fins de constater si j'avais contrevenu aux instructions reçues, si j'avais abusé de mes pouvoirs en quoi que ce soit — administrativement et pécuniairement — et surtout afin de décider sur la validité des inscriptions consulaires existantes. Le ministère n'ignorait pas mes ennuis, il était géré alors par le Prof. Dr. Antonio de Oliveira Salazar. J'avais eu la présence d'esprit d'envoyer copie de toute la correspondance échangée avec Athènes, de même que j'envoyais régulièrement des rapports économiques qui étaient appréciés, à ce que je sus plus tard. En réponse, je reçus un télégramme m'informant de l'arrivée d'un inspecteur consulaire. Quelques jours plus tard, je reçus la visite du ministre plénipotentiaire de première classe, le Dr. Jorge Rosa d'Oliveira, à qui je remis les clefs du consulat, qu'il refusa. Je lui exposai en toute franchise ma situation devant la colonie et mon supérieur à Athènes. Il me dit qu'il avait interrompu son inspection à l'ambassade de Londres pour venir inspecter Istanbul et par la même occasion Athènes. J'eu la chance de tomber sur une personne compréhensive et nous sympathisâmes tout de premier abord. Il s'attacha d'abord à créer une nouvelle organisation, commandant livres, registres et imprimés

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

sur le modèle qu'il indiquait. Nous étudiâmes par la suite chaque cas minutieusement, prenant des notes sur tous les cas qui demandaient un surplus d'informations. Par la suite, nous invitâmes individuellement tous les inscrits avec qui il prît personnellement contact. Il eut en général une bonne impression de la colonie, sauf de Mr. David Pardo qui, se comporta, comme à son habitude, comme un malotru. Les brebis galeuses ne réussirent pas à justifier leur inscription — par naissance à Lisbonne ou sur des navires portugais — et il fut décidé de les éliminer. Pour les autres, la nouvelle loi les mettait dans la même situation que les autres. Par mon insistance, j'arrivai à obtenir une inscription provisoire conditionnée, celle-ci ne constituait pas en effet une reconnaissance de la nationalité portugaise, mais cela me permettait de leur donner aide et protection, ceci après consultation avec le ministère à Lisbonne. Au bout d'une semaine nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, il me complimenta sur le travail que j'avais effectué et m'exprimant ses regrets pour cette malencontreuse loi.

Sa seconde inspection fut, comme indiqué plus haut, à Athènes. Là, les choses se gâtèrent et l'inspecteur consulaire fut obligé de dire au consul général, qu'après presque trente ans de carrière, il ferait bien d'aller à Istanbul apprendre comment devait être tenu un consulat. C'était verser de l'huile sur de feu. À partir de ce moment, le consul général devînt infernal, m'accusant de tous les délits possibles et imaginables, il alla même jusqu'à m'insulter. C'était vraiment trop ! Je lui écrivis une lettre où je lui disais, entre autres, que s'il avait été présent, je lui aurai demandé raison, les armes à la main. Il envoya la lettre au ministère espérant ainsi me causer du tort. L'effet qu'il attendait ne se réalisa pas. Au contraire, je reçus une lettre du ministère où l'on admettait que j'avais eu certainement des raisons pour écrire cette lettre et me priant dorénavant, dans le cadre de la hiérarchie ministérielle, de ne pas oublier qu'il était mon supérieur. En réponse, je demandai, afin de mettre fin à toutes ces histoires, qu'il soit chargé de l'inspection du consulat. Ceci me fut immédiatement accordé. C'était un grand succès pour moi, un débutant !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Je ne manquai pas, comme à mon habitude, de lui envoyer copie de la lettre où je demandais qu'il inspecte mon poste. Celle-ci et la réponse reçue du ministère accordant l'inspection le firent réfléchir et lui firent comprendre qu'il était sur un terrain mouvant et qu'il risquait gros dans cette aventure. Qui pouvait être ce jeune consul qui obtenait tout ce qu'il demandait du ministère et qui ne craignait pas de demander qu'il inspecte le poste que lui avait tellement dénigré? Au bout de quelques jours je reçus une lettre m'annonçant son arrivée. Mon accueil, sous mon toit, fut des plus cordiaux, à son grand étonnement. Il supposait que je l'aurais reçu, après tout ce qu'il m'avait fait, une trique à la main. Je lui dis qu'à partir du moment où il était chez moi, il était mon hôte et, qu'à ce titre, il était sacré. Il était ébranlé et ne savait plus quelle attitude adopter. Je lui tendis les clefs du consulat, tout comme je l'avais fait pour l'inspecteur consulaire. Il les refusa également et à ma grande surprise tomba à genoux pour me demander pardon. Je ne m'attendais pas à ce geste de la part de mon supérieur qui avait au moins deux fois mon âge. Nous étions pour diverses raisons tous deux émotionnés et pour un long moment incapables de rien faire. L'arrivée du café que je lui avais commandé fut une bonne diversion et après celui-ci nous décidâmes du programme à suivre pour son inspection qui s'attacha spécialement aux inscriptions qui furent trouvées régulières, comme tout le reste d'ailleurs. Contrairement à la précédente inspection qui dura une semaine, organisation incluse, celle-ci dura 45 jours. C'était un maître dans l'art de temporiser et pour la moindre des choses il demandait des instructions à Lisbonne, ceci afin de retarder le plus possible son départ d'Istanbul où il se trouvait comme un coq en pâte. Je l'avais présenté à ma famille et à mes amis qui le recevaient régulièrement à dîner et lors des réceptions, sans compter nos sorties et nos dîners en garçons dans les lieux sélects d'Istanbul. Son rapport fut des plus élogieux et il alla jusqu'à faire son mea culpa, reconnaissant honnêtement qu'il s'était trompé. Tout comme il aimait parler, il était prolixe dans ses écrits et son rapport avait l'aspect d'un livre d'histoire. Plus il avait dénigré autrefois, plus il tenait désormais à me rendre justice et, une fois de plus, il tomba à genoux pour se faire pardonner tout ce qu'il m'avait fait endurer.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

S'étant intéressé à fond à mes origines bibliques et portugaises, je devins "le Galiléen" dans l'intimité et lui s'attribua le nom de "Dom Paraninfo Desconsolado". L'inspection qu'il subit lui-même et les dénonciations de son personnel lui furent néfastes. Il retenait une partie des appointements de son personnel contre la nourriture qu'il les obligeait à prendre au consulat et Dieu sait encore ce que l'inspecteur consulaire avait trouvé de répréhensible dans sa gestion. Le fait est qu'il fût mis en disponibilité pour trois ans et qu'à la fin de ce délai, il fut envoyé en poste à Recife où il mourut.

Mes ennuis de ce côté avaient heureusement pris fin avec cette dernière inspection, par contre ils continuaient avec mes brebis galeuses qui ne cessaient de me harceler, tantôt avec des interventions dans le genre de celles que j'ai décrites plus haut, tantôt par des menaces, y compris de mort. Les nuages s'amoncelaient sur le ciel d'Europe avec l'attitude belliqueuse d'Hitler et les premiers réfugiés ne tardèrent pas à venir frapper à ma porte. Le problème était des plus complexes. Il s'agissait pour la plupart de juifs qui fuyaient le régime nazi et qui moyennant finance avaient obtenu des passeports portugais, ostensiblement faux, que je ne pouvais échanger contre de bons. Le ministère au courant des abus de certains consuls, la plupart honoraires, avait donné l'ordre de confisquer ces passeports. Au début, les porteurs de ces passeports juraient leur Grand Dieu qu'ils étaient portugais, régulièrement inscrits auprès des consulats qui avaient émis les passeports et que si j'avais le moindre doute je pouvais les consulter. La fraude était trop visible pour me prendre en défaut et, avec beaucoup de patience et surtout de bonté, je leur expliquais où étaient les défauts des documents dont ils étaient porteurs, les timbres fiscaux falsifiés, etc... etc.... J'étais obligé d'agir de la sorte s'agissant de réfugiés chargés de famille, ayant agi de la sorte pour sauver leur vie. Ma conscience ne me permettait pas d'agir autrement. Je ne retirais pas les passeports, mais ne les renouvelais non plus, leur conseillant de s'arranger pour ne pas venir sous une forme officielle au consulat, de n'avoir aucun démêlé ou querelle officielle qui m'obligerait à déclarer que j'étais en présence de faux. Ces malheureux faisaient toutes

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Universitäts- und Landesbibliothek Halle Zeitschriftl. Vorderer Orient

sortes d'offres afin de m'amadouer. Je les aidais de mon mieux en les aidant à reprendre leur nationalité d'origine ou à acquérir celle de *heimatloss*. La situation empirant de plus en plus, je décidai d'aller au Portugal afin d'essayer de d'obtenir l'annulation de la loi Armindo Monteiro. C'était le moment le plus critique de l'année 1938, les bruits de guerre circulaient partout et il ne fallait pas perdre de temps. Je quitte Istanbul par le *Simplon-Orient-Express* en compagnie du ministre de Danemark et de son épouse, des amis que j'ai eu l'occasion d'obliger en leur rendant des services durant leur séjour à Istanbul en mission officielle. Ils quittaient le pays au terme de leur mission. Notre convoi fut arrêté à Trieste, où le Duce était en train de faire un discours belliqueux, menaçant les Alliés des ses millions de baïonnettes italiennes. Les Italiens âgés pleuraient et ne se gênaient nullement pour nous dire que le Duce se trompait, que l'Italien n'est pas un guerrier mais un homme pacifique, que ceci n'apporterait que du malheur à l'Italie qui n'avait de revendication sur aucun territoire. Les jeunes exultaient, un grand nombre portait en uniforme noir, bottés, le poignard à la ceinture, ils interrompaient le discours par des "Viva" et des "Duce" enthousiastes. Il y avait de l'électricité dans l'air, les Italiens étaient partagés : d'un côté de la joie et de l'autre la tristesse, ceci dans un ordre parfait. Le ministre du Danemark, très impressionné par cette atmosphère, fit alors une petite crise cardiaque. Il nous fallait de toute urgence un médecin. Je m'adressai au commandant militaire de la gare, un médecin accourut dans l'espace de quelques minutes. Ce dernier nous donna une ordonnance et quelques minutes après j'eu une voiture et quatre motocyclistes qui m'amenèrent d'urgence à la pharmacie et me ramenèrent à la gare. L'organisation était parfaite et grâce à cette efficacité, le malade fut soulagé et apte à continuer le voyage. Durant tout le temps que nous avions passé à la gare de Trieste nous avions été l'objet des attentions de l'autorité, aux petits soins pour nous. Le ministre Carl Wandel ne savait comment me remercier et déclara avec sa femme que depuis qu'ils m'avaient rencontré à Istanbul, j'avais été leur bon génie. Je devais cette qualification à mes connaissances en langues étrangères et aussi à mon caractère qui me conduisait à m'adresser toujours à la plus haute autorité, tandis que

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

son personnel à Istanbul avait l'habitude d'entrer par les portes de service. Le voyage continua sans encombre jusqu'à Paris où je séjournerai quelques jours avant de continuer mon voyage vers Lisbonne.

Arrivé à Paris, disposant de loisirs, et après avoir réglé quelques commissions, je décidai de rendre visite au grand rabbin de la communauté séfarade, le Dr. Nissim Ovadia, avec qui j'avais entretenu une correspondance, comme avec les chefs de presque toutes les communautés juives du monde entier à partir de 1936, à l'occasion des cinq cent ans de la naissance de mon ancêtre Don Isaac. Le Prof. Abraham Galante et un de ses collègues m'avaient suggéré d'écrire à toutes les communautés juives afin de leur annoncer l'événement et leur demander ce qu'elles comptaient faire pour le commémorer.

Arrivé chez le grand rabbin, je me fis annoncer et immédiatement deux personnes vinrent me tenir compagnie, me priant d'attendre quelques minutes, son éminence le grand rabbin étant en effet en train de juger, avec le Beth-Din, un cas de divorce. Effectivement, quelques minutes plus tard, on vint nous annoncer que le grand rabbin m'attendait. Ici se place un quiproquo dû à l'idée que l'on se fait de quelqu'un par ses écrits. Le grand rabbin m'attendait à la porte de son bureau et en me voyant venir vers lui me dit :

—"Excusez-moi, Monsieur, je ne pourrai vous recevoir aujourd'hui car j'ai rendez-vous avec le consul de Portugal à Istanbul".

—"Le consul de Portugal, c'est moi".

—"Comment ? C'est vous la personne avec qui j'ai entretenu une correspondance ? Je croyais avoir à faire avec un monsieur à barbe blanche."

Nous rîmes tous deux de sa méprise et entamâmes une conversation sur la situation des juifs d'Europe. Il me parla de certains cas précis de réfugiés qui séjournaient à Paris et qu'il fallait aider, sinon pécuniairement, pour certains, mais surtout par des conseils sur la voie à suivre pour se mettre définitivement à l'abri. De fil en aiguille, il me demanda d'intervenir auprès du gouvernement portugais afin qu'il ouvre l'Angola à l'émigration des

juifs d'Europe. Ma réponse était que je n'étais qu'un fonctionnaire consulaire et que je n'avais pas autorité pour faire une demande pareille puisque je ne représente pas le judaïsme mondial mais que, s'il voulait bien m'adjoindre deux délégués ayant autorité pour le faire, je ferai le nécessaire pour les aider. Il s'étonna :

—"Comment? Vous n'avez pas autorité pour faire cette demande ? Que faites-vous de votre nom illustre ? De vos obligations ancestrales envers le judaïsme ? Vos ancêtres n'ont fait que cela toutes les fois que le judaïsme a été en danger. C'est le moment de prendre vos responsabilités et d'assurer un refuge à vos frères en détresse. C'est la main de Dieu qui vous a amené à me visiter aujourd'hui. C'est votre mission, allez de l'avant, vous réussirez !"

Cette idée lui était venue lorsque je lui avais confié que j'allais au Portugal pour essayer de changer la loi restrictive pour les Portugais nés à l'étranger à la deuxième génération, vu le danger imminent de guerre qui se profilait en Europe. Je n'avais qu'à m'exécuter et à promettre que je ferai de mon mieux. Il ne me lâcha de toute la journée et le soir, il organisa une réunion où étaient présents bon nombre de réfugiés, dont certains juifs d'origine portugaise ayant quitté Vienne. Paris représentait un havre de paix à cette époque, néanmoins je m'intéressais à leur cas et émis certains conseils, à la grande satisfaction de Son Éminence le grand rabbin qui croyait voir en moi un futur Don Isaac.

Ici, je voudrais laisser un instant Paris et ouvrir une parenthèse à propos du déroulement à Istanbul des commémorations du cinq centième anniversaire de la naissance de Don Isaac. Tout comme je l'avais fait pour les autres communautés, je posais également la question au grand rabbinat à Istanbul qui n'avait qu'un locum-tenens en la personne du révérend Raphaël Saban. On me promit une réponse rapide et, ayant laisser passer quelques temps, un beau jour je me rendis au grand rabbinat où je tombais en pleine séance du comité de gestion de la communauté, sous la présidence de Mr. S. Altabev. Durant de très longues minutes, je fus auditeur involontaire de leur discussion sur le sujet qui les préoccupait. Je profitais d'une pause pour leur dire : "j'ai

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

été auditeur involontaire de votre discussion. Si ce problème s'était posé dans ma communauté, je suis sûr qu'il aurait été résolu de la façon suivante" et je poursuivais en indiquant comment je m'y serais pris. A quarante-six ans d'intervalle, je ne me souviens plus ni du problème qui les préoccupait, ni de la solution que je leur avais indiquée, mais la réaction fut immédiate. Certains s'exclamèrent : "Qui est ce monsieur et pourquoi ne travaille-t-il pas avec nous ? Il est très au courant des affaires communautaires et sa place est parmi nous". Mr. Altabev fit les présentations et ajouta que si je n'étais pas parmi eux, ce n'étais pas de ma faute et faute d'avoir voulu. La phrase était lourde de sous-entendus et provenait d'un honnête homme, respectable et respecté de tous ceux qui le connaissaient. Elle fit sensation et on demanda des explications qu'il donna en relevant mon volontariat à la commission des Troncs de l'Hôpital Or-Ahaim, sans toutefois parler de mes démêlés avec le président, le Dr. Isaac Karako, à la suite de son entêtement à prétendre que l'hôpital était exclusivement réservés aux natifs d'Istanbul, après mes efforts pour faire participer à l'œuvre l'élément ashkénaze d'Istanbul. J'ajoutai quelques mots sur mon offre de collaborer, à la suite de son appel, avec le président du comité laïque du grand rabbinat et de la Béné-Bérith, Mr. Marcel Franco, qui m'avait offert d'être son "alter ego" et n'avait pas fait usage de mes services. Par coïncidence, Mr. Marcel Franco était au téléphone à ce moment, et on lui dit que j'étais présent et qu'il devait absolument me rencontrer. Nous prîmes rendez-vous pour le même jour à 16 heures à la loge Béné-Bérith et Mr. Reisner, président de la Communauté ashkénaze, vînt me chercher chez moi. Le rendez-vous eut lieu et Mr. Reisner demanda à Mr. Marcel Franco pourquoi je n'avais pas été sollicité pour faire partie de la Béné-Bérith et pourquoi il n'avait pas fait usage de mes services après les avoir sollicités ? Il répondit qu'il avait été très occupé et qu'il n'était jamais trop tard pour bien faire et que nous pouvions immédiatement sans retard régler les deux questions. Je demandais à savoir si le Béné-Bérith, qui était une loge, était une association secrète ? Si, oui, je ne pouvais faire partie étant donné que j'avais signé un compromis d'honneur, en tant que fonctionnaire, de ne faire partie d'aucune société secrète. La réponse de Mr. Franco fut oui

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

et celle de Mr. Reisner non. Devant cette contradiction dans les réponse, je les priais de se mettre d'accord avant que je puisse leur dire si je pouvais faire partie de cette institution. Tous les deux restant sur leurs positions, j'optais, dans le doute pour la négative. Mr. Franco dit alors que dehors ou dedans j'étais des leurs. Quant à ma collaboration pour les affaires communautaires, Mr. Franco m'invita à le suivre à la réunion des divers comités au grand rabbinat. Nous arrivâmes en même temps que divers groupes de membres de ces comités qui dirent : "Marcel, tu t'es assuré la collaboration de Monsieur, maintenant les choses vont marcher". À ces mots, Mr. Franco devînt blême et je compris que rien ne sortirait de cette rencontre. La même chose fut répétée durant notre visite aux divers comités et commissions. Et ainsi s'achevèrent mes visites qui, pour tout résultat, n'eurent que celui de m'indiquer la date à laquelle la communauté séfarade d'Istanbul comptait commémorer le cinq centième anniversaire de la naissance de Don Isaac. Il fut décidé de le célébrer durant la fête de Chavouoth, eu égard à ses qualités de commentateur des Saintes Écritures. (16 mai 1937). Il y eut trois commémorations : celle de la Communauté ashkénaze dans leur temple de Yüksek Kaldırım ; celle de la communauté séfarade à Névé-Chalom et celle de la Béné-Bérith dans son local de la rue Minaret.

Durant cette commémoration, Mr. Niégo devait m'adresser un discours de bienvenu et un autre, durant la conférence, écrite par le Dr. Marcus, qu'il devait lire. Il se déroba à ses deux obligations au grand regret des membres de la Béné-Bérith qui se demandaient ce que je ferai. Aussitôt la lecture de la conférence terminée, je me précipitai pour le féliciter, sans lui laisser le temps de s'esquiver, et ainsi mis les rieurs de mon côté. J'eus l'occasion une dernière fois d'avoir à faire avec lui. À cause de sa nationalité, il quitta durant la seconde guerre mondiale la Turquie et revînt après la guerre. Je le rencontrai dans un tramway et savais qu'il était presque aveugle. D'ailleurs, il priait tout le temps le receveur de le faire descendre à l'arrêt FİAT à Taksim. Arrivés à l'arrêt, je lui pris par le bras et l'aidai à descendre et le conduisis jusqu'au trottoir d'en face. Il me remercia et me demanda

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

qui j'étais. Je laissai sa question sans réponse afin de ne pas l'embarrasser.

Mon voyage de Paris à Lisbonne fut plein d'imprévus. Au consulat de Paris, on m'informait que je ne pourrais quitter Paris pour le Portugal sans une autorisation de la préfecture de police. Après avoir fait la queue pendant plus d'une heure j'arrivai au guichet où l'on m'annonça, vu ma qualité de consul, qu'ils n'étaient pas compétents et que je devais m'adresser au Quai d'Orsay où on me l'accorderait immédiatement, vu que j'avais pour moi "toutes les herbes de la Saint Jean" (qualité officielle dans leur langage). J'eus mon autorisation et de plus une autre, donnée par le Préfet des Pyrénées. À la frontière franco-espagnole montèrent une soixantaine de sœurs qui se rendaient d'un couvent français à un couvent portugais. Une des sœurs n'avait pas de visa espagnol et devait rentrer en France pour l'obtenir. La supérieure s'étant rendue compte que j'étais "persona grata" auprès du commandant me demanda d'intervenir. Mon intervention n'eut pas de succès, car la veille on avait découvert qu'une sœur avait dissimulé sur elle le plan des défenses espagnoles. Le commandant ne voulait pas prendre de responsabilité. Je payai le retour de deux sœurs en France, les frais de visas et de quoi subsister jusqu'à leur retour. J'appris ainsi qu'elles avaient quitté... (*ici manque une page du manuscrit*).

Un travail très ardu m'attendait au Portugal : je devais, comme je l'avais indiqué à Son Éminence le grand rabbin Nissim Ovadia, m'occuper de faire abolir la loi Armindo Monteiro et tenir la promesse que j'avais dû faire, d'obtenir l'ouverture de l'Angola à l'émigration des juifs d'Europe. Ma première visite fut pour le ministère des Affaires étrangères où je fus reçu par le directeur général des Affaires Politiques, l'ambassadeur Francisco de Calheiros e Menezes, qui me déclara que ceci n'était pas de sa compétence, que la loi était la loi et qu'il n'y avait rien à faire. Je lui répondis que je m'étais adressé en premier lieu au ministère des Affaires étrangères par respect du protocole, qu'il y avait des instances supérieures et que je n'avais pas voulu franchir les bornes. Sa réponse me combla de joie. Il me dit tout simplement : "Franchissez, mon ami!" et ceci avec un

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

grand sourire. Nous devions par la suite devenir de grands amis à Istanbul.

Sans perdre de temps, je sollicitai une audience du président de la République, le Maréchal Oscar de Fragoso Carmona, qui me reçut sur le pas de la porte de son cabinet. Il avait été très impressionné par mon nom et ses premiers mots avec ceux de bienvenue fut d'exprimer sa joie de se trouver en présence d'un membre de cette illustre famille et que mon nom était une "clé d'or" au Portugal. Le Commandant Jaime Attias, son ami et secrétaire général de la Présidence, m'avait recommandé d'attendre d'être interrogé et de ne pas exposer d'emblée le but de ma visite. Ce que je fis. L'atmosphère déjà amicale se réchauffa de plus en plus. Le président m'interrogea sur ma famille, sur le nombre de Portugais ayant gardé la nationalité à Salonique, sur les noms portugais existant encore en Orient, etc... etc... Avec un sourire malicieux il me demanda : "Vous avez été surpris en me voyant, pourquoi ?" Je lui avouais que mon père et lui se ressemblaient comme deux goutte d'eau et que je n'avais pu retenir ma surprise. C'était un fin observateur et ma surprise ne lui avait pas échappé. Il finit par me demander le but de ma visite. Je lui répondais que je venais faire d'abord une visite de courtoisie et solliciter son appui en faveur des Portugais à l'étranger qui étaient en danger à cause de la Loi Armindo Monteiro qui limitait la reconnaissance de la nationalité portugaise et demandait une enquête pour tout citoyen portugais né à l'étranger à la deuxième génération. Or, nos compatriotes en Orient, par vents et marées, étaient restés portugais grâce à une législation très libérale qui l'avait permise et aussi grâce à certains appuis. Sa réaction fut immédiate, trouvant cette loi déplacée et ajoutant que le Portugal avait des obligations envers ces citoyens qui avec tant de constance étaient restés portugais et avaient foi au Portugal. Nous étions à la veille d'une guerre et d'après cette loi j'étais dans l'impossibilité de donner aide et assistance consulaire à ma colonie à Istanbul. Ceci amena la conversation sur la situation des juifs en Europe centrale et je profitais de l'occasion pour lui soumettre le vœu de Son Éminence Nissim Ovadia. Tout comme dans le premier cas, il réagit favorablement et me dit qu'il en faisait son affaire et qu'il étudier ait la question, que de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

mon côté, je pouvais lui faire des suggestions en étudiant de mon côté le problème avec les membres de la communauté de Lisbonne, vu qu'il y avait eu déjà au Parlement, il y a très longtemps de ceci, une proposition dans ce sens. Sans perdre de temps, il pria le commandant Jaime Attias de demander audience pour moi auprès du Premier Ministre, le Prof. Dr. Antonio de Oliveira Salazar. L'audience fut accordée et fixée à quelques jours de là. L'entrevue prit fin sur des aménités, il me donna l'accolade à la portugaise et me chargea avec ses salutations de dire à mon père que le président de la République était très content de son fils et qu'il le considérait digne de ses ancêtres. C'était on ne peut plus élogieux pour moi et avec cette visite je venais de placer des jalons pour la réussite de mes deux entreprises. Le commandant Attias m'attendait à la sortie du cabinet présidentiel. Je lui fis un exposé succinct de l'entrevue et de ce que j'avais obtenu. Il fut très content et augura le succès de ces entreprises. À quelques jours de là, je fus reçu par le premier ministre Salazar à qui j'exposais la situation dans ses moindres détails. Sa réaction première fut que, contre la loi, il n'y avait rien à faire. Je répondais qu'avec cette loi je n'étais pas non plus portugais. Il réagit immédiatement pour protester et me dire :

— "Comment vous n'êtes pas portugais ? Votre nom passe dans toutes pages de l'histoire du Portugal. Vous appartenez à la noblesse portugaise!

— Et que doit faire le malheureux dont le nom ne reste pas dans l'histoire" ? Est-il moins portugais pour cela ?

— Vous avez raison et vous avez fait triomphé votre cause!".

Je demandais l'abolition de la loi. Il me répondit que ceci viendrait en son temps. Que devais-je faire ? Je ne pouvais rentrer sans l'abolition de cette loi. Que répondrais-je à mes administrés ?

— "Vous allez rentrer, car j'ai besoin de vous à Istanbul et pas ici et je vous donne, avec ma promesse que cette affaire sera traitée avec justice dans le sens que vous demandez, l'autorisation à donner aide et protection à vos administrés en vous recommandant de bien faire attention, de le faire à bon escient et de ne pas nous

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

embarquer dans des situations qui pourraient être embarrassantes plus tard."

Le premier ministre Salazar venait de me donner un blanc-seing, confirmé plus tard par le ministère des Affaires étrangères. C'était une grande victoire à la veille de la conflagration mondiale qui se préparait. Ceci fit grand bruit au Portugal tant par l'ampleur de ce que je venais d'obtenir que par l'identité de celui qui l'avait obtenu. Des milliers de personnes allaient bénéficier de cette mesure en comptant ceux qui se trouveraient menacés par les invasions allemandes et qui se réfugieraient au Portugal.

Si cette question fut relativement facile à résoudre, l'autre, l'obtention de l'ouverture de l'Angola à l'émigration des juifs, quoique ayant la sympathie de ceux qui pouvaient l'accorder, me prît trois mois pour la mener à bonne fin. Elle avait déjà eu un précédent et alors c'était mon ami Wolf Terló qui était le demandeur. Grâce à sa collaboration on exhuma cette vieille cause et dans l'après-midi du jour de Simha-Thora de l'année 1938 je fus invité à la présidence de la République où le Président Carmona me remit le dossier contenant les conditions qui permettaient cette émigration en masse. Le président, tout heureux du succès de l'entreprise, m'énuméra succinctement les conditions, qui étaient très favorables. Chaque famille devait avoir un capital de cinq livres sterling pour subvenir à ses besoins initiaux, l'autorité ferait le nécessaire pour le logement, la nourriture, les écoles pour les enfants, les outils nécessaires agricoles et autres. Les hommes valides travailleraient au relèvement du pays. Aucune obligation de naturalisation, de service militaire. Ceci était accordé par l'autorité, consciente que les émigrés juifs, avec leur savoir-faire, élèveraient le niveau du pays. Nous jubilions tous les deux et tous deux nous avions les larmes aux yeux. Le Portugal, en la personne de son président, venait de donner un exemple de ce que serait son attitude envers les juifs dans la catastrophe qui se préparait. Je pris congé et, une fois de plus, le président me donna l'accolade en me souhaitant bon voyage et m'invitant à faire bon usage de ce qu'il venait de m'accorder. Arrivé à mon hôtel, je fus informé que deux personnes

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

m'attendaient. Il s'agissait de deux délégués de la communauté juive venus me chercher pour me conduire au Temple où m'attendait la congrégation pour célébrer Simha-Tora et fêter mon retour. La présidence avait en effet informé la communauté juive de ce que je venais de recevoir des mains du président de la République, et celle-ci voulait m'exprimer sa gratitude.

De ma vie je n'avais vu un spectacle pareil. Tous savaient qui l'on attendait avant de commencer le service religieux. À mon arrivée, plusieurs se précipitèrent pour me manifester leur joie et reconnaissance, le président de la communauté, le Prof. Dr. Moshe Bensabat Amzalak, entouré du *gabay* et des notables, me reçut à l'entrée de la synagogue et me donna l'accolade en me souhaitant la bienvenue et les autres en firent autant. Toute l'assemblée était debout. On me fit asseoir et le président monta à la *Teva* (tribune) pour un court discours de circonstance. Il commença par me présenter, parla de mes ancêtres et finit par conclure qu'à cinq siècles d'intervalle l'histoire se répétait. Un descendant de Don Isaac, venait de prendre la relève et venait d'obtenir l'autorisation d'émigration en Angola des juifs persécutés d'Europe centrale, suivant ainsi la tradition familiale de se manifester toutes les fois que le judaïsme était en danger. Je fus invité à prendre parole et à expliquer à l'assemblée mon initiative. J'en profitais pour rendre hommage au grand rabbin séfarade de Paris, Son Éminence Nissim Ovadia, qui m'avait suggéré cette initiative et à Son Excellence le président de la République, qui l'avait appuyé et à Son Excellence premier ministre, qui l'avait réalisé, sans oublier les conseils reçus de mon vieil ami Wolf Terlò, présent à la cérémonie. Sur ce, on commença la cérémonie religieuse et je fus la personnalité honorée de cette cérémonie, une sorte de fiancé de la Thora. À l'issue des prières, on sortit tous les *sepharim* (les rouleaux de la Loi) et l'on m'accorda le *sepher richon* (le premier rouleau) pour toute la durée de la cérémonie. À chaque tour, les porteurs des autres *sepharim* changeaient. Face à moi se plaça le doyen de la communauté, un vieillard de 90 ans, soutenu des deux côtés par deux notables. Ces derniers me tournaient le dos, tandis que le doyen, Mr. Levy, marchait à reculons devant moi. Je ne me souviens plus du nombre

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

de *sepharim* et du nombre de tours effectués de cette façon. Il y en plus de douze. Tous se précipitaient pour embrasser les rouleaux de la loi, mon *talet* (châle de prière), ma main et même les basques de ma jaquette à taille. Il y avait dans l'assemblée beaucoup de réfugiés, pour la plupart des ashkénazes, c'étaient les plus empressés et plusieurs pleuraient de joie et me regardaient avec adoration. Je sortis exténué de cette cérémonie et il me fallut la force de ma jeunesse pour accepter de terminer cette journée mémorable en participant au grand dîner qu'offrait en mon honneur le président Amzalak. Je compris ce jour comment étaient nées certaines religions, grâce à l'influence d'hommes et d'événements rapportés beaucoup plus tard et qu'aujourd'hui nous considérons des légendes.

À quarante-cinq années d'intervalle, je ne puis effacer de ma mémoire cette journée mémorable, ainsi que les manifestations de ferveur des présents à cette fête de Simha-Tora de l'année 1938. Par la suite, j'ai assisté, afin de perpétuer ce souvenir, à plus d'une fête de Simha-Tora, mais ce n'était pas la même chose. Si l'atmosphère de Lisbonne était comparable à l'atmosphère de ferveur de Salonique, celle d'Istanbul laissait beaucoup à désirer. J'expliquai au grand rabbin d'Istanbul ce que représentait cette fête pour moi et, malheureusement, je le dis avec regret, je ne rencontrais pas l'intérêt que j'espérais. Dans ces conditions, je préférai ne pas y assister et me contenter de la cérémonie retransmise par la radio en Israël.

Nous nous plaignons du manque d'intérêt de la jeunesse pour le judaïsme, nous critiquons ceux qui s'assimilent, mais nous oublions et les responsables plus que les autres oublient qu'il sont responsables de cet état de choses. Tant que le matérialisme régnera en maître à la synagogue et parmi les religieux et non religieux responsables de la communauté juive on ne peut s'attendre à autre chose. C'est avec regret que j'écris ces phrases, mais c'est la pure vérité.

Il s'agissait maintenant de profiter de cette aubaine et de remettre toute cette documentation au grand rabbin de Paris qui devait la faire appliquer par les

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

organisations ad hoc. J'arrivai à Paris un soir, par une pluie battante, et après avoir laissé mon bagage à l'hôtel *Bergère*, j'essayai d'entrer en contact avec le grand rabbin. Ce dernier était absent, présidant une cérémonie au Club des Saloniciens. Je m'y rendis et trouvai Son Éminence qui assistait à la conférence d'un *chaliah* qui, avec une prémonition extraordinaire, faisait un exposé de ce qui arriverait aux juifs de France. Porteur d'un passeport officiel de service indiquant mes qualité, je ne pouvais me trouver dans ce milieu en cas de descente de la police. Je quittais la salle. Aussitôt deux cerbères m'entourèrent pour me demander pourquoi j'avais quitté la salle. Je leur indiquai les raisons et les priai d'informer Son Éminence que j'attendrai la fin de la conférence dehors. Après une longue discussion, on accepta mon point de vue et l'on passa à la collecte des fonds. Nous devions nous réunir en petit comité et il nous fallait un local. Un des membres était propriétaire d'un café et nous offrit son hospitalité. Nous nous réunîmes à rideaux fermés et ainsi j'eus l'occasion de leur expliquer dans les grandes lignes ce que j'avais obtenu du gouvernement portugais. L'enthousiasme était à son comble et l'on m'offrit d'organiser une réception en mon honneur au Club des Saloniciens. J'eus le grand tort, et c'était aussi une grande faute de ma part, de refuser. J'étais jeune et j'étais encore sous l'impression de l'affront qui m'avait été fait en me refusant l'entrée en décembre 1933, lorsque je ne cherchais qu'à voir des personnes de ma bonne ville de Salonique. Je leur racontais ce que l'on m'avait fait en cette occasion et ajoutai que je ne pouvais leur accorder l'honneur de me recevoir officiellement. Ils étaient confus et ne savaient comment s'excuser. Naturellement, à cette époque j'étais un inconnu pour eux et certainement ils m'avaient pris pour un quémandeur et maintenant ils voulaient recevoir le consul de Portugal qui était l'homme du jour. De mon refus, le seul satisfait était Son Éminence le grand rabbin, qui n'était pas content de leur attitude à son égard et qui pensait que je leur avais donné une bonne leçon. Ce ne fut, malheureusement pas ma seule faute en cette occasion.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Maître Emmanuel Salem, notre grand avocat salonicien et ami de mon père, après mon refus d'être reçu officiellement au Club des Saloniciens demanda à me voir. Je lui répondis que j'étais visible à mon hôtel et que je l'attendrai à l'heure qui lui conviendrait. Il insista afin que j'aille le voir. Je refusai, ce fut ma seconde faute et peut-être ma plus grande. Je devais au vétéran et ami de mon père de me déplacer. Mais, comme déjà dit, j'étais jeune et sous l'influence de l'affront que l'on m'avait fait. Je supposais avec raison qu'il insisterait sur la réception que l'on voulait donner en mon honneur et je n'en voulais pas ! Il me demanda comment était mon père et me chargea de ses amitiés pour lui.

Ma troisième et dernière faute fut, après avoir travaillé presque une semaine avec le Comité qui devait accompagner Son Éminence le Grand Rabbin à Londres, de refuser de faire partie de ce Comité. Ce refus fut motivé pour deux raisons matérielles : j'étais au bout de mes ressources en devises et mes parents étaient inquiets de me voir rentrer un moment plus tôt, mon absence avait trop duré et nos affaires me réclamaient à Istanbul. Je ne me souviens plus de tous ceux qui devaient faire partie de ce comité, sauf de Maître Mitrani, ceci à cause de la similitude de nom avec mon beau-frère, Nissim I. Mitrani. J'ignore aussi à quelle haute instance juive ils s'adressèrent à Londres, mais je fus informé plus tard que cette instance avait refusé cette immigration, prétextant qu'elle ne pouvait autoriser et aider l'immigration qu'en direction de la Palestine. Je n'étais pas le seul à commettre des fautes. Cette haute instance juive, bien qu'elle ne fût certainement pas composée de jeunes inexpérimentés comme moi, avait raté l'occasion de sauver quelques dizaines de milliers de juifs, si ce n'est plus ! Je ne tiens pas à exagérer et non plus à supposer que ma présence aurait changé la décision. Si ces mémoires sont publiées, l'histoire jugera. C'est vraiment malheureux que cette haute instance juive qui siégeait à Londres ne fut pas du même avis que le *chaliah* qui, à cette époque avait eu une vision prophétique de ce qui allait arriver. Après tant d'années, je ne me souviens plus de son nom et la seule chose dont je me souvienne est qu'il portait un nom illustre dans la littérature yiddish et qu'il était le fils d'un écrivain célèbre. Mon retour à

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Istanbul se passa sans encombre et ma colonie fut heureuse d'apprendre les bonnes nouvelles que j'apportais.

Ici, je dois relater un drôle d'événement qui prend place à la suite de mes démêlés avec Mr. Albert Saltiel, à cause de Pepo Négrin. Un beau matin, on m'annonça la visite de Mr. Nessim Négrin, banquier, père du précédent. Je le fis entrer, il venait, supporté par deux béquilles, un pied dans le plâtre. Je lui offris un siège et lui pris ses béquilles. Et il se jeta à mes pieds et me dit : "Je vous demande mille fois pardon, je vous ai méconnu et mal jugé, vous avez sauvé mon fils malgré tous les ennuis que nous vous avons causés". J'eu toutes les peines du monde à le relever et à le faire taire. Il n'en finissait plus de faire son mea culpa. C'était la troisième fois qu'il m'était donné de supporter ce spectacle et c'était toutes les fois le fait des personnes âgées. D'autres auraient peut-être été contents d'être l'objet d'une telle manifestation de reconnaissance et de repentir. Moi, j'étais gêné et ne savais que faire. Les émotions que je ressentais tous les jours à la vue des réfugiés qui venaient demander aide et assistance avaient mis mes nerfs à fleur de peau et cette émotion supplémentaire était de trop dans l'état où j'étais.

La guerre n'était pas encore déclarée, mais les restrictions contre les juifs étaient appliquées un peu partout. Chaque jour m'apportait sa fournée. Heureusement, les routes étaient encore libres et mes collègues italiens, français et anglais avaient accepté d'accorder des visas sur la base des miens. Cette combinaison sauva des milliers de personnes qui purent atteindre le Portugal et émigrer aux États-Unis. De toute l'Europe, un million cinq cents mille réfugiés passèrent à travers le Portugal, beaucoup d'entre eux y demeurèrent jusqu'à la fin des hostilités et nombreux furent ceux qui furent naturalisés. Ceux qui arrivèrent à travers la Turquie furent tellement nombreux que le président du Comité de secours aux réfugiés m'écrivit d'arrêter dans la mesure du possible l'envoi des personnes démunies de moyens, eux-mêmes étant à court de fonds pour les héberger et les nourrir. C'était impossible d'arrêter le mouvement, tout ce que je pouvais faire était de leur recommander d'essayer de s'arrêter en route, en Espagne,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

ou ailleurs. À la déclaration de la guerre, les choses se compliquèrent, les visas furent soumis à une autorisation préalable, d'une façon générale généreusement accordée. La collaboration des collègues alliés devenait de plus en plus étroite. Le représentant du Saint-Siège à Istanbul, Monseigneur Angelo Roncalli, qui devait devenir plus tard le Pape Jean XXIII, se distinguait par l'aide qu'il apportait en délivrant des actes de baptême à des juifs en danger. Il fut l'ange de cette période et nos relations furent des plus étroites. La pression allemande s'accentuait de plus en plus, les réfugiés venaient en masse en provenance de Bulgarie, qui les refoulait par voie de terre vers la Turquie. Certains, refoulés de Turquie, les mêmes qui avaient été refoulés de Bulgarie, étaient reçus — façon de parler — à coups de fusils et souvent blessés. J'eus l'occasion d'en soigner quelques uns blessés légèrement. J'en reparlerai à l'occasion. Après ces actes inhumains, la Turquie accepta tout ce qui venait de Bulgarie et les hébergea provisoirement à Edirne et plus tard ils furent acheminés vers le consulat du Portugal à Istanbul, qui s'était acquit la renommée d'aider tout le monde à quitter décemment la Turquie.

Je reviendrai sur ce sujet après avoir exposé le cas d'un de mes concitoyens, agent d'assurances, qui rentrait en Turquie après un long séjour dans un pays de l'Axe d'où l'on expulsait les juifs. Il m'était apparenté par son mariage avec une cousine au second degré, du côté de ma mère. Tous ses parents résidaient en Turquie. En lui renouvelant son passeport, expédié par la poste, je lui avais recommandé de ne pas venir directement du pays où il se trouvait et de faire un détour afin de ne pas se retrouver dans la catégorie de "réfugié", ce qui entraînerait son expulsion. Pressé par les événements et aussi par la peur, il ne m'écouta pas. J'ignorais même son arrivée, lorsqu'un après-midi on vînt m'avertir qu'il était détenu à la direction de la Sûreté. Avec cet avertissement, on me demandait de ne pas encore intervenir afin de laisser le temps à des amis haut placés dans la hiérarchie du Parti Républicain du Peuple d'intervenir en premier. Or, ces messieurs, au lieu d'intervenir se terrèrent et firent les morts. Après une attente de plusieurs heures, j'intervins auprès du gouverneur de la ville à qui je demandai la mise en liberté de mon administré. Ma thèse

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

était que "si charbonnier est maître chez lui", autrement dit que si la Turquie était maîtresse de considérer n'importe qui persona non grata et de l'expulser, il était en revanche injuste de mettre quelqu'un en prison en attendant de l'expulser, s'agissant-là d'un honnête homme qui n'avait pour tout péché que d'être juif et d'être rentré en Turquie en provenance d'un pays qui expulsait les juifs.

Après consultation avec le directeur de la police, le gouverneur me répondit que mon administré n'était pas effectivement en prison, mais gardé à vue à la direction de la sûreté et qu'il serait expulsé le même soir par voie terrestre vers la Bulgarie. Je protestai et précisai que, de la sorte, la Bulgarie le retournerait en Turquie, et qu'ainsi le but poursuivi ne serait pas atteint. Je demandais à ce que l'on place cette personne sous ma responsabilité immédiatement, quitte à convenir le lendemain du mode par lequel il quitterait la Turquie. Sur ma grande insistance ce procédé fut accepté et le gouverneur donna ordre au directeur de la police de me le rendre. J'allais à la direction de la police où je fus très cordialement reçu, mais où je ne trouvais plus mon administré. Il avait été envoyé sous escorte au poste de police de Taksim. Après avoir accepté la tasse de café que m'offrait le directeur de la police et après avoir obtenu qu'il donne l'ordre au chef de la police de Taksim de me livrer mon administré, je me dirigeais vers Taksim où j'arrivai avant lui. Je fus reçu avec beaucoup d'égards et l'on m'offrit, avec des compliments sur mon turc, une seconde tasse de café que je ne pouvais refuser. Finalement, mon administré arriva et après avoir signé le document qui avait été préparé entre-temps je quittai le poste de police avec mon homme. Je m'abstins de tout reproche, l'homme était suffisamment puni pour n'avoir pas écouté mes conseils. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain matin à 9 heures, afin de rechercher la voie maritime qui lui permettrait de quitter la Turquie sans risques. Effectivement, dans les huit jours il y avait un bateau du *Lloyd Triestino* qui quittait le port d'Istanbul pour l'Italie. À 11 heures, nous étions de nouveau chez le gouverneur où j'obtins assez facilement qu'on lui permette de séjourner les huit jours nécessaires afin de quitter la Turquie par un bateau de ligne ayant à bord un

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

médecin, l'homme souffrant du cœur, tout ceci sous ma garantie personnelle. Au jour indiqué, j'accompagnai mon administré au port où je le remis, contre signature, aux autorités policières qui procédèrent à son embarquement. Tout ceci est ici relaté en quelques lignes, mais l'événement fut dur à supporter sous la tension. De tels événements se répétèrent plusieurs fois pendant la guerre, heureusement pas avec mes concitoyens portugais, et simplement à titre d'intermédiaire, vu mes très bonnes relations avec les autorités qui ne me refusaient jamais rien. Mais la situation se compliquait de jour en jour et le nombre des réfugiés qui avaient recours au consulat de Portugal augmentait régulièrement.

La réputation du consulat du Portugal et de son titulaire croissait rapidement. Ceux qui avaient été aidés, et ils étaient très nombreux, allaient de chancellerie en chancellerie, conseillant aux réfugiés de ne pas perdre leur temps et d'aller au consulat du Portugal où ils seraient certainement aidés d'une façon ou d'une autre. La salle de réception du consulat était toujours pleine et mon père, qui les recevait, s'étonnait de voir ces malheureux si tristes en arrivant, sortir souriants de mon bureau. Il me demandait souvent si je donnais à chacun un visa et si j'avais remède à tous leurs maux. Le fait est que je ne pouvais satisfaire tous les cas en donnant des visas, mais j'arrivais presque toujours à faire quelque chose pour ces malheureux. Je pansais dans la mesure du possible leurs plaies, ils sentaient qu'ils étaient compris, aidés, conseillés et la plupart du temps cela donnait de bons résultats. Par mon entremise, tous s'efforçaient de contribuer à cet effort. Le corps consulaire allié m'aidait dans la mesure de ses moyens. Les organisations juives mondiales étaient à pied d'œuvre, chacune faisait de son mieux. Mais il faut signaler qu'il y eut aussi des brebis galeuses, que je ne nommerai pas ici, qui profitèrent de l'occasion pour se conduire mal et porter, dans certains cas, atteinte à la dignité des femmes mariées, au vu et au su des maris, ou encore de servir d'intermédiaire et extorquer de grosses sommes simplement pour présenter un passeport ou expliquer une situation. Heureusement, je fus averti à temps et ces salauds, éliminés. Le pli étant pris, je fus très souvent devant des offres d'argent, que je

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

refusais régulièrement. Il y eut aussi des cas de personnes qui, ayant offert de l'argent par personnes interposées et qui après que j'ai refusé cet argent, m'insultèrent pour avoir demandé le paiement de la taxe, minime à cette époque, du visa consulaire que je ne pouvais payer de ma poche pour des nantis ayant offert, et s'être vu refusé, de grosses sommes. C'était des temps tout à fait anormaux et ces malheureux avaient perdu la tête. À la longue, ma renommée d'intégrité aidant, ces procédés cessèrent.

La pression de l'Allemagne nazie sur la Turquie se manifestait de plus en plus. Les résidents juifs de nationalité allemande, autrichienne et tchèque furent en danger d'expulsion. On commença par estampiller leurs passeports d'un grand "J", puis on leur refusa le renouvellement de ceux-ci. Ceci entraînait l'expulsion. Il fallait sauver tous ceux-ci et tous furent munis d'un visa portugais in extremis. Il fallait dans certains cas, contre les usages, se substituer à leurs représentants respectifs, qui non seulement ne les aidaient pas, mais leurs créaient des difficultés qui entraîneraient l'expulsion pure et simple et c'est ce que je fis au grand soulagement des intéressés. Durant toute cette période j'étais le seul représentant portugais en Turquie, et la tâche et les responsabilités étaient très lourdes.

Le moment est venu de laisser ces problèmes de côté et de relater les événements qui précédèrent et suivirent la maladie de mon père et sa mort, le 14 février 1941. Durant la première semaine de février 1941, mon père eut un malaise suivi d'un évanouissement. Sur l'insistance de ma mère, il consulta le Dr. Sayah, notre médecin de famille, qui diagnostiqua un danger d'hémorragie cérébrale. Il lui ordonna un repos complet suivi d'une diète appropriée, lui appliqua quelques sangsues derrière les oreilles, suivies d'injections indiquées dans des cas pareils. La maladie était en pleine régression lorsqu'un jour il suggéra, pour notre tranquillité personnelle et afin que nous n'ayons pas de remords en cas d'issue fatale, de faire appel au Prof. Franck, la plus haute sommité allemande en Turquie. Grâce à l'intervention du Prof. Hellman, qui collaborait avec moi pour l'aide aux réfugiés, j'eus le lendemain le

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Prof. Franck au chevet de mon père. Ce dernier, contrairement au Dr. Sayah, trouva que mon père n'était pas malade et qu'il n'avait eu aucun danger d'hémorragie cérébrale. Il permit à mon père de s'alimenter convenablement à sa guise et lui permit également de boire un demi verre de vin, ceci afin de compenser la saignée qu'il avait faite. Le Dr. Sayah s'arrachait les cheveux devant ce traitement qui mettait en danger son patient. Le Prof. Franck parti, il me fit part de ses craintes et ne me cacha pas qu'à partir de ce moment mon père était en danger de mort. Il s'accusa et s'excusa d'avoir involontairement provoqué cette situation. Mon père, dès le premier moment, n'ignorait pas qu'il était en danger de mort et me l'avait déclaré. Sur mes dénégations, il me répondit qu'il n'avait pas vécu jusqu'alors sans savoir quand il allait mourir. Il me fit un tas de recommandations et entre autres celle d'avertir ses amis les Métropolites, avec qui il discutait religion, en cas de décès. Il tînt aussi pour toute éventualité à me transmettre ses pouvoirs de chef de la tribu des Abravanel. Tous nos aïeux l'avaient été avant lui. Il avait été choisi par mon grand-père, quoique n'étant pas l'aîné des quatorze enfants, sept garçons et sept filles. Lui, n'avait pas de choix, il n'y avait que moi. Par contre, déjà à Salonique, alors que j'étais encore enfant, on disait dans la famille que j'en serai le futur chef.

Il me demanda, étant couché, à l'aider à faire ses ablutions et, celles-ci faites, il se mit à prier. Cela dura quelques minutes et après il me demanda de me mettre à genoux devant son lit à sa hauteur. Ceci fait, il posa sa main droite sur ma tête et me bénit en demandant pour moi toutes les bénédictions du ciel et après vînt la transmission des pouvoirs en me disant : "tu sais d'où nous venons et quel est notre devoir en ce monde ; je t'ai éduqué dans cette voie et tu connais déjà les responsabilités qui t'incombent. Je te transmets les pouvoirs que j'ai reçu de mon père et que, de père en fils, nous avons reçu de nos aïeux. À partir de ce moment tu es responsable pour toute la 'tribu' des Abravanel et pour tous tes coreligionnaires qui auront besoin d'aide et assistance, de même que pour tout être humain en détresse ; n'ais pas peur de cette responsabilité, elle est lourde il est vrai, mais une force est désormais présente

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

en toi qui t'aidera à accomplir tout ce que tu entreprendras pour le bien de ceux qui en ont besoin ; présente-toi sans crainte devant les plus hautes autorités, rois, chefs d'États, ministres, chefs d'Église etc., demande sans crainte et sans retenue liée à l'importance de ce que tu demanderas, sois leur avocat bénévole, tu seras reçu partout avec honneur et ce que tu demanderas ne te seras pas refusé. Ne demande jamais rien pour toi, vas de l'avant ma bénédiction t'accompagnera, ainsi que celle de nos aïeux". Je crois qu'il est inutile de dire à quel point j'étais ému, je n'avais jamais vu mon père sous cet angle, il avait l'air d'un patriarche, que dis-je, d'un roi armant un chevalier sur son lit de mort. Mon père était un très bel homme, mais jamais je ne lui avais vu la beauté que je lui vis en ce moment, il ressemblait à ces chromos censés représenter le Bon Dieu s'adressant à Moïse. Cette cérémonie terminée, il me déclara qu'il n'avait qu'un seul regret, celle de ne pas avoir pu assister à la naissance de l'État d'Israël, qui aurait lieu sept années plus tard. Nous étions en février 1941 et l'État d'Israël fut créé, comme prévu par lui, en 1948. Ce n'est d'ailleurs pas la seule chose qu'il ait prévue. À cette occasion, il me demanda également de me préparer et de travailler pour cet événement, de prendre mes responsabilités et, plus encore, de servir le futur État. Ce que je fis, ainsi qu'on le verra plus loin si j'arrive à terminer ces mémoires.

La maladie de mon père empira, comme prévu par le Dr. Sayah après la consultation avec le Prof. Dr. Franck, qui était un professeur de renommée mondiale, mais un piètre praticien. Il mésestimait les médecins locaux et il n'en était malheureusement pas à sa première gaffe. Mon père décéda d'une hémorragie cérébrale dans la nuit du 13 au 14 février 1941. C'était un vendredi et il fallait faire vite avant le *schabbat* .

Ici, je voudrais conter un fait qui expliquera la popularité de mon père grâce à ses bienfaits, bienfaits que nous ignorions et que nous n'apprîmes qu'après sa mort. En tant qu'étranger, je devais faire une déclaration à l'autorité administrative locale. Un des fonctionnaires demanda à celui à qui je m'adressais qui était le mort. Ce dernier répondit : "notre père". Surpris, je demandai des explications et il me rapporta tous les bienfaits qu'ils

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

avaient reçu de mon père. Au moment de la mise en bière, le rabbin me demande si mon père était un homme pieux. Je répondais par l'affirmative. Alors nous devions l'enterrer avec son châle de prière. Je donnai le châle de prière et le regrettais par la suite, pour l'avoir vu plus tard sur les épaules d'un des croque-morts au Temple. Je ne ferai aucun commentaire sur cet acte et laisse ceci aux soins de ceux qui liront ces mémoires si elles sont jamais publiées. Ses funérailles furent grandioses. Le temple était trop petit pour contenir le public venu lui rendre son dernier hommage. Tous les chefs religieux de toutes les religions étaient présents, le gouverneur était représenté par un adjoint et le corps consulaire au complet. La rue du Temple des Italiens était pleine de réfugiés qui, à la sortie de la bière, la portèrent à bras levés sur un parcours de plus de 200 mètres avant de la déposer sur le corbillard. Ils exprimaient ainsi leur reconnaissance à celui qui les accueillait et les aidait avant moi. Ce fut à l'occasion des prières rituelles durant la période de deuil que je remarquais le châle de prière sur les épaules d'un croque-mort. Je ne dis rien, mais le rabbin perdit la considération que je pouvais avoir eu pour lui. Des jours difficiles pour tous les membres de la famille s'ensuivirent, spécialement pour moi qui avait constaté le décès, au milieu de la nuit. Je fis quelques jours de dépression nerveuse et ce furent les événements internationaux de plus en plus graves qui se succédaient qui me ramenèrent à moi : ce n'était pas le moment de flancher. Pendant plus de huit mois, nous eûmes des visites de condoléances de personnes que nous ne connaissions pas. Ils venaient au fur et à mesure qu'ils apprenaient le décès de mon père et nous racontaient les bienfaits qu'ils lui devaient et que nous ignorions totalement. Après mon retour du Portugal, mon père s'était reposé sur moi pour ses affaires. Il nous quittait le matin pour revenir à l'heure du déjeuner, ceci les jours où il n'y avait pas affluence dans la salle d'attente du consulat. Il faisait de même l'après-midi et nous ignorions complètement à quoi il passait son temps. C'est seulement par ces visites que nous sûmes les bienfaits qu'il semait sur son passage, suivant ainsi la tradition de la famille. Il cultivait l'amitié des hauts prélats orthodoxes, avec qui il discutait religion. Il était religieux sans être fanatique et les métropolites et autres prélats

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

aimaient sa façon de parler et de les taquiner sur des sujets où il n'était pas d'accord avec eux. J'appris ceci beaucoup plus tard par les intéressés eux-mêmes.

Les Alliés espéraient toujours convaincre la Turquie d'entrer en guerre à leur côté. Il y avait diverses missions militaires qui avaient pour mission de préparer l'armée turque à la guerre moderne. Parmi celles-ci il y eut une mission française qui, à l'invasion de la France, se trouva coincée en Turquie. Le Général de Gaulle avait un besoin urgent de ces éléments. L'ambassade de France était sous les ordres des Pétainistes, mais conservait des éléments fidèles à de Gaulle, naturellement inconnus des premiers. J'étais connu comme un ardent partisan des Alliés, ce qui était normal vu l'attitude de l'Allemagne nazie envers les juifs et plus tard celles des autres membres de l'Axe. Je reçus un jour un papillon tapé à la machine dans une enveloppe neutre. Dans celui-ci, on me demandait si j'étais disposé à aider la mission militaire française coincée en Turquie en lui accordant un visa pour le Portugal, ce qui lui permettrait de passer à de Gaulle. La lettre se terminait ainsi "Répondre s.v.p. au numéro de téléphone suivant...". Je téléphonai au numéro indiqué et communiquai à mon interlocuteur, inconnu à ce moment, que j'étais disposé à les aider. Quelques minutes plus tard j'avais une collection de passeports diplomatiques que je visais. J'étais encore à cette époque la seule autorité portugaise en Turquie qui pouvait viser. Beaucoup plus tard, mon interlocuteur inconnu se fit connaître, c'était le conseiller de l'ambassade. Les Anglais, les Français et les Polonais avaient souvent recours aux services du consulat de Portugal. Plus tard, j'eu comme clients les Tchèques Libres et les Italiens au moment de la débâcle.

Istanbul pullulait d'espions des deux côtés. Les consulats et les ambassades virent alors leurs effectifs augmenter, les ambassades surtout atteignaient le chiffre astronomique de 300 à 400 pour leur personnel. Tous cherchaient l'information, et tentaient de se soudoyer les uns les autres. Finalement, juste avant la fermeture des frontières avec la Bulgarie, arriva le premier représentant diplomatique du Portugal. C'était un diplomate chevronné de haut rang. Il arriva un lundi

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

matin au consulat et me présenta ses lettres de créance l'accréditant en Turquie. Il m'apporta également la procuration que m'envoyait l'ancien ministre de Danemark qui me permettrait de vendre ses deux yachts.

Le diplomate n'était pas un inconnu pour moi, ce qui facilita les choses et plaça nos relations sur un pied d'intimité. Il devait partir le soir même pour Ankara ayant des ordres d'ouvrir immédiatement la légation et il avait déjà réservé son passage par les Wagons-Lits. Je lui expliquai que ce serait d'une grande imprudence d'aller à Ankara sans préparation, qu'il ne connaissait rien au milieu diplomatique de la capitale et que, s'il partait immédiatement, il aurait beaucoup de difficultés à remplir sa mission, qu'il devait rester quelques jours à Istanbul où j'aurai l'occasion de le renseigner sur les diverses personnes qu'il aurait à contacter. Il me répondit qu'il appréciait beaucoup ma proposition, mais que c'était impossible vu qu'il avait déjà réservé sa place pour le même soir. Le directeur de l'Agence des Wagons-lits était un camarade de classe et sur ma demande, il donna des ordres à Mr. Nédim Melhamé, chef des réservations, d'ajourner ma réservation, ce qui fut fait. Je promis seulement d'avertir afin de décommander ou de confirmer la réservation chaque matin. La conversation étant en français, mon ministre pouvait suivre et s'étonnait de la facilité avec laquelle j'avais obtenu ce que je demandais. Nous nous mîmes aussitôt au travail. Heureusement, j'étais bien renseigné sur l'atmosphère politique à Istanbul et les chefs des missions diplomatiques à Ankara, grâce à mes nombreux amis turcs et mes relations avec le corps consulaire à Istanbul et diplomatique à Ankara. J'eus la chance de tomber sur une personnalité qui savait apprécier ma collaboration et à son départ de Turquie, il m'écrivit une lettre où il mentionnait qu'il me devait le succès qu'il avait connu en Turquie, ceci grâce au travail de préparation dont il avait bénéficié à son arrivée. Dès son arrivée et ses premiers contacts à Ankara, il sentit en effet le bienfait de sa préparation imposée à Istanbul. Le travail d'une mission diplomatique est très différent de celui d'un consulat. Mon ministre avait besoin d'aide, de personnel connaissant le turc et pouvant lui traduire au jour le jour ce qu'écrivaient les journaux. L'ambassade de France

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

publiait un bulletin en français à l'usage des diplomates de sa propre mission et en faisait bénéficier certaines mission étrangères. L'Agence *Anatolie* publiait également un bulletin, mais ce n'était pas suffisant et mon ministre avait besoin d'informations de son choix. Nous eûmes plusieurs entretiens à ce sujet et il me demanda de l'aider. Il faisait de longs séjours à Istanbul durant lesquels il m'indiquait en lisant les journaux ce qui l'intéressait. Outre ma mission de consul j'étais en quelque sorte devenu un attaché d'ambassade bénévole. Le Portugal n'avait en Turquie que lui et moi et il nous incombait de faire le travail qu'attendait de nous le pays. Son apprentissage fut, à sa grande satisfaction, de courte durée. Je louais un local qui fut, à Istanbul la succursale de la légation de Portugal. Il logeait et travailla dans ce local durant ses longs séjours à Istanbul. Le travail devenant de plus en plus lourd et ne possédant pas le temps nécessaire à celui-ci, j'engageai un traducteur qui venait chaque matin faire une revue de la presse que je lui indiquais. Outre le travail consulaire, je devais l'aider et pour ce faire je devais prendre contact avec des collègues avec qui j'échangeais confirmais les informations que mes amis turcs me donnaient sur la situation du pays. Je recueillais des informations chez les collègues alliés et mon ministre chez les Allemands. Nous finîmes par être la mission la mieux informée de Turquie et mon ministre recevait régulièrement des félicitations de son ministère pour le bien fondé des informations qu'il transmettait. Durant cette période mes amis alliés se plaignaient souvent de mon ministre qui était très intime avec von Papen, ambassadeur d'Allemagne, et ce dernier se plaignait de moi à cause de mon intimité avec les missions alliées. Je répondais que l'intimité de mon ministre leur était en définitive favorable puisque les informations qu'il transmettait au ministère allaient également au Foreign Office à Londres, grâce à leur ambassadeur à Lisbonne.

Au consulat, c'était une file ininterrompue de tous les réfugiés qui venaient des pays conquis par l'Allemagne. Je me trouvais devant les situations les plus extravagantes et souvent gênantes. Les offres d'argent redevenaient monnaie courante. Pour mes refus, je recevais des insultes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Une Polonaise vint avec un passeport polonais appartenant à un homme qu'elle prétendait être son mari et me demanda de l'ajouter sur ce passeport et de sceller de mon timbre sa photo. Je lui fis comprendre que je n'ai pas le droit de faire une chose pareille et qu'elle devait aller chez son consul. En réponse, elle enleva sa veste et se planta devant moi le buste nu. Je me levai, l'aidai à se rhabiller et la fis sortir de mon bureau.

Un autre vint me raconter que le Portugal avait accordé sa protection aux Polonais qui pourraient dorénavant être porteurs d'un passeport portugais. Le consul général de Pologne vint me confirmer la nouvelle. Je lui répondis qu'aussitôt que je serais en possession d'une information confirmant cette nouvelle m'autorisant à le faire, je me ferai un devoir et une joie d'aider ses concitoyens. Dans l'après-midi l'ambassadeur de Pologne s'annonça et après m'avoir remercié pour l'aide que j'accordai aux Polonais, me confirma l'accord entre le Portugal et la Pologne et me propose le Grand Cordon de l'Aigle Blanc, la plus haute décoration polonaise. Je refusai, tout en le remerciant pour l'honneur qu'il me faisait. J'ajoutai qu'aussitôt que je recevrai le texte de cet accord de mon gouvernement, j'agirai suivant la lettre de cet accord mais pas avant. Il me promit de me faire parvenir ce texte dans les plus brefs délais. Le lendemain matin j'eus de nouveau la visite du Polonais qui m'avait donné la nouvelle et qui, au moins une fois par semaine, m'invitait à dîner, invitation que je déclinai systématiquement. Chaque fois que je refusai, il me précisait qu'il recevait régulièrement le corps consulaire, naturellement allié, et que j'étais le seul qui n'acceptait pas ses invitations. Il prit enfin son courage à deux mains et me proposa mille dollars par passeport. Si j'avais eu besoin d'une confirmation que tout ce que l'on me racontait à propos de cet accord était une pure invention pour obtenir des passeports, son attitude le confirmait. Je lui conseillai gentiment de ne pas perdre son temps et de ne pas me faire perdre le mien, qu'il n'y avait rien à vendre dans mon consulat, que je connaissais la situation tragique des gens pour qui il travaillait, que j'aiderai toutes les fois que je le pourrai, dans le cadre des lois, sans qu'il ait à payer autre chose que les taxes légales prévues. Il ne s'attendait pas à être

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

traité gentiment, car on lui avait recommandé de ne pas parler d'argent avec moi, car je pouvais devenir violent et avoir des réactions imprévisibles et dans son désarroi, il me l'avoua. J'en profitai pour lui faire le reproche de travailler seulement pour les riches alors qu'il y avait beaucoup plus de pauvres qui avaient besoin d'aide que les riches, qui trouvaient par ailleurs toujours moyen de s'arranger. Il me confirma, ce que je savais déjà, qu'il était mandaté par un groupe immensément riche pour faire ce travail en Turquie et me quitta les larmes aux yeux.

J'ai choisi dans l'évocation de la période stanbouliote de ces Mémoires, de ne pas citer de noms de nombreuses personnes qui exerçaient une fonction officielle et n'ai fait d'exception, je crois, que pour von Papen. À tout effet utile, je citerai toutefois le nom de ce Polonais : il s'appelait Abraham Ventland (je ne sais si j'ai bien orthographié le nom). Son "travail" à Istanbul ne fut pas apprécié et il finit en prison en Palestine. Le lendemain matin de sa visite, je reçus celle Madame Ventland avec son bébé dans les bras. Elle commença par me raconter son odyssée, les conditions tragiques de sa sortie de Pologne à pied, dans la neige, un bébé de quelques semaines dans les bras. Un voyage périlleux dans des conditions très difficiles, la mission actuelle de son mari, leur train de vie extravagant par rapport à leur situation, ceci aux frais des mandants excessivement riches qui désiraient sauver moyennant finance une certaine classe de Pologne. Elle m'apostropha : " Vous êtes le seul à ne pas avoir accepté nos invitations!" Elle était venue pour m'apitoyer par son histoire et la présence de son enfant. S'étant attardée chez moi dans le but d'obtenir ce que son mari n'avait pu obtenir avec de l'argent, je fis apporter un verre de lait pour l'enfant et un chocolat. Je lui fis remarquer qu'ils ne travaillaient que pour les riches, alors que les pauvres aussi avaient droit à être sauvés, que le travail qu'ils faisaient et leurs dépenses ne donneraient aucun résultat, que tout le monde était prêt à accepter une invitation à dîner et passer une soirée agréable, mais que rares étaient ceux qui, effectivement, les aideraient. J'ajoutai que j'aidais pour ma part les personnes réfugiées qui se présentaient à moi, et que j'avais réussi dans un seul cas à faire sortir un

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

intellectuel juif du camp de concentration de Dachau. Ce que je venais de lui dire lui inspira l'idée de faire la même chose avec des Polonais se trouvant dans la partie de la Pologne occupée par les Russes. Elle m'en fit la proposition. Je lui répondis que je voulais bien essayer, mais qu'il ne serait être question d'argent et lui fit promettre de ne pas me remettre une liste exclusivement composée de gens riches. Le lendemain, j'envoyai mon premier télégramme aux autorités occupantes russes, demandant l'autorisation de sortie pour les personnes indiquées qui viendraient à Istanbul où ils recevraient leur documents administratifs. À ma grande surprise, les autorités militaires russes d'occupation répondirent favorablement. Ceci m'encouragea à poursuivre et ainsi quelques dizaines de familles furent sauvées. Ce fut le seul succès enregistré par les Ventland, ils n'obtinrent rien que des promesses, qui ne furent pas tenues, des autres consuls. Ils avaient dépensé des sommes énormes pour l'époque, sans résultat, et n'avaient connu le succès in extremis, dans une certaine mesure et paradoxalement qu'avec celui qui avait refusé toutes leurs invitations. Ils devaient d'ailleurs plier bagage et aller en Palestine, leurs mandants leur ayant coupé les vivres et ordonné leur retour. Un beau matin Mme. Ventland se fit à nouveau annoncer. Elle venait prendre congé, me remercier et me demander d'accepter de venir prendre le thé chez eux avant leur départ. Je répondais en les invitant à prendre le thé chez moi. Elle eut les larmes aux yeux et me lança :

—" Vous ne daignez pas venir chez moi ?.

— Non Madame, Ce n'est pas du tout ce que vous croyez, c'est seulement une question de principe. Si vous voulez de ma compagnie, venez avec monsieur votre mari prendre le thé chez moi". Voyant qu'il n'y avait rien à faire, elle accepta et au moment de nous quitter elle m'embrassa la main. Je fus surpris du geste et lui en demandais la raison. "J'ai fait ce que j'aurai fait avec mon père, vous êtes le seul homme honnête que j'ai rencontré à Istanbul durant notre mission, que Dieu vous bénisse et vous tienne en sa sainte protection." C'était pour la circonstance un peu trop pour mes nerfs déjà à fleur de peau. La brave dame pleurait et je n'étais pas loin d'en faire autant. La visite de l'après-midi se passa sans problème. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

que son mari avait été condamné à la prison pour l'argent dépensé à Istanbul. D'autres avaient pourtant fait pire qui ne furent jamais inquiétés.

J'eus pour quelques mois encore des relations suivies avec le consul général de Pologne qui venait avec des télégrammes m'annoncer que des réfugiés polonais se réclamant de la nationalité portugaise devaient venir à Istanbul. Mon intervention auprès des autorités militaires russes occupantes avait fait des petits. Comme je savais à quoi m'en tenir, je m'en ouvris au consul de Grande-Bretagne chargé des passeports et des visas, Mr. Arthur Whittall, qui leur accorda des visas pour la Palestine. Mes amis me furent fidèles et me permirent d'accomplir avec succès ma tâche jusqu'à la fin de la guerre. Entre-temps, je devins avec mon collègue, Mr. Martig, le doyen du corps consulaire, mais ce dernier pour l'Axe et moi ... pour les Alliés. Nous eûmes l'occasion de procéder à plusieurs échanges de prisonniers civils, en particulier de gros industriels.

Concernant cette période riche en événements, il me faut revenir sur la mort du Pape Pie XII, qui coïncida d'ailleurs avec l'anniversaire du Roi Farouk. Mon collègue égyptien avait invité les autorités locales et le corps consulaire à un bal. Le corps consulaire au grand complet assistait aux funérailles de Mme. Toepke, l'épouse du consul général d'Allemagne, funérailles qui avaient lieu au siège du Consulat à Ayaspaşa. Le cercueil était posé sur un catafalque au milieu du grand salon encadré de Nazis en grand uniforme tenant des torches fumantes, le bras droit tendu. J'assistais pour la première fois à une cérémonie pareille, qui avait d'ailleurs tout l'air d'une cérémonie païenne. À la fin de la cérémonie, le Dr. Toepke me reconduisit et me remercia de ma présence aux funérailles de son épouse. Je dois dire que j'avais beaucoup hésité à assister à ces funérailles et à cette occasion j'avais demandé l'avis du Dr. Marcus, grand rabbin de la communauté ashkénaze, qui m'avait dit : " Allez-y, cela lui fera plaisir, car... il travaille pour nous". Effectivement, je fus l'objet de ses attentions et reçus les honneurs dûs à ma position de doyen.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

À la sortie, se posa le problème qu'entraînait la simultanéité de la mort du Pape et de l'invitation du collègue égyptien. Ma position était des plus délicates et les collègues me demandèrent de décider. Je répondis que je ne pouvais trancher et que chacun était libre d'agir à sa guise. Le Polonais dit qu'en sa qualité de catholique il n'irait pas à la réception. Le Belge déclara que la mort du Pape ne l'empêcherait pas d'aller honorer son collègue. La discussion devînt générale et l'on me demanda de trancher. Je répondais à nouveau que je ne pouvais trancher, mais que je donnerai mon opinion : j'expliquai que notre collègue égyptien nous avait invité depuis presque un mois, qu'il s'était préparé pour la circonstance, et que la mort du Pape, elle, avait été subite. En conséquence, il ne serait pas juste de laisser tomber notre collègue et de lui faire faux bond. J'ajoutai que ceux qui le désiraient pouvaient donc se rendre à l'invitation égyptienne, naturellement sans exagérer les manifestations de joie qu'entraînent un bal et qu'une tenue digne serait de rigueur. Tous furent d'accord, sauf le Polonais. La réception eut lieu et à ma grande surprise, j'y retrouvai le Polonais qui but et dansa plus que tous les autres et finit par être ramené ivre mort chez lui. J'eus durant ma longue carrière de consul l'occasion de voir plus d'une fois des scènes pareilles.

Chaque jour apportait sa peine que j'essayais toujours de soulager. Un jour, pour avoir voulu rendre service à mon ami le Dr. Krainer de Vienne, assistant du Prof. Schwartz, j'entrai en conflit avec ce dernier et avec Simon Brod, qui s'occupait —à sa façon— des réfugiés et qui s'était plaint de moi au Dr. Marcus. L'affaire commença de la sorte : le Dr. Krainer me demanda s'il serait possible d'aider une dame, amie du Prof. Schwartz, en danger d'expulsion. Je demandai à connaître le cas dans ses détails et suggérai que le Prof. Schwartz vienne me voir. Le Prof. vînt effectivement et me déclara que son amie avait un visa de séjour en Grande-Bretagne où résidaient ses enfants et que, ne pouvant se rendre directement à Londres, elle avait besoin d'un visa d'un pays neutre. Nous convînmes de demander un visa conditionnel, mentionnant la présence d'un visa pour la Grande-Bretagne. Je rédigeais sur le champ un télégramme au ministère dans les conditions énoncées et

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

acceptées par lui. La réponse reçue, quelques jours plus tard, fut une acceptation conditionnée à la présence d'un visa anglais avant l'apposition du visa portugais. C'était clair et net, le visa anglais était indispensable avant l'octroi du visa portugais.

Ceci fut communiqué au Prof. Schwartz qui m'envoya par l'entremise du Dr. Krainer le passeport de la dame. Le passeport n'avait pas de visa anglais. Conséquemment, je le retournai en demandant de faire apposer d'abord le visa anglais comme convenu dans la demande du visa portugais. Le Prof Schwartz vînt me voir le lendemain avec le passeport sans visa anglais et me demanda d'apposer mon visa. Je lui répondais que c'était impossible étant donné que l'acceptation était conditionnée à la présence du visa anglais, que nous avions nous-mêmes indiqué. Il se fâcha tout rouge et m'accusa de ne pas collaborer à sauver une personne en danger d'expulsion. Le lendemain, je recevais un coup de téléphone du Dr. Marcus me demandant si je pouvais le recevoir pour une affaire très importante. J'acceptais et une demie heure plus tard, j'avais au consulat le Dr. Marcus, accompagné du Prof. Schwartz du Dr. Krainer et de Mr. Simon Brod. Sans ambages, le Dr. Marcus me dit que le Prof. Schwartz et Mr. Brod m'accusaient de manquer à ma parole et de refuser de donner un visa promis à une personne en danger d'expulsion, mais que lui doutait de ces allégations, sachant que j'aidai sans discrimination tout le monde. Il me demanda, tout comme dans l'affaire Niégo, de lui raconter l'affaire. Je racontais l'affaire dans tous ses détails et montrais les textes des télégrammes expédié et reçu. Sa réaction fut immédiate : "Messieurs, vous m'avez trompé ! Je connais de longue date Monsieur. et apprécie le travail de sauvetage qu'il effectue". Sur ce, Mr. Brod m'accusa de ne pas l'aider et de ne pas collaborer avec lui, ajoutant que j'avais accepté de tamponner ce passeport avant de me rétracter. Je répondis très franchement que je n'étais pas d'accord avec sa façon de travailler, qu'il opérait par discrimination et qu'il exposait dans les cafés et autres lieux publics les passeports des gens qu'il avait réussi à aider, que ce travail devait se faire sans ostentation et dans le secret. Une fois de plus, la réaction de Marcus fut vive, il lança un : "Messieurs, nous n'avons rien à faire

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

ici, vous essayez tout simplement de briser la chaise sur laquelle Monsieur est assis. Et vous Brod, je vous défends de venir à l'avenir importuner Monsieur. Quant à vous, Prof. Schwartz, si vous tenez à obtenir ce visa, remplissez les conditions que vous-même avez demandé. Vous avez fait d'une affaire banale une question nationale!" puis se tournant vers moi : " Excusez-moi Monsieur et merci encore au nom de la communauté pour tout ce que vous faites".

Marcus me quitta après m'avoir embrassé. Or, cette affaire, je le sus plus tard, n'avait éclaté que parce que la dame en question avait été surprise en flagrant délit de prostitution avec les clients de l'hôtel qu'elle dirigeait à Bursa. J'appris par la suite beaucoup d'autres choses que je ne mentionnerai pas ici, ces mémoires n'ayant pour pas objet de dénigrement de telle ou telle personne.

Je ne changerai pour rien ma condition de juif. Je l'ai prouvé à deux reprises et ai refusé des situations, pour d'autres enviables. Je n'ai manqué aucune occasion de mentionner à ceux qui pouvaient l'ignorer que j'étais juif. Je me demande dans quel autre consulat un individu aurait eu le courage et l'audace de se conduire comme l'on s'est conduit envers moi ?

Un des héros de la guerre d'indépendance d'Israël m'a raconté un jour le fait suivant : les anglais avaient internés bon nombre de juifs qui luttaient contre eux. Le traitement du camp était plutôt sévère et avait provoqué le changement du commandant du camp qui fut remplacé par un officier juif. Dès que les internés l'apprirent, ils l'insultèrent malgré l'adoucissement immédiat apporté par lui au régime du camp. Je n'étais pas le seul à avoir été traité de la sorte, c'était donc une maladie congénitale chez nous. Tout autre, je crois, aurait jeté le manche après la cognée. Je continuais pourtant sans ostentation, collaborant avec les premiers délégués venus de Palestine alors sous le mandat anglais, Mr. Barlas et, plus tard, le Dr. Joseph Golden Zahavi. Avec ce dernier, notre collaboration fut plus intense et aussi plus intime. Il appréciait non seulement ma collaboration, mais aussi les conseils que je lui prodiguai, grâce à mon expérience du moment et du pays. Beaucoup de scènes pénibles eurent

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

lieu lors de l'embarcation des réfugiés de Roumanie et le naufrage, avec un seul rescapé, du *Strouma*, le navire qui les convoyait.

Je fis connaissance à cette époque avec le grand rabbin Herzog et son fils venus demander assistance au gouvernement turc. Nous eûmes de longues conversations sur la situation internationale, mais aussi sur l'histoire de ma famille et en particulier sur la fortune de D. Isaac qui aurait été prétendument déposée à la Banque d'Angleterre. Je l'accompagnai jusqu'à Haydarpaşa au train qui devait l'amener à Ankara et au bateau, il me demanda à son fils de me céder sa place afin de pouvoir continuer à causer avec moi des sujets qui l'intéressaient.

Les Allemands étant arrivés à proximité de la frontière turque, je reçus l'ordre de me replier sur Ankara et d'accompagner le ministre plénipotentiaire du Portugal qui devait suivre le gouvernement turc dans l'éventualité où il quitterait la Turquie. Je répondis que je resterai à Istanbul et ne le quitterai qu'après avoir sauvé le maximum de personnes et lui demandai dans le cas où il quitterait la Turquie de me transférer ses pouvoirs. Après avoir consulté le ministère, je reçus un document par lequel j'étais déclaré gérant et nanti de l'autorité inhérente à ma charge. J'avertis le ministre que j'userai de ces pouvoirs, comme dit plus haut, pour sauver le maximum de personnes au nom du Portugal et que, si par la suite ceci n'était pas agréé par les autorités et je sortais vivant de l'aventure, je serai disposé à rendre des comptes de mon attitude devant n'importe quel tribunal. La réponse fut des plus satisfaisante : " "Si vous devez être traduit devant un tribunal, j'irai m'asseoir à votre côté, considérant ceci comme un honneur. Allez de l'avant et que Dieu vous aide. Le ministère et moi-même savons à qui nous avons affaire." Heureusement, la Turquie ne fut pas envahie, cela n'entrait plus dans les plans des Allemands occupés et retenus ailleurs, et nos relations continuèrent sur un pied, non seulement d'amitié, mais surtout de mutuelle confiance et de grande compréhension. Ceci me servit beaucoup par la suite, spécialement dans mes démêlés avec von Papen, qui — comme je l'ai dit plus haut — ne cessait de se plaindre de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

moi à mon ministre, prenant prétexte de mes relations avec les représentations alliées. De mon côté, je faisais très attention et me comportais envers le camp adverse avec la plus grande et minutieuse correction. Mais von Papen ne désarmait pas et les services secrets de l'ambassade d'Allemagne lui communiquaient régulièrement des rapports concernant ma présence chez les Alliés. Excédé, mon ministre finit un jour par lui répondre que je ne faisais que mon devoir et que s'il tenait à avoir ma présence chez eux, ils n'avaient qu'à m'inviter, et que je répondrai à leur invitation.

La véritable crise se produisit avec la réception du premier représentant de De Gaulle en Turquie. Mr. Tarbé de Saint-Hardouin. Les Français Libres d'Istanbul lui offrirent une réception grandiose dans le local de l'Union Française à Istanbul. En tant que sympathisant et collaborateur des Alliés, spécialement de Mr. Étienne Manoel Manach, Chef des Services de la Délégation du Comité Français de la Libération Nationale à Istanbul, je fus invité à cette réception et ainsi j'eus l'occasion de m'entretenir longuement avec Mr. de Saint-Hardouin.

Madame de Saint-Hardouin, à qui je fus présenté, me posa la question suivante : "Sachant que l'on manquait de sucre en Turquie, j'ai inclus un kilo de sucre dans mes bagages et celui-ci a fondu. Est-ce un bon ou un mauvais présage ?" Je répondis que c'était un très bon présage et que la mission de son mari en Turquie aurait beaucoup de succès. Elle fit immédiatement part à son mari de ce que je venais de dire et ce dernier me remercia vivement. À mon tour, je lui demandai pourquoi parmi tant d'autres elle m'avait choisi pour me poser cette question ? Elle parut sur le moment un peu embarrassée et finit par m'avouer que cela lui avait été suggéré.

Le lendemain matin, sous la signature de Mme Angèle Karasu, paraissait au *Journal d'Orient* un compte-rendu minutieux de la réception de la veille et Mme. Karasu ne manqua de souligner ma présence et de mes longues conversations avec le couple Tarbé de Saint-Hardouin. Vers 11 heures du matin, mon ministre vînt me voir au consulat, un petit sourire au coin des lèvres. C'était un signe qui ne trompait pas, von Papen s'était

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

encore plaint de moi! J'attaquais immédiatement en montrant le *Journal d'Orient* et lui demandai comment les Alemands avaient réagi ? Il me raconta que von Papen fulminait et lui avait demandé de me réprimander. Je lui racontai tout ce qui s'était passé durant cette réception, sans omettre l'histoire du sucre. Il en rit et j'en profitai pour lui demander ce qu'il allait répondre à von Papen. Il me répondit : " Mais je lui dirais que vous avez été là-bas à titre personnel, ce qui ressort de ce que vous venez de me dire".

Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes sur la route de Büyükdere, la fille de von Papen en panne, route déserte à cette heure matinale. Nous la ramenâmes en à dans une dépendance de l'hôpital allemand. Je me chargeai de faire réparer sa voiture par un bon mécanicien de mes connaissances, ce qui me valut la reconnaissance de la dame, sans apaiser toutefois la colère du père. À cette époque, les chefs de mission diplomatique accrédités à Ankara venaient souvent à Istanbul où ils séjournaient assez longtemps.

Durant un de ces séjours de mon ministre, il me fit part d'une question que lui avait posée von Papen concernant son attaché militaire qui avait été transféré du Portugal en Turquie. Il s'agissait du général Kaltenbein (je ne sais si j'ai bien orthographié le nom). Son *lift* contenant ses effets ménagers et son argenterie avait été forcé, l'on avait volé toute son argenterie et von Papen demandait ce qu'il fallait faire, l'assurance ayant été couverte au Portugal. Mon ministre répondit qu'il consulterait le consul qui devait savoir, par expérience, ce qu'il fallait faire. Je répondis qu'en temps normal il aurait fallu s'adresser au *Lloyd* anglais qui avait autorité pour expertiser dans des cas pareils, mais étant donné que l'Allemagne était en guerre avec l'Angleterre on ne pouvait s'adresser au *Lloyd* et que le seul moyen serait d'assermenter un expert de la *Réassurance Turque* qui pourrait agir de ce fait en tant qu'expert assermenté par le consulat de Portugal et dont le certificat d'expertise légalisé par le Consulat aurait toute sa validité au Portugal où on lui payerait son dommage. Mon ministre communiqua ma réponse à von Papen qui lui manifesta sa satisfaction. Je n'eux jamais l'occasion d'assermenter

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

un expert de la *Réassurance* et un beau matin je reçus la visite d'un Allemand, qui me salua d'un retentissant "Heil Hitler", talons joints et bras droit levé, et qui me débita que sur ordre du Général Kaltenbein j'étais sommé de légaliser le certificat d'expertise le concernant. Ma réaction fut des plus violentes et je lançai à cet Allemand qu'il n'est pas en pays conquis, que je n'avais d'ordres à recevoir que de mon gouvernement et lui intima l'ordre de sortir. Sans demander son reste, il sortit et fit son rapport à l'ambassade d'Allemagne où l'affaire finit chez von Papen, qui se plaignit — une fois de plus — à mon ministre. Ce dernier répond que son consul était un homme paisible et bien élevé, qu'il ne croyait pas que les choses se soient passées comme on venait de lui raconter et qu'il fera lui-même son enquête. Naturellement, j'ai la visite du ministre qui me demanda ce qui s'est passé avec l'envoyé du général Kaltenbein. Je lui racontai les choses telles qu'elles s'étaient passées et ajoutai que dans la défense des intérêts portugais je ne légaliserai pas un certificat d'expertise dont l'expert n'a pas été assermenté par mes soins afin que son certificat ait sa validité au Portugal, et que légalement pour moi ce certificat ne pouvait être valable au Portugal. Avec un grand sourire il me répondit : " Vous avez très bien agi, ces Messieurs n'ont pas d'ordre à donner au consul de Portugal. J'étais sûr que les choses ne s'étaient pas passées comme on me l'avait raconté et ferai le nécessaire afin de mettre les choses au point. Quant à votre refus de légaliser le certificat d'expertise, c'est votre droit puisque ces Messieurs n'ont pas suivi la voie légale que vous aviez indiquée afin que le certificat fût valable au Portugal. Je mentionnerai cela aussi à von Papen. Nous avons voulu leur rendre service et ils étaient tenus de respecter nos conditions".

L'effet ne se fit pas attendre, le lendemain matin on téléphonait de l'ambassade d'Allemagne pour demander un rendez-vous pour deux fonctionnaires qui voulaient me rendre visite. J'accordai le rendez-vous et reçus deux fonctionnaires allemands tirés à quatre épingles : veste à taille, souliers vernis, haut de forme et gants blancs, qui me présentèrent les excuses de l'ambassade pour le comportement de leur collègue et m'exprimèrent les regrets personnels de l'ambassadeur. Bon enfant, je leur

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

répondis que l'incident était clos, et les raccompagnai. J'eus naturellement la visite de mon ministre qui me demanda comment les choses s'étaient passées. Je lui racontai la visite et lui exprimai ma satisfaction de la tournure qu'avait pris ce malheureux incident dont personne n'avait besoin en cette époque délicate. À son tour, il me raconta que von Papen était furieux contre son fonctionnaire et qu'il me donnait raison de ne pas vouloir légaliser un certificat émis par un expert non assermenté comme il avait été convenu, ceci pour leur rendre service ; que ceci provenait en partie de la non observance par eux des conditions acceptées. Cela avait dû être très difficile pour les Allemands d'être dans l'obligation de présenter des excuses. Mon ministre était satisfait et moi aussi. Une fois de plus, le droit était de notre côté. Il restait à trouver une solution à l'affaire du certificat et le ministre tenait à la résoudre, ce que je comprenais très bien. Il me demanda très franchement à quelles conditions je légaliserai le certificat et si on ne pouvait pas assermenter après coup l'expert. Je répondis que ce serait malhonnête de ma part d'accepter une chose pareille et que je ne l'accepterai jamais, que la seule chose à faire, à condition que les Allemands l'acceptent, serait de demander une circulaire de la *Réassurance* qui indiquerait la qualité d'expert de celui qui avait signé, je légaliserai sa signature tout en mentionnant qu'il n'avait pas été assermenté et que le consulat ne se responsabilisait en aucune façon pour le contenu du certificat. C'était strict, mais les Allemands avec leur sens du respect des lois, acceptèrent. Ils m'en voulaient certainement, mais apprécièrent, à ce je sus plus tard, mon attitude. Tout le monde était content d'en finir avec cette histoire qui avait trop duré, bêtement, pour n'avoir pas tenu compte de ce qui avait été convenu. C'était une époque très dangereuse et si les Allemands avaient occupé la Turquie, comme ils en avaient l'intention, j'aurais été un des premiers à être liquidé, ceci sur la base de la liste que Madame Angèle Karasu avait eu l'occasion d'apercevoir dans des conditions rocambolesques et à l'insu de son possesseur qui ignora toujours que cette liste avait été vue. Je tiens ce qui précède de Mme. Angèle Karasu, elle-même, qui m'en avait fait part à l'époque, tout en me conseillant la prudence. Cette information est

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

incontrôlable, mais je ne doute pas qu'elle soit véridique, compte tenu de ce qui s'était passé ailleurs.

Il est temps de mentionner aussi ce qui se passait du côté des Alliés. La ville était pleine d'espions des deux camps, comme je l'avais dit plus haut. Il y avait les professionnels et les occasionnels. On les côtoyait à toutes les réceptions, naturellement sans savoir que c'était des espions. Le personnel des ambassades principales avaient considérablement gonflé. Chaque espion avait officiellement une mission déclarée et faisait partie du cadre diplomatique, certains étaient des officiers d'État-major en mission civile et, leur mission accomplie, ils devinrent titulaires de postes de directeurs ou d'ingénieurs auprès de sociétés étrangères, pétrolières et autres installées depuis longtemps en Turquie. Ce n'est qu'après la guerre que l'on sut au hasard des conversations qu'occasionnellement ils avaient fait de l'espionnage.

Un cas typique "d'occasionnel" est celle d'un ingénieur principal des puits de pétrole de Ploesti, officier de réserve français, qui risquait d'être interné à cause de sa qualité d'ennemi ; il passa tout un mois dans les trains de nuit, circulant en Roumanie, passant ses journées dans diverses localités et, grâce aux boîtes aux lettres qui lui avaient été indiquées, arriva à donner des renseignements les plus précis sur la position des puits de pétrole en activité et les mouvements de troupes observées durant cette longue pérégrination avant de quitter définitivement la Roumanie. Ceci permet le bombardement des puits et une connaissance parfaite du mouvement des troupes et des ressources de l'ennemi en troupes et matériel.

Venons-en maintenant au cas qui a fait sensation en Turquie, cette fois-ci du côté allemand. Il s'agit de la célèbre affaire "Cicéron", du nom du valet de chambre de l'ambassadeur d'Angleterre S. E. Knatchbull-Huguessen. Celui-là était un professionnel chevronné, qui n'a été découvert qu'après avoir fait beaucoup de dommages aux armées alliées. "Cicéron" était arrivé à copier la clef du coffre personnel et secret de l'ambassadeur qu'il servait. Il est inutile d'accuser l'ambassadeur de négligence, car

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

il arrive à chacun d'avoir une défaillance qu'un valet de chambre mal intentionné met à profit. Il faut plutôt accuser le système et probablement depuis a-t-il été changé. Une fois en possession de la clef du coffre, "Cicéron", avec des procédés les plus perfectionnés, probablement offerts par les Allemands, fit des microfilms de tous les documents secrets que possédait l'ambassadeur et les transmit moyennant finance aux Allemands. Tout ce qui était entrepris par les Alliés en tant qu'offensive était déjoué par les Allemands, informés à l'avance par "Cicéron". Le contre-espionnage allié chercha et trouva d'où venaient les informations. Cicéron averti, disparut un beau matin et le scandale éclata, ce qui coûta son poste à l'ambassadeur. Le plus drôle de l'histoire est que les Allemands payèrent Cicéron avec de la fausse monnaie anglaise. C'était malhonnête, mais ils n'étaient pas à une malhonnêteté près et "Cicéron" devait à ce titre figurer en bonne compagnie. Cette histoire défraya la chronique de la presse locale et étrangère des semaines durant, en fit rire beaucoup à cause de fausse monnaie et du dépit de Cicéron qui avait choisi pour être payé la saine monnaie anglaise en laquelle il avait confiance.

J'ai mentionné plus haut que des juifs, pour sauver leur vie, avaient acheté des passeports portugais qui de loin sentaient le faux. Des non juifs également, en danger pour leurs convictions politiques, en avaient fait autant et venaient me réclamer un bon passeport contre le chiffon de papier qu'ils détenaient, jurant leurs grands Dieux qu'ils étaient portugais de naissance. J'avais toutes les peines du monde à leur faire admettre que le document qu'ils détenaient était un faux flagrant et que je ne pouvais les aider.

Un cas typique fut celui d'un personnage tchèque, très en cour auprès de la mission diplomatique tchèque, qui vînt, accompagné de son ministre à Ankara me demander de faire l'enquête nécessaire au renouvellement de son passeport. Je les assurai que le résultat sera négatif et alors ils me déclarèrent s'être entretenus par téléphone la veille avec le consul portugais en Yougoslavie qui avait émis le passeport et qui leur avait promis de répondre affirmativement à mon

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

enquête. J'exprimai une fois de plus mes doutes et leur conseillai de ne pas insister. Sur leur insistance, je rédigeai un télégramme que je leur remis. Quelques jours plus tard, je reçus un télégramme du ministre de Portugal en Yougoslavie me demandant de saisir le passeport qui était un faux. Consternation de l'intéressé lorsque je lui communiquai la nouvelle. Il me demanda quelques jours de délai avant de me rendre son passeport, ceci pour s'assurer de ce qui s'était produit, après les assurances données par le consul du Portugal à Zagreb. Par un malencontreux hasard, le ministre du Portugal était au consulat de Zagreb, en mission d'inspection, au moment de l'arrivée du télégramme. Le consul, un Croate, pris de peur, lui avait montré le télégramme et avoué avoir fait un faux pour sauver un homme en danger, sans naturellement lui révéler qu'il avait touché, pour ce faire, quatre millions de dinars. Les Tchèques libres lui avaient donné un passeport national et je devais moi les aider à faire le transfert auprès des autorités locales d'une nationalité à une autre pour son permis de séjour. Ceci se passa entre gens bien élevés. Il aurait pu s'arranger et rester jusqu'à la fin de la guerre, tout comme les autres, dans la nationalité portugaise, avec ces faux papiers en s'arrangeant avec les autorités comme d'autres avaient réussi à le faire. Mais les Tchèques avaient certainement besoin de ce passeport ou de tout autre passeport d'un pays neutre pour leurs services secrets. Je ne puis m'expliquer autrement leur insistance alors qu'il s'agissait d'un passeport acheté, et conséquemment faux.

Je fus confronté à plusieurs cas comme celui que je viens de raconter qui, heureusement, ne se terminèrent pas ainsi, c'est-à-dire par la saisie des passeports, pour la bonne raison que ces personnes écoutèrent mes conseils. Je comprenais très bien leur situation et je ne tenais pas du tout à leur retirer leur passeport, mais il fallait aussi que je protège l'œuvre de sauvetage que j'avais entreprise. Les préposés au service des étrangers à la Direction de la Police étaient plutôt coulants et il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Tous ceux qui m'avaient écouté finirent par rester définitivement en Turquie en reprenant soit leur nationalité d'origine, soit en en adoptant une autre, moyennant finance. Dans tous ces

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

cas, je les aidai à passer officiellement d'une nationalité à une autre sans être inquiété. Le cas le plus ardu où l'intéressé ne voulait faire qu'à sa guise, fut celui d'un coreligionnaire, très riche, associé à une grosse firme locale, mal conseillé ou mauvais coucheur par caractère, qui reconnut avoir acheté son passeport à Braïla, en Roumanie moyennant 4 millions de lei et qui me déclarait qu'il resterait portugais malgré les lois. Il m'envoyait régulièrement des émissaires pour m'offrir de l'argent. Cette histoire dura jusqu'à la fin de la guerre et, par mon entremise, il reprit sa nationalité d'origine, yougoslave. Chez cet homme l'argent parlait très haut.

J'ai gardé les meilleures relations avec tous ceux que j'ai aidés et qui sont restés en Turquie. Un de ceux-ci m'a même proposé de me donner sa fille en mariage. J'avais une mission que je considérais sacrée et j'étais bien loin de penser au mariage. Chaque jour apportait son lot de réfugiés que j'aidais de mon mieux.

Un jour, je reçus un coup de téléphone du directeur du cabinet du gouverneur Lütfi Kırdar, Vedat Abut, mon camarade de classe du Lycée de Galatasaray, me demandant si j'étais disposé à aider un ami du gouverneur, un réfugié hongrois, qu'il désirait garder en Turquie jusqu'à la fin de la guerre. Naturellement, je répondis par l'affirmative, et dans la demi-heure il était au consulat nanti d'un document que je devais adresser au gouverneur afin de lui demander d'autoriser, sous ma responsabilité, le séjour de cette personne pour un temps indéterminé. Il s'agissait du grand patron de la fabrique de produits pharmaceutiques *Chinoin*. L'autorisation fut immédiatement accordée et le lendemain je l'avais au consulat afin de m'exprimer ses remerciements et me demander ce qu'il pouvait faire pour moi. C'était le monde à l'envers, il pensait probablement que j'accepterai de l'argent. Je lui répondais que j'étais heureux de l'avoir aidé et qu'il ne me devait rien. Il me raconta son histoire, pareille a celle d'autres juifs, et de ses démarches pour émigrer aux États-Unis où il devait fonder une fabrique. J'étais en présence d'un des plus gros industriels dans la branche pharmaceutique, dépossédé, comme beaucoup d'autres, par les Nazis. Effectivement, il devait fonder une grosse industrie pharmaceutique aux États-Unis et avant

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

de partir vînt me voir, me reposa une dernière fois la question qui reçut la même réponse.

Les choses commençaient à tourner mal pour l'Axe, les Italiens d'un certain âge avaient eu raison de craindre le pire pour leur pays le jour où Mussolini avait défié le monde, oubliant que son peuple était un peuple pacifique, artiste et non belliqueux. J'entretenais pour ma part les meilleures relations avec les missions diplomatique et consulaire italienne et les deux cas que je vais rapporter s'en veulent l'illustration.

Un jeune garçon de la colonie portugaise d'Istanbul, étudiant au lycée italien était atteint de la polio. C'est un garçon pauvre qui étudiait grâce à une bourse, orphelin de bonne heure d'un père qui s'était suicidé et qui m'avait confié par testament la tâche de m'occuper de sa famille, deux filles et un garçon ayant pour mère une femme inculte. Je m'adressai au consul général d'Italie, le Duc de Badoglio, qui me répondit : " Vos citoyens sont les miens, conséquemment il sera soigné gratuitement à l'hôpital italien". Chose rare pour l'époque, ce jeune garçon guérit.

Le second cas me fut soumis par Madame Fresco, ancienne directrice de l'Alliance Israélite Universelle, qui se prétendait apparentée à moi et m'apostropha en ces termes : "Admettriez qu'un membre de votre famille reste sans instruction? Ma petite-fille a été exclue de l'école à Rome parce que juive." Je lui répondis que je n'admettais ceci pour personne et que, parente ou non, j'interviendrai afin qu'elle soit réintégrée à l'école. Effectivement, je me rendis chez l'ambassadeur à qui j'exposai les faits. Il fut scandalisé qu'en Italie on puisse agir de la sorte et me promit d'intervenir même auprès de Mussolini afin que l'on réintègre la fillette à son école. Il tînt parole et bientôt je reçus la visite de sa grand-mère qui venait me remercier. Cet ambassadeur italien fut mis à mort vers la fin de la guerre.

La politique intelligente du président İnönü, ses atermoiements motivés face aux Alliés, avaient sauvé la Turquie de la grande catastrophe qu'aurait entraînée son entrée en guerre. Il fallut pourtant lâcher du lest des

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

deux côtés, ménager la chèvre et le chou, vendre des deux côtés. Pour cela les missions d'achat des deux camps étaient à pied d'œuvre.

Tout était contrôlé de part et d'autre et tout ce qui pouvait servir, aliments de toutes sortes, céréales, minerais, laines, coton, déchets de laines, vieux habits, déchets de cotonnades, tout ce qui pouvait servir à l'effort de guerre ou comme matériel de guerre était acheté à prix d'or. Les missions d'achats des parties belligérantes fonctionnaient 24 heures sur 24 à l'affût d'achats qui échappaient ainsi à l'ennemi. Les Allemands étaient à court de tout, les Alliés ou plutôt les Américains détruisaient le plus souvent ce qu'ils avaient acheté. Les achats officiels étaient insuffisants, il fallait se rabattre sur le marché libre sans se laisser devancer. Tout était à vendre à condition d'y mettre le prix. Les chiffonniers firent des fortunes colossales et une nouvelle bourgeoisie — lisez un paquet de nouveaux riches — poussa comme des champignons, écrasant tout de sa superbe et de son insolence, se faisant remarquer des bourgeois établis et même du commun, par sa vulgarité et son manque de savoir-vivre. Ces gens se croyaient tout permis grâce à leur argent, l'honnêteté n'était plus de mise. Ceci provoqua un renchérissement de la vie, une raréfaction de tout sur le marché, tout fut rationné et l'on vînt à manquer totalement de certains articles indispensables comme la farine et le sucre. Des trains entiers de légumes frais partaient tous les jours à destination de l'Allemagne, ils raflaient tout ce qu'ils trouvaient et ceci dura tout le temps que la Turquie demeura neutre. Hitler, se croyant invincible, commit l'erreur de s'attaquer à la Russie et croire qu'il pourrait vaincre le général Hiver. Stalingrad lui fût fatal et à partir de là commença la dégringolade. C'était le moment ou jamais pour la Turquie de déclarer la guerre à l'Allemagne. Cette fois-ci, les Allemands furent internés, comme les ressortissants des pays de l'Axe résidant en Turquie. Les missions diplomatiques et consulaires servirent pour certains de lieux d'internement. Le commun fut envoyé dans diverses villes d'Anatolie, ce qui apporta un certain bien-être dans celles-ci.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Ici je dois rapporter un événement très caractéristique de l'époque. Puisqu'il n'y avait rien à vendre dans ce consulat du Portugal, quelqu'un, parmi les réfugiés, créa une chancellerie clandestine du Consulat. Il s'arrangea pour se fabriquer les cachets nécessaires et se mit à vendre des passeports et à renouveler les anciens. Naturellement, j'ignorais tout de la chose jusqu'au moment où quelqu'un vînt me réclamer le passeport que l'autre lui avait vendu. Le plaignant ne connaissait pour toute langue que le hongrois et de ce fait nous n'arrivions pa à nous comprendre. Je ne saisissais que les mots "passeport", "Hartschini" et "4.000 livres turques", d'où je déduisis qu'un certain Hartschini, que je connaissais pour être parmi les porteurs de faux passeports, moyennant 4.000 livres turques lui avait promis un passeport portugais. Je ne pouvais comprendre s'il venait se plaindre dudit Hartschini ou s'il m'associait à ce triste personnage et me réclamait le passeport. Je dus faire appel à une de mes connaissances, réfugié lui-même, directeur des services de traduction d'une institution dépendant de l'ambassade des États-Unis. Il était de service et ne pouvait sortir, nous dûmes aller à son lieu de travail, sur l'avenue İstiklâl, en face de l'actuel cinéma *Atlas*. Il résulta de l'entrevue à trois qu'un certain Hartschini, moyennant 4.000 livres turques, lui avait bien promis — comme je l'avais deviné — de lui fournir un passeport portugais supposé être délivré par moi. Ma connaissance, qui collaborait avec moi pour l'aide aux réfugiés, lui fit honte et le réprimanda pour m'avoir mis dans le même bain que Harstchini. Je dus apaiser sa colère et le pressa de demander à son compatriote s'il était disposé à déposer devant les autorités policières afin de confondre Hartschini. Après s'être fait prier, il finit par accepter et tous les trois nous allâmes à la direction de la Police déposer une plainte, lui pour escroquerie et moi pour faux, falsification des sceaux officiels et substitution à l'autorité consulaire, qui entraînait une atteinte au prestige de la mission consulaire portugaise en Turquie. Le résultat fut nul, la police ayant considéré le fait comme un racontar dénué de tout fondement. J'écrivis une note que je remis personnellement au gouverneur de la ville, le Dr. Lütfi Kırdar, qui la transmit au procureur général de la République, à qui je rendis également visite

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

afin de le prier d'agir rapidement avant que l'on ne fasse disparaître le matériel. Hartschini, avisé par ses acolytes, eut le temps de tout faire disparaître avant la descente de police à son domicile. Il fut tout de même jugé et condamné grâce au témoignage de tous ceux qu'il avait escroqué. Il fut envoyé dans une prison en Anatolie et eut le toupet de me faire demander par l'entremise du consul de Belgique de le pardonner et de le faire libérer.

Contrairement à l'opinion établie dans certains pays sur l'inefficacité de la protection consulaire à l'étranger, les Portugais, au contraire, ont une très haute opinion de celle-ci, spécialement ceux de nos anciennes colonies, les Noirs. Je citerai ici un exemple frappant qui étayera en même temps le fait que la majorité des indigènes de nos anciennes colonies étaient satisfaits de l'administration portugaise.

Un beau matin, je reçus au consulat trois Noirs des îles du Cap vert qui, après m'avoir salué militairement, me demandent assistance et protection contre leur employeur, le capitaine du Liberty Ship *Kleanthy* sur lequel ils travaillaient comme marins. Le *Kleanthy* était un cargo de 10.000 tonnes qui venait des Indes avec un chargement de sisal (une plante à partir de la feuille de laquelle on fabrique des textiles et de cordes) et autres matières servant à l'effort de guerre. Il avait été bombardé à plusieurs reprises avant son arrivée à Istanbul. L'équipage était composé de Grecs pour les postes supérieurs et de deux Polonais, deux Espagnols, un Argentin et trois Nègres portugais pour le reste. Ils n'avaient pas été payés depuis plus de sept mois, n'avaient pas d'assurance-vie, pas d'assistance médicale, les jours de maladie n'étaient pas pris en compte lors du calcul de paye. Ils étaient mal nourris, maltraités par l'équipage grec. J'étais leur dernier espoir. Les Espagnols avaient porté plainte auprès du consulat général d'Espagne et les Polonais auprès du consulat général de Pologne et cela n'a donné aucun résultat, les marins-ouvriers étant considérés comme des "communistes". L'équipage grec se moquait d'eux et les invita même au bastingage à voir passer une charogne d'âne emportée par le courant, charogne qu'ils qualifient de Consul d'Espagne pour les Espagnols et de Pologne pour les

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Polonais. Je demandai aux trois Portugais s'ils savaient écrire et s'ils pouvaient mettre leur plainte par écrit. L'un d'eux, sergent dans l'armée portugaise, savait écrire et le surlendemain je reçus une note graisseuse où ce qui précède était raconté et qui portait la signature des trois marins portugais. Je leur demandai de remonter à bord sans rien dire, ajoutant que je me rendrai à bord avec mes collègues concernés. L'être humain garde difficilement un secret et mes nègres, pour se faire valoir, durent certainement parler à leurs camarades, ce qui alerta le capitaine qui fit contrôler à la jumelle les quais d'embarquement.

Le lendemain, accompagné du consul général de Pologne, du consul d'Argentine et du secrétaire-interprête du consulat général d'Espagne nous nous embarquâmes pour aller à bord du *Kleanthy*. Nous fûmes immédiatement repérés et le capitaine quitta son bord pour aller chercher du renfort auprès de son agent consulaire. Nos deux barques se croisèrent et il nous invectiva. Grâce à nos laissez-passer consulaires nous fûmes admis à bord par la police maritime. Le capitaine en second et ses subalternes, mals à l'aise, voulurent nous amadouer en nous offrant à boire. Je leur répondis en grec que nous n'étions pas venus boire, mais régler le sort de nos ressortissants et qu'en attendant le retour du capitaine nous visiterions le bateau. Je fus en fait la seule personne à le visiter. Je me rendis à l'avant pour voir le logement de mes marins. J'entrai dans un réduit obscur, bon à servir de débarras et pas de logement pour des êtres humains. Un de mes nègres était couché sur un grabat et me voyant entrer se leva de sa couche pour me saluer. Étonné de le voir couché à cette heure de la journée, je lui en demandai la raison et il me répondit qu'il était malade. Je lui prends alors le pouls. Il brûlait de fièvre et devait avoir plus de 40°. Il s'agissait peut-être de la fièvre typhoïde, toujours à l'état endémique, quand elle n'était pas épidémique à pareille époque à Istanbul. Je le rassurai et lui dis que je le ferai immédiatement hospitaliser et rentrai au salon où je trouve mes collègues en train de m'attendre afin de décider ce qu'il y avait lieu de faire, puisque c'était moi qui avais pris l'initiative de cette démarche. Sur ces entrefaites, arriva le capitaine qui commença à crier et à vouloir nous chasser de son

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

bateau. Je lui répondis en grec que nous étions à son bord en vertu d'un droit que nous conférait la loi et que dans son intérêt il devait changer de conduite. Je fis immédiatement dresser une plainte contre lui destiné à le conduire devant les tribunaux locaux, mais lui proposai de régler le litige auprès du consulat général de Grèce. Il refusa, alors je dévoilai mes batteries et lui dis qu'en descendant à terre je ferai mettre son bateau en quarantaine, puisqu'il avait à son bord un malade atteint de typhoïde et porterait plainte auprès des autorités locales pour le reste et qu'on verrait alors qui aurait le dernier mot. Il eut encore le toupet d'ergoter et de me demander comment je le savais. Ma réponse fut cinglante : "Je suis également médecin." Le consul général de Pologne voyant les choses tourner à l'aigre, s'esquiva en me laissant la charge de défendre ses citoyens, les adjoints grecs du capitaine le poussaient à accepter mes conditions afin que l'affaire ne passe pas à la justice turque. On nous offrit de nouveau à boire. Je répondis comme la première fois et m'impatientai, menaçant de quitter le bord et de mettre mes menaces à exécution. Le capitaine céda finalement et nous décidâmes de nous retrouver le lendemain à 11 heures au consulat général de Grèce, ainsi que de faire hospitaliser immédiatement le malade.

Le lendemain, nous étions tous les quatre à l'heure fixée au consulat général de Grèce où nous nous fîmes annoncer. Le consul général nous fit savoir qu'il ne pouvait pas nous recevoir, cherchant tout simplement à nous écarter pour faire en sorte que l'affaire se termine en queue de poisson, ceci afin de protéger le capitaine. Je lui fais savoir que si nous quittions le consulat, l'affaire irait immédiatement devant les autorités locales et que je ferai mettre le bateau en quarantaine. Devant cette menace et probablement sur l'indication du capitaine, qui devait lui avoir raconté que j'étais un homme terrible qui mettra certainement ses menaces à exécution, nous fûmes reçus avec des excuses. L'atmosphère avait changé d'un seul coup, le consul avait compris que nous n'étions pas là en quémandeurs et qu'au contraire en venant chez lui nous lui rendions un fier service, ce que d'ailleurs je n'avais pas manqué de souligner à l'occasion de son refus. Il était maintenant tout miel et nous donna du

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

"cher collègue" à tour de bras. Il poussa la sollicitude jusqu'à nous offrir un interprète pour la réclamation et le jugement qui s'ensuivrait. Il fut interrompu par le capitaine qui lui dit que nous parlons tous le grec, ce qui l'étonna. Étant donné que les autres m'avaient donné mandat pour conduire l'affaire, je lui répondis que c'était moi et le secrétaire-interprête du consulat d'Espagne qui parlions le grec, que c'était moi au nom de mes collègues qui porterait plainte et demanderai à ce que les choses rentrent dans l'ordre normal. J'expose mes plaintes et requêtes : assistance médicale immédiate pour tout l'équipage étranger, assurance-vie et assurance sociale, nourriture saine et variée, ainsi que suppression de la viande de chèvre de l'ordinaire qui provoquait des diarrhées ; paiement dans les plus courts délais des arriérés de sept mois et paiement des journées chômées pour cause de maladie, un traitement plus humain et enfin un dortoir plus approprié que le réduit où ils étaient entassés. Le consul général ne savait plus où se mettre et passa un savon au capitaine. Il demanda à mes collègues s'ils étaient d'accord avec ce que je demandai. Ils répondent tous par l'affirmative. Sur ce, le consul général se tournant vers moi, me dit qu'il prendrait la responsabilité que tout ce que j'ai demandé, qu'il trouvait justifié, soit accordé et me remercia pour ne pas avoir porté cette affaire devant les autorités locales. Sur ces entrefaites, le consul d'Argentine prit la parole et demanda le rapatriement immédiat de son ressortissant. Le consul général de Grèce se fâcha et lui dit : "Vous avez donné mandat de conduire cette affaire au consul de Portugal qui a reçu toute satisfaction parce qu'il demandait des choses justes et logiques, maintenant après avoir accepté ce qu'il a obtenu en droit, vous demande des choses illogiques. Si vous insistez, rien de ce qui a été obtenu ne tiendra plus, choisissez!"

Mon collègue argentin n'avait aucune idée sur le droit maritime et voyant que j'avais obtenu facilement tout ce que j'avais demandé s'était avancé à demander aussi quelque chose qui ne pouvait être obtenu en dehors du contrat passé avec son concitoyen. Naturellement il céda, à la grande satisfaction du collègue grec. J'intervins à nouveau et dis que j'avais encore une accusation et une demande à formuler et qu'elles étaient

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

particulière, ne concernant que lui et moi. J'accusai le capitaine d'avoir déshonoré le pavillon hellénique, qui était le pavillon de la liberté, en se comportant comme à l'époque des.....

Ici s'interrompt le manuscrit.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Introduction 7

Salonique 9

Istanbul 27

Lisbonne 45

Istanbul (1934-1944) 79

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

00SA5575

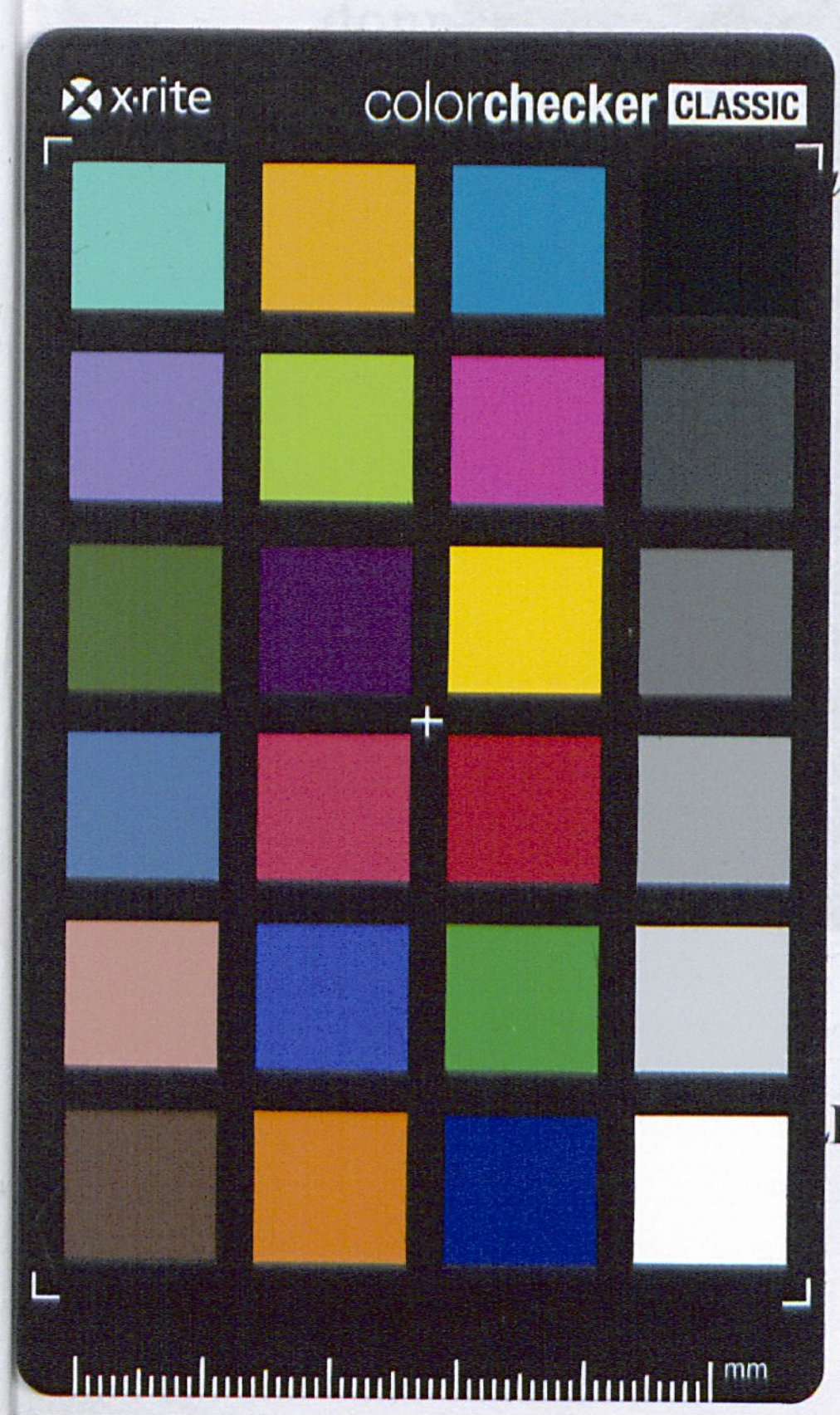
ULB Halle 3
003 452 034

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10

LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXI

MÉMOIRES POSTHUMES ET INACHEVÉES DE JACQUES ABRAVANEL, JUIF PORTUGAIS, SALONICIEN DE NAISSANCE, STAMBOULIOTE D'ADOPTION



u par Alexandre Toumarkine

ES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-321927354-10